

# GRANDE RENCONTRE FAMILIALE

13 & 14 SEPTEMBRE 2008



**Descendance  
d'Ernest Masoin 1844 - 1915  
et de Julienne Peyrot 1846 - 1927**

FAMILLES :

Berlemont, Berteaux, Boulieu, Bovet, Bracke, Bruschi, Cagnolati, Caufriez,  
Cook, Cornez, Deleval, Delval, Denis, Devries, Duchmann, Ducoloné, Estrade,  
Fivé, Frezet, Gaburri, Geûens, Geurts, Guisgand, Heasman, Henrijean, Le Goff,  
Masoin, Nicaise, Oliver, Peêrs, Penpraze, Rolin Jacquemyns, Staveris,  
Trempont, Troubleyn, van Caillie, Vanden Bogaard, Vanden Berghe,  
Vander Burght, Van de Velde, Van Marcke, Van Parys

Le philosophe français, Emile CHARTIER (dit Alain), dont les propos révèlent un spiritualisme humaniste, cité par Carlo Bronne disait :

« *Si les gens restaient tranquilles dans leurs limites ;  
il n'y aurait pas d'histoire, tout serait merveilleusement immobile... ».*

La famille MASOIN et celles dont ses descendants sont issus ; les de Kessel, van der Kun , van Geetruyen, van Bommel, Peyrot, Dupont et autres, ne sont heureusement pas de celles qui soient restées ; « tranquilles dans leurs limites ».

Ainsi, nous pourrons vous raconter le roman des familles dont nous sommes issus par le mariage d'Ernest Masoin et de Julienne Peyrot.

§§§§§§§§§§

***Que l'indication des dates de décès serve à rappeler à mes enfans (sic) et petits-enfans (sic) de ne pas mettre en oubli l'âme des auteurs de leurs jours aux anniversaires de leur mort. (Jean-Daniel-II PEYROT à Anvers 9 Mai 1848)***

« .....***C'est la même rivière, ce n'est jamais la même eau..... »***

## PROLOGUE

La réunion familiale que nous organisons ces 13 et 14 Septembre 2008, nous a donné l'envie de nous replonger dans l'histoire de notre famille et des ascendants directs dont nous sommes issus.

La figure centrale du récit, celle qui en est le cœur, c'est **Ernest Masoin**, dont il est assez aisé de retracer la carrière grâce aux nombreuses archives et écrits. Appréhender son caractère est par contre un acte plus téméraire.

L'homme fut dès sa naissance reconnu pour sa vive intelligence et son tempérament très marqué. Fut-il adulé ? Sa soeur Clémence et son frère Charles n'ont-ils pas souffert de cette forte personnalité ?

Ernest est brillant étudiant, brillant professeur, chaque fois porté à la tête des mouvements et associations auxquels il prendra une part active et il se marie « Au-dessus de sa condition » , comme l'on disait à l'époque.

Parler d'Ernest sans parler de ses parents qui formèrent un couple uni et admirable est mission impossible. L'influence de son père Henri-Joseph fut prépondérante et les conseils répétés en permanence furent souvent entendus ; ils ont largement contribué à créer l'homme que nous honorons, sans oublier pour autant ses faiblesses.

Son père, Henri-Joseph Masoin, que nous avons découvert grâce à ses nombreuses lettres, est un homme admirable au sens premier du terme: Amour, Fidélité, Probité, Travail, Patience, Pardon, on pourrait citer toutes les vertus cardinales tant elles sont des leitmotifs de vie pour lui.

Notre récit ne se veut pas une simple énumération de dates. En mêlant au cours du temps le récit de familles ascendantes, (c'est chez Julienne que nous trouvons davantage de sources), nous avons également voulu témoigner de la grandeur des Peyrot et des vans Bommel ainsi que de Mgr van Bommel et de Pierre-Joseph Renson, qui sont aussi nos aïeux collatéraux.

C'est ainsi que l'origine de la famille Peyrot nous conduit au petit peuple protestant longtemps martyrisé des Vaudois-Italiens, dont l'histoire dramatique est peu connue et, dont les Peyrot sont issus et tirent leur force de caractère.

Les nombreuses sources consultées sont reprises en fin d'opuscule, mais nous pouvons vous confirmer que tout ce qui est écrit a été contrôlé et vérifié et que les dates et événements mentionnés sont véridiques. Si des erreurs ou omissions devaient subsister elles sont involontaires.

Nous adressons nos remerciements à ceux qui nous ont aidés dans cette recherche et dans la rédaction de l'opuscule, plus spécialement les cousins du comité organisateur :

- Michel et Marie-Antoinette Masoin,
- Alain et Edith Geûens,
- Elisabeth et Anthony Devries,
- Anne–Isabelle et Freddy Vanden Berghe,
- Robert et Janine Boulieu,
- Jacqueline Deleval,
- Chantal et Vincent Caufriez,
- Antonella Cagnolati,
- Patricia Estrade Nicaise,

Ainsi qu'aux préfaciers :

le Professeur Janos Frülhing et Monsieur Constantin Chariot.

Le comité organisateur

Bruxelles, septembre 2008.



# Préface du Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Médecine

Professeur Janos Frülhing



## **Ernest Masoin, septième Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine de Belgique (1890-1915).**

En tant que cinquième successeur d'Ernest Masoin, de cette grande figure de la Médecine belge en général et de l'Académie royale de Médecine de Belgique en particulier, tout l'honneur est pour moi de pouvoir introduire ce bref fascicule consacré à la vie, à l'œuvre et à la famille d'Ernest Masoin (1844-1915), diplômé en 1867 à l'Université catholique de Louvain, à l'âge de vingt-trois ans, ayant terminé ses études de médecine en six ans (comme un certain Albert Claude, prix Nobel de Médecine, *circa* soixante ans plus tard).

Son activité médicale, sa carrière universitaire particulièrement riche, coïncidaient avec le règne du Roi Léopold II (1865-1909) qui a fait de la Belgique de l'époque la deuxième puissance économique du monde entier, par sa prévoyance, par son audace et par son sens de la diplomatie.

Masoin, nommé très jeune Professeur de physiologie à l'Université catholique de Louvain, a dispensé cet enseignement pendant quarante-six ans. Successivement il a occupé, également dans la même

université, les chaires de médecine mentale puis de psychiatrie clinique, ayant dirigé, à partir de 1891, la clinique psychiatrique. Il a ainsi réuni les trois branches principales d'une carrière médicale universitaire : l'enseignement, la clinique et la recherche.

Ses recherches expérimentales ont porté sur les sujets principaux suivants : l'action du nerf vague, le diabète expérimental, la pharmacologie en général et l'hérédité des caractères acquis. De plus, il s'est déjà occupé de problèmes de santé provoqués par le tabac et l'alcool. Enfin, à la fin de sa carrière, il a apporté une contribution intéressante et originale à plusieurs chapitres de l'histoire de la médecine.

En 1873, il fut élu membre correspondant de l'Académie royale de Médecine de Belgique, puis en 1883, membre titulaire de la même institution.

Il sera élu Secrétaire perpétuel de l'Académie en 1890, titre qu'il gardera jusqu'en 1915 lorsqu'il décédera. Il a mené l'Académie d'une main ferme et résolue en tant que gestionnaire, responsable de l'organisation des séances, éditeur du Bulletin et comme âme de la vie spirituelle et scientifique de la Compagnie. L'organisation des élections faisant également partie de la responsabilité du Secrétaire perpétuel, remarquons ici que c'est pendant son mandat qu'ont été élus, entre autres, le futur Prix Nobel J. Bordet, J.F. Heymans, père du futur Prix Nobel, ainsi que le grand chirurgien Depage. Parmi les membres étrangers correspondants ou honoraires élus pendant son mandat, retenons les noms de C. Golgi, S. Ramon Y Cajal, Th. Kocher, P. Ehrlich et Ch. Richet. Le plus souvent, ces grandes figures de la médecine ont été élues par notre Académie déjà avant l'attribution de leur futur Prix Nobel.

Pendant les vingt-cinq ans de son mandat, la médecine européenne a accompli une mutation décisive, qu'il a fait suivre par son Académie, la médecine devenant ainsi, d'une science biologique descriptive, où les brillants diagnostics ont été le plus souvent confirmés par l'autopsie, une science curative avec l'ébauche de plusieurs techniques chirurgicales audacieuses et efficaces et avec l'apparition des premiers médicaments ciblés et étiologiques de quelques rares affections.

Professeur Ernest Masoin, cette grande figure typique de la Belgique, pays important sur le plan européen, voire mondial, est décédé quasi symboliquement, écrasé par les vicissitudes de la guerre, l'armée prussienne ayant détruit, entre autres, sa ville et son université.

Il restera une figure et une individualité exceptionnelle et importante de l'histoire de notre Compagnie.

## Préface de L'administrateur délégué conservateur des musées Gaumais (1)

Monsieur Constantin Chariot.



En exhumant du passé la figure tutélaire de son aïeul, l'auteur, un arrière petit-fils, fait œuvre utile tant pour sa famille que pour la Ville de Virton.

Ernest MASOIN, enfant du pays gaumais, doué, brillant, attachant, nous apparaît comme un personnage hors du commun et qui fait honneur tant à sa ville natale qu'à ses descendants.

Il était temps que la Ville de Virton se souvint de ce fils aujourd'hui méconnu, et que la capitale gaumaise eût pourtant tout avantage, il y a longtemps déjà, à remettre à l'honneur !

L'intérêt du travail est qu'il mêle à cette recherche familiale, qui aurait pu n'être que généalogique, une approche historique et affective. Ce n'est pas un personnage désincarné à la rencontre duquel il nous invite.

C'est, d'abord et avant tout, auprès de l'homme, de l'humain, dans toutes ses composantes, qu'il nous introduit : son enfance, ses rapports avec ses parents, ses professeurs, sa carrière académique, scientifique, ses multiples contacts avec le monde de la recherche, ses passions, sa femme, ses enfants, ses amis,...

Dans cette étude profonde, descente précieuse et précise aux racines d'une personnalité riche et brillante, l'auteur mêle la grande et la petite histoire. Celle qui, de ces menus détails, construit et haubane la Mémoire nationale et familiale. Car, faire œuvre de Mémoire, c'est aussi mieux vivre le présent pour préparer l'avenir, prévenir le lent glissement dans l'oubli de souvenirs, d'anecdotes et de traits de caractères utiles à la connaissance intime d'un esprit de famille appelé à se transmettre. C'est donc aussi en grand-père qu'Alain Geûens écrit, à la façon d'un passeur de flambeau.

Par ce travail fouillé et documenté, l'auteur nous croque le portrait fidèle de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, dans le milieu policé et chaleureux d'une élite intellectuelle issue de la bourgeoisie, pétrie de foi et de science.

Car Ernest MASOIN était visionnaire et éminemment épris de Belgique et du Luxembourg. Il épouse Julienne PEYROT, une jeune fille de la haute bourgeoisie d'Anvers (ses parents étaient de grands négociants et ils possédaient la *Vleeshuis*, actuel musée mondialement reconnu pour la qualité de ses collections), parfaite francophone, certes, mais attachée par des racines piémontaises, brabançonnaises et hollandaises à sa terre natale.

Grand professeur de l'Université de Louvain, Ernest MASOIN fut aussi un précurseur, choisissant d'emblée les positions d'avant-garde dans son attitude scientifique. Enseignant la physiologie, il se tourne passionnément vers la médecine mentale.

Rappelons-nous ce qu'étaient les connaissances et les avancées de la psychiatrie à l'époque et mesurons les bonds impressionnants que cette médecine devra accomplir entre 1860 et 1915, pour arriver à la science actuelle...

La carrière du jeune gaumais est fulgurante : il est professeur de physiologie à la faculté de Médecine de l'Université de Louvain en 1868 (à 24 ans !), charge qu'il assure jusqu'à l'incendie de l'Université, un an avant sa mort, en 1914 ; dès 1879 (il a 35 ans), il enseigna les cours de santé mentale.

Elu membre correspondant de l'Académie Royale de Médecine en 1873, il en devient membre titulaire en 1883 et Secrétaire Perpétuel dès 1890, fonction qu'il occupera jusqu'à son décès en 1915.

En 1896, il ajoute la psychiatrie à son enseignement et en 1903, il est même désigné membre de la commission internationale de présentation des lauréats au Prix Nobel de Médecine !

Toute sa vie, ce grand médecin, brillant orateur, écrivain prolifique et protéiforme, couvert d'honneurs et de distinctions honorifiques, gratifié de toute la reconnaissance professionnelle qu'on imagine, resta profondément attaché à Virton où son père, Henri-Joseph, résida toute son existence (il est enterré au cimetière communal de Virton), procurant par d'admirables lettres (heureusement conservées, et aujourd'hui transcrites !) les conseils les plus tendres et avisés à son fils.

Il est important de se rappeler d'où l'on vient.

Merci d'avoir illuminé un pan oublié de cette histoire familiale et virtonnaise !

Par cette étude, l'auteur aidé par les recherches de ses aïeux et de ses cousins sert de guide éclairé pour remonter les méandres du souvenir familial. La famille MASOIN peut être heureuse d'avoir dans ses rangs un tel archéologue qui lui offre généreusement son temps et son énergie pour connaître ses brillantes ascendances. Il en va des familles comme des villes... Certaines ont une histoire.

Constantin CHARLOT  
Conservateur du Musée gaumais  
Membre de l'Académie Royale Luxembourg

(1) Les musées Gaumais situés à Virton, Montauban, Montquinquin et Latour  
sont la mémoire de la Gaume.  
La ville de Virton en est le chef-lieu virtuel

## 1. Les Premiers MASOIN

La famille apparaît au XVII<sup>ème</sup> siècle, originaire du Duché de Luxembourg, appartenant à cette époque aux Pays-Bas Autrichiens, et plus précisément dans la région de Champlon, l'un des points culminants de Belgique, entre La Roche-en-Ardenne et Saint-Hubert, au centre de ces Ardennes luxembourgeoises chères au cœur des Belges.

Aussi loin que nous ayons pu remonter, nous débutons la généalogie d'Ernest Masoin avec Lambert Masuin (1687-1740), époux de Marie Adam.

De cette union, naquirent Henry (1720) et Pierre. Henry épousa en secondes noces Marie Dure, en 1758. Ils eurent un fils Jean-Henry, né à Mormont-Wibrin le 4 novembre 1760 et décédé en 1817. Jean-Henry épousa en 1795, en premières noces, Marie-Lambertine Grimonster. De leur union, naquirent 6 enfants. Devenu veuf, il se remaria et épousa en 1809, Laurence Dropsy (1780-1866). Jean-Henry décède et Laurence Dropsy épouse en secondes noces François-Joseph Grimonster (père de Marie-Lambertine ?). Ce dernier participa à l'éducation d'Henri-Joseph, son beau-fils, (né de l'union entre Jean-Henry et Marie - Lambertine Grimonster).

Le père d'Ernest Masoin : Henri-Joseph est né à Erneuville (canton de La Roche) Province de Luxembourg, « Duché du Luxembourg » Royaume des Pays-Bas, le 20 juin 1815, (né deux jours après la débâcle de la bataille de Waterloo, il décéda le 24 juin 1885))

*(L'extrait de naissance parle d'un enfant de « sexe féminin » ..., la naissance avait- elle été fêtée trop joyeusement ou est- ce dû à une erreur de transcription lors de l'établissement de l'acte le 21 juin 1815 .....),*

Henri-Joseph sera orphelin à deux ans (son père Jean-Henry né à Mormont-Wibrin le 4 novembre 1760 est décédé le 6 avril 1817). Ayant rencontré Victoire Dupont, née un an avant lui le 7 mai 1814 à Habay-la-Neuve (dans ce qui est encore le département des forêts sous l' Empire Français, ...), ils se marièrent le 12 septembre 1842 à Habay-la-Neuve.

Il existe d'autres familles « Masoin » dans la Province et au Grand-Duché. Une étude plus fouillée nous permettrait d'établir certaines corrélations. Ainsi une « petite cousine » originaire de Bastogne, épousa au lendemain de la deuxième guerre mondiale un Américain. Sa fille Jacquie Schattner et la famille Boeur de Roumont nous sont proches par Pierre et un Lambert Joseph Masoin qui épouse Catherine Galderoux.

A Neufchâteau, nous avons retrouvé l'existence de Lucien et ses deux sœurs, les demoiselles Louise-Joséphine et Appoline-Louise, qui font la donation de tous leurs biens au profit de l'hospice Gofflot en 1911.

La commission des hospices a entériné ce don important pour l'époque : il s'agit d'une maison sise au « Terme des Moulins », à Neufchâteau, avec deux écuries (d'une valeur de 26.380,85 francs), d'une autre maison, d'un titre au porteur d'une valeur de 12.000 francs et, de deux autres pour un capital nominal de 84.800 francs, à quoi s'ajoutent différentes terres labourables.

Cette donation est assortie de la condition que le frère et les sœurs seront accueillis à l'hospice jusqu'à leur mort, leur demande d'admission ayant été faite le 9 juin 1910. Ils furent accueillis et reçurent les remerciements de leur donation au nom de la « Sœur Supérieure ». Celle-ci semble avoir été très appréciée, puisqu'une rue de Neufchâteau fut mise à leur nom : la rue Masoin actuellement devenue rue de la tour Griffon. (Archives d'Arlon : Bureau de bienfaisance publique, inventaire 8 n° 71)



La rue Masoin,  
(Actuellement rue de la tour griffon) vue du haut.

Les Masoin sont **Luxembourgeois** gens de la terre, cultivateurs et éleveurs, aux racines solides ces fondements forgeront leur caractère.

## 2. Henri-Joseph le Patriarche

Nous lisons avec énormément de respect le portrait que nous a laissé Henri Masoin (1872-1959), de son grand-père Henri -Joseph et de son père Ernest.

*« Henri-Joseph était grand de taille, droit, robuste, son air de gravité lui venait de son visage allongé, le front haut emprunt de distinction »* (Henri).

Henri-Joseph fut exempté du service de la « milice nationale », grâce à un tirage au sort favorable (certificat datant de 1842, année de ses fiançailles).



Il épousa à l'âge de 27 ans Victoire Dupont, la fille de Jean-Nicolas Dupont, réputé « propriétaire », né en 1778, et de 'Dame' Catherine Mohimont, née en 1788. (C'est encore l'époque des Pays-Bas autrichiens .. !).

*« Capable d'une grande fermeté dont il n'usait que s'il le fallait, il était sensible à l'excès. L'ingratitude à son égard le faisait cruellement souffrir. Demeurer en inimitié avec quelqu'un lui était insupportable »* (Henri)

*« Je sens toute la sottise qu'il y a à restreindre ses relations même par antipathie, »,* disait-il.

En bon Ardennais, il aimait la chasse qu'il pratiquait encore en 1881, année de la mort de Victoire.

Henri-Joseph mettait l'esprit de famille au-dessus de tout, portant une grande affection à ses enfants, leur prodiguant conseils et encouragements, mais se permettant de leur faire « remontrance » quand il le jugeait nécessaire et cela même au plus haut de leur situation.

Humaniste, il maîtrisait le latin et le grec ancien, qu'il enseigna au Collège communal de Virton qui était déjà réputé à l'époque. Dans sa prime jeunesse, il avait été le précepteur des enfants de Monsieur de Montpellier, au château d'Annevoie, près de Dinant.

Il avait de bonnes notions de droit et sera plus tard Juge de Paix suppléant à Virton. Elu Conseiller Communal catholique, il siégera du 5 janvier 1867 à fin décembre 1872, au quatrième rang sur neuf il est réputé : négociant. Chef du Groupe Catholique de Virton, il faisait partie des comités directeurs, écrivait dans les journaux, polémiquant, mais toujours soucieux de ne pas blesser, sans y mettre d'acharnement en défendant ses idées.

Chrétien tout d'une pièce, il n'admettait pas que l'Eglise fut discutée. Dieu était présent dans sa vie, ayant foi dans la prière, y voyant le moyen, non seulement d'unir l'homme à Dieu, mais aussi d'unir les hommes entre-eux. Adolescent, il avait été placé au séminaire de Bastogne, le même où son fils Ernest sera élève plus tard.

Sortant de rhétorique à 18 ans, son dernier bulletin porte les mentions :  
« *En latin, grec, français, histoire, géographie : Distinction. Application remarquable pour l'étude, conduite morale et religieuse excellente...* »

Ses humanités terminées en 1833 (la jeune Belgique indépendante vient de naître trois ans plus tôt), Henri-Joseph fait deux années de philosophie préparatoire au Grand Séminaire où il avait résolu d'embrasser l'habit ecclésiastique. Il se ravisa cependant et décida de se consacrer à l'enseignement.

Marié, le jeune couple s'installera à Virton, ville située au sud de la Belgique et capitale de la Gaume (*la Lorraine belge*), région dont le climat est plus doux que dans le massif ardennais voisin. La ville compte à l'époque un peu plus de deux mille habitants.

Des enfants naissent :

°Un garçon : Jean-Baptiste, né le 15 juillet 1843 qui ne survivra que six mois, décédant le 22 janvier 1844.

°Notre aïeul Ernest-Nicolas naît le 23 juillet 1844. (son parrain est son grand-père maternel, Jean-Nicolas Dupont).

°Un an plus tard vient Clémence le 21 juillet 1845 décédée le 8 janvier 1921.

°Emilie Léopoldine, née le 26 août 1846 et décédée à dix-neuf ans le 29 mai 1866.

°Charles Marie Joseph, né le 20 janvier 1848 et décédé jeune le 9 octobre 1888.

Deux autres enfants vinrent ensuite et moururent en bas-âge :



Marie-Laurence, née le 18 février 1850 et décédée le 1<sup>er</sup> mars 1852 et, le dernier Emile-Marie, né le 30 septembre 1853 et décédé moins d'un an plus tard le 2 août 1854.

Henri-Joseph est arrivé à Virton en 1840, professeur de lycée à 26 ans au Collège Communal (aujourd'hui collège Nestor Outer du nom d'un grand artiste aquarelliste de Virton qui y enseigna le dessin.). Il est chargé des cours de cinquième année en langues anciennes et de français, histoire et géographie en première année, mais dès 1843, il est professeur de quatrième et cinquième, il donne aussi des leçons particulières à un franc cinquante l'heure... !(7,50 €)

Le jeune ménage n'est pas riche. Son traitement de professeur était de 1200 francs ! (*Un commissaire de police nommé en 1866 avait un salaire équivalent !!*)

Pour accroître leurs ressources grâce à un commerce, ils achètent une maison bien située en la rue que suivent les campagnards quand ils viennent en ville pour s'approvisionner les jours de marché, qui se tient sur la place Nestor Outer face à l'église Saint Laurent.

(C'est la grand-rue).



*« Actifs et courageux, Henri-Joseph et Victoire font bon visage aux clients auxquels ils proposent épices, 'aunages' et articles de librairie »*

Ceci oblige Henri-Joseph à démissionner de sa charge de professeur en 1853, car à l'époque un « professeur » ne peut avoir un commerce !

Ils ont à leur service de 1847 à 1857 une domestique, Suzanne Collard, qui ne les quittera que pour se marier.

Dans ses lettres à Ernest, son père lui parlera souvent de leur commerce que Charles, le frère d'Ernest, reprendra plus tard avant de s'établir dans la région de Tournai. (À Péruwelz- Bonsecours où il décèdera).

### 3 .La jeunesse d'Ernest : Bastogne et Louvain

En août 1856, Ernest qui vient d'avoir 12 ans, sort de sa dernière année primaire comme externe du Collège de Virton. Son père qui a remarqué « *son intelligence vive* » compte bien que plus tard il exercera une profession libérale.

Ernest entrera en septembre 1856 au petit séminaire de Bastogne, il y poursuivra ses études secondaires.

Son père lui écrira très régulièrement et cela jusqu'à ses derniers jours, lui prodiguant conseils et encouragements. (Nous savons qu'il répondra régulièrement aux lettres de son père mais nous n'en avons pas trouvé trace).

*« Sans doute, il nous serait bien agréable de conserver toujours nos enfants avec nous. Mais quel avenir y aurait-il pour eux sans éducation et sans une instruction bien dirigée ? La vie sera pour toi, comme pour tout le monde, un combat : le lâche seul succombe... prie, étudie et joue : l'ennui disparaîtra.... Allons, notre fils, du courage et du travail et tout ira bien »* (3 mai 1857).

Le jeune Ernest semble avoir gardé le meilleur souvenir de ses études secondaires, qu'il termine en 1861. A 17 ans, il part pour l'Université Catholique de Louvain où son père, toujours attentionné, l'accompagne et lui écrit dès son retour à Virton le 20 octobre.



Ernest futur universitaire.

**Notre cher fils,**

**J'ai été bien triste de te quitter. Je l'ai été tout le long du voyage, et je le suis encore. Le convoi de Luxembourg part de Namur 10 minutes après l'arrivée de Louvain. Je n'ai donc vu personne à Namur, sinon Mgr. le Supérieur de Bastogne, tout étonné de ta détermination. J'ai quitté le convoi à Aye, et suis arrivé le vendredi à 5h. à Erneville. Le samedi, j'ai été voir la vieille tante qui est revenue dîner avec moi à Erneville où j'ai demeuré jusqu'à mardi au matin. A 11 heures, je prenais le convoi à Poix et je suis rentré avec ta lettre hier au soir, mardi**

**Nous prenons une part bien pénible à ta situation. Jusqu'alors tu n'avais qu'à suivre la discipline du séminaire pour éviter les écueils auxquels ton âge est exposé. Maintenant toute initiative doit venir de toi. Il faut que tu sois ton propre mentor. Courage donc, cher enfant. Les larmes nous viennent aux yeux lorsque nous pensons que notre fils, si heureusement doué et qui peut être destiné à être notre gloire et le soutien de sa famille, est entouré de si grands dangers...**

**Il est bien difficile que tu fasses des amitiés convenables. Ce ne sera pas toi qui te perdras, tes sentiments sont trop purs et tes intentions trop droites ; mais de faux amis, qui, chaque jour, voudront t'entraîner, d'abord à des choses indifférentes en soi telles que visiter quelques estaminets, et ensuite passer à des choses coupables. Point de concessions d'abord : énergie et dignité. Il est plus facile de refuser que de se retirer.**

**Ne remets jamais au lendemain l'étude des matières qui ont été données le matin. Il te faut avoir constamment en vue l'examen à subir.**

**Tu ne trouveras guère de jeunes gens sérieux parmi les élèves, parce que généralement, ils ne pensent qu'à jouir, et oublient les peines et la gêne de leurs familles. Beaucoup te témoigneront de l'amitié pour faire de toi qu'un complice, crains que ta conduite ne soit pour eux qu'un remords et un reproche.**

**Je suis d'avis, que la ville est aussi dangereuse que la pédagogie, et, d'un autre côté, ayant besoin de secours, j'espère que nous en obtiendrons plus facilement en pédagogie : il nous a été dit à plusieurs reprises que si ta conduite était bonne, ton application convenable, tu pouvais compter sur les faveurs de l'Université. Rappelle-toi souvent, que chaque élève coûte au moins trois francs à ses parents par jour et que pour ça, chaque moment est appréciable même à prix d'argent et que l'entreprise est grande pour nos moyens.**

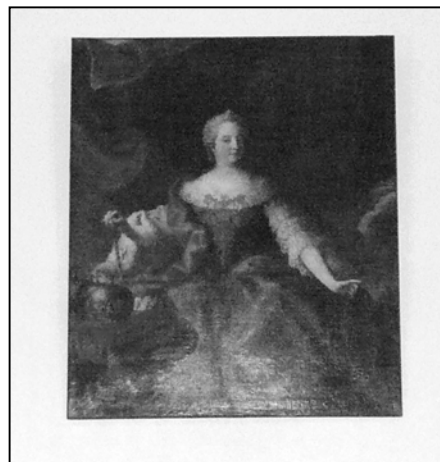
**J'avais écrit, la veille de notre départ, à la Comtesse de Briey. Elle a répondu pendant notre absence, je t'envoie sa lettre. Tu vois assez par là que cette famille, la plus distinguée du pays, aura les yeux sur tes succès et ta conduite. Tu peux être sûr de l'avenir si tu ne perds ni tes principes, ni tes mœurs.**

**Oh ! Que ne suis-je constamment près de toi pour te soutenir dans tes combats. Peut-être que jusqu'aujourd'hui, tu m'as trouvé trop sévère. Je sais par moi-même et plus encore, par les malheurs des autres, combien, à ton âge, il faut être tenu ferme pour ne pas tomber.**

**Si jamais tu te dégrades, tu te diras dans tes moments de calme et de remords : que mon père voit clair ! Oui je vois clair et beaucoup comme moi. Je vois sur le front de beaucoup de jeunes gens une dépravation morale épouvantable et, c'est pourquoi, je ne négligerai rien pour t'entourer de bienveillance. Je veux que tu sois aidé pour conserver ta foi et tes mœurs. Tu tâcheras, n'est ce pas de me rendre la tâche légère. Nous t'embrassons tous,**

**Ton papa.**

Ernest est installé au Collège Marie-Thérèse, [du nom de l'Impératrice], réservé par les autorités universitaires aux étudiants en médecine.



Le directeur en est le Chanoine Lamy futur Monseigneur.

C'est là qu'il rencontre l'Abbé Henri Marie Peyrot, nommé en octobre 1860 Sous Régent du Collège, celui-ci n'est occupé à l'époque que par 57 élèves.

L'Abbé Peyrot sera plus tard « l'artisan » du mariage de sa nièce Clara Julienne Colette Peyrot avec Ernest Masoin. Il avait été ordonné prêtre en septembre 1838 par le Cardinal Sterckx, contemporain et ami de Mgr van Bommel..



Engelbert Sterckx avait été sacré évêque par Mgr van Bommel en 1832. SS le Pape Grégoire XVI le nomma Cardinal Archevêque de Malines et Primat de Belgique, succédant au Cardinal de Méan.

Cardinal Archevêque Sterckx (1792-1867)

Bachelier en théologie, Henri Marie Peyrot donna cours à l'université. Il était également le directeur spirituel des « Filles de Marie » de l'institut Paridaens de Louvain, où moins de trente ans plus tard, deux filles d'Ernest et de Julienne : Gabrielle et Jeanne, allaient prendre le voile sous le nom de Sœur Marie Julienne et Sœur Marie Ernestine....

Sous le règne de Léopold II en 1878, l'Abbé fut le 19eme curé nommé de la Paroisse Royale Saint-Jacques-sur-Coudenberg (Place Royale à Bruxelles).

Il ne put prendre possession de sa charge, emporté par une fièvre typhoïde, en octobre de la même année à 56 ans. Le tableau situé dans la sacristie de St. Jacques reprenait son nom.

L'abbé Henri Peyrot (1832-1878) , fils de Jean Daniel II et oncle de Julienne ,fut le premier enterré à Vlierbeek, dans la concession familiale où seront également enterrés Ernest et Julienne, ainsi que certains de leurs enfants Louis, Paul, Marie et son mari Théophile. Il fut un homme d'église de grande valeur et, Paul Masoin dira de lui qu'il fut un très grand bienfaiteur de sa mère Julienne.



L'abbé Henri Peyrot (1832-1878)

Henri-Joseph, en père attentionné, se soucie également du confort de son fils et de son comportement d'étudiant.

« *Combien de chopes (sic) as-tu bu depuis ton départ ?* »

« *Comment vont les cours ? As-tu conservé ton poêle ?* »

« *Quels sont les jeunes gens que tu vois ?* »

« *Si ton lit est trop mauvais, nous t'enverrons un petit lit de plumes* » etc....

« *Toute initiative doit venir de toi, lui écrit encore son père, point de concessions : énergie, dignité.* » (octobre 1861)

Le jeune étudiant ne se limite pas à ses études de médecine, il entre dans la « société littéraire » dont il devient le secrétaire (déjà !) de 1863 à 1865 et vice-

président en 1866 et 1867. Ernest aime la musique, à Bastogne, dans la symphonie du séminaire, il tenait une partie de violon. Il écrira plus tard :

*« La musique naquit des passions, elle peut chez les individus, réveiller des sentiments éteints, exalter des passions existantes, expliquer les émotions les plus diverses... Elle nous fut donnée par Dieu pour honorer ses autels, vivifier nôtre piété, charmer nos loisirs, multiplier nos joies et consoler nos souffrances... »*

Il sera aussi président de « **La Luxembourgeoise** », association estudiantine, qui regroupe à Louvain les étudiants de « la belle province ».

Après les sciences, en candidature de médecine, il entre dans la « société universitaire de médecine » et en devient le secrétaire.

Le 29 mai 1866, Emilie, de 2 ans sœur cadette d'Ernest, meurt à 19 ans, succombant à la dernière épidémie de choléra qui fit 306 victimes dans le grand Virton sur ses 7388 habitants.

Le chagrin de la famille fut immense. Les familles étaient nombreuses mais les peines qu'entraînaient ces décès prématurés amenaient toujours la tristesse.



Clémence, sa jeune sœur, a épousé en 1868, Félix Capon, fils de Thomas Capon, l'ancien maire d' Ethe, et de Marguerite Poncelet, tous d' Ethe. Félix, alors receveur communal, reprendra en 1881, la brasserie familiale d'Ethe et, lui donnera le nom de brasserie Capon-Masoin. A son décès, Clémence en reprit la direction. La brasserie prit alors le nom : « Veuve Capon Masoin » et est située rue grande (actuellement rue Docteur Hustin)



Sur la charrette on peut lire : **BRASSERIE Vve CAPON MASOIN A ETHE.**

Ils auront treize enfants dont plusieurs, comme malheureusement à l'époque, décédèrent en bas âge. Mais nous verrons que cette famille subira également les horreurs de la guerre en 1914.

Charles, frère cadet d'Ernest, né en 1848, épousa Stella Lavaux, native de Saint-Léger, née le 29 mai 1849. Ils eurent six enfants.

Stella décèdera à Coxyde, le 24 avril 1935, où elle est enterrée [section D16].

La famille reste donc très luxembourgeoise, le père de Stella est meunier aux Moulins de la Paix dans le même village de St. Léger.

Les naissances nombreuses à l'époque, Victoire et Henri-Joseph eurent sept enfants, dont quatre survécurent et vingt-neuf petits enfants, (dont quatre décédèrent en bas âge).

Ernest est médecin à 23 ans, en juillet 1867, après six années d'études. Il a réussi chacun de ses derniers examens de médecine avec la plus grande distinction !!!



#### 4. Les fiançailles d'Ernest et Julienne

Ces années vont doucement marquer la vie de notre jeune Ernest.

A l'initiative de l'Abbé Henri Peyrot, [rappelons-nous qu'il était sous régent du collège Marie-Thérèse depuis 1860], Ernest l'accompagna à Anvers. Là, il y fit la connaissance de la nièce de l'abbé, Julienne Peyrot, fille de son frère Pierre Peyrot et d'Orence van Geetruyen. Ce fut le coup de foudre et, Ernest en voyage à Liège avec l'abbé Peyrot, qui y visitait son frère Corneille, vicaire à Ste Marguerite, déclara son amour à Julienne qui y était pensionnaire. On soupçonne les deux frères d'un complot pour pousser Ernest à se déclarer ; la jeune et jolie Julienne avait 20 ans. Elle put, chose rare à l'époque, écrire à son jeune fiancé. Ernest l'épousera le 22 août 1868.



Julienne

&



Ernest

Julienne comptait dans sa famille, sa grandeur Mgr van Bommel, nommé Evêque de Liège en 1829, grâce à l'intervention du Roi des Pays-Bas Guillaume I. [Rappelons qu'à l'époque suite au congrès de Vienne les trois pays du Benelux ne forme qu'un Etat : les Pays-Bas dont la « Hollande » est peuplée de deux millions d'habitants, la Belgique et le Grand-Duché actuel de quatre ... !]

L'évêque van Bommel est , par un double cousinage émanant de la famille van der Kun, le cousin germain des grands-parents de Julienne : Pauline van Bommel et de Jean Daniel II Peyrot.

Grand défenseur de l'enseignement, ce prélat avait été de ceux qui, dès 1833, avaient relancé le projet d'une Université Catholique à Louvain. La première université de Louvain avait été fondée en 1425 et fermée lors de l'occupation française dès 1797.

Après son année d'internat, Ernest était devenu médecin et pensait s'établir à Virton, mais un évènement inattendu dictera sa carrière : le responsable de la chaire de Physiologie, (la science qui étudie le fonctionnement normal d'un organisme vivant ou ses parties), le Professeur Van Biervliet, tombe gravement malade et il faudra bientôt pourvoir à son remplacement !

Les qualités d'Ernest incitèrent les autorités universitaires à l'engager et à se préparer pour occuper la chaire de physiologie. Quel bel avenir en perspective pour les futurs jeunes mariés !

L'université l'envoie en France et en Allemagne. Il va ainsi de Paris à Bonn et ensuite à Heidelberg, où il rencontre le Professeur Hermann von Helmholtz, grand physiologiste et physicien allemand. On doit à celui-ci de nombreuses découvertes dans le domaine de l'acoustique et de l'optique. Ses importants travaux ont fait de lui un des grands savants du XIXe siècle.

Helmholtz avait professé à Königsberg (1849), à Bonn (1855) et, à partir de 1858 à Heidelberg. C'est dans cette ville du Grand-Duché de Baden (Actuellement land de Bade-Wurtemberg) qu'Ernest, nommé entre-temps, professeur extraordinaire à 23 ans, parfait ses connaissances.

L'université l'engage à acheter ce qu'il juge indispensable pour un bon enseignement, lui rappelant cependant qu'elle ne dispose pas de subsides de l'Etat... !

Le projet d'Ernest de s'installer comme médecin à Virton, projet accepté par Julienne, quoique la distance avec Anvers soit grande (elle parle d'un long voyage) est repoussé : il sera professeur à l'université catholique de Louvain.

Si sa carrière professionnelle se dessine sous les meilleurs auspices, Ernest a aussi d'excellents sentiments pour Julienne qu'il a rencontrée peu auparavant.

Ses parents sont impatients et son père lui écrit en janvier 1868 :

*« L'Abbé (Henri Peyrot) et Julienne nous ont écrit d'Anvers quelques mots, chaque fois que cette enfant nous écrit, c'est une vraie joie pour nous... Ce sont deux personnes qui nous sont chères ».*

Au printemps Henri-Joseph, s'inquiète cependant des sentiments de son fils et lui écrit *« Es-tu oui ou non disposé à demander la main de Julienne ? »* La réponse est évidemment impérative. Julienne n'aura pas de dot car, les parents Peyrot n'en donnent à aucun de leurs dix enfants mais elle aura une pension modique qui lui sera versée par eux.

Henri-Joseph est très ferme, il ne veut pas qu'une question d'argent entrave le projet de mariage. Il se réserve le devoir de régler cette question avec les parents de Julienne. Sa mère, et c'est rare, ajoute un mot à la lettre envoyée à Ernest :

*« Mon cher enfant, écoute bien les conseils de papa. C'est pour ton intérêt. Nous ferons tout pour un mieux. Sois tranquille, étudie bien et le bon Dieu nous aidera à faire le reste. Je t'embrasse de tout coeur. Ta dévouée mère. »*

Julienne est vraiment amoureuse d'Ernest, elle lui écrivait en novembre 1866 déjà :

*« ... Je ne trouve pas d'expression pour rendre la joie, le plaisir que ta lettre de jeudi m'a causée, aucune ne m'avait rendue jusqu'à présent si heureuse...*

*... Merci de ton amour si tendre, si vif, si ardent. Que ne suis-je près de toi pour te remercier, mieux que par ces paroles trop courtes et trop froides...*

*.. Mais inutile, Chéri, de me demander pardon, qu'il est doux de s'aimer comme nous nous aimons... »*

Une autre fois elle écrit :

*«..Je te serre bien tendrement des deux mains et j'y dépose un pur et tendre baiser ... embrasse pour moi ton bon père et ta respectable mère et demande leur une bénédiction pour leur fille adoptive. Mes amitiés à Clémence et à Charles.....celle qui sera pour toi toute la vie... »*

Il lui écrit et elle répondra :

*«... J'ai lu plus de vingt fois tes dix pages et chaque fois elles paraissent plus belles... merci de ton amour si tendre à la fois, et si pur et si chrétien... »*

Julienne est une femme lucide ; en février 1867, elle écrivait à l'abbé qu'elle appelle : « mon père spirituel, le cher Oncle Henri » et parle des « impatiences d'Ernest qu'elle caractérise de « lubies de caractère » .Anversoise de naissance, elle tenait de son origine flamande une placidité qui était tout le contraire de l'exubérance wallonne de son fiancé.Elle le connaissait donc bien et cela déjà avant son mariage mais son amour pour Ernest ne mollira jamais !

Henri-Joseph va se rendre alors à Anvers, au début de l'été 1868, afin de demander officiellement aux parents Peyrot la main de leur fille Julienne pour son fils Ernest.

Elle écrit alors : « *Ton cher père va donc arriver, j'attends très impatiemment sa visite qui va régler définitivement la destinée de nos deux cœurs.* »

Alors qu'Ernest est à Paris, son père quitte donc Virton, pour s'arrêter d'abord à Louvain. Il y rencontre l'Abbé Peyrot, qui lui a donné l'assurance du consentement des parents de la jeune fille. Elle a 21 ans et Ernest 24.

Henri-Joseph est reçu par le Recteur Magnifique S.E. Mgr Laforêt, il rend visite aux principaux professeurs de médecine, Messieurs Lefèvre et Van Kempen et veut se présenter de belle manière, [Henri Masoin écrit à l'ancienne : congrûment], à Anvers pour y rencontrer Julienne et ses parents.

Parlons maintenant d'eux de leur famille et de la merveilleuse maison de la 'vieille bourse' avant de retrouver le jeune couple le jour de leur mariage.

## 5. La Famille d'Anvers : Les PEYROT.

### 5.1 La Maison



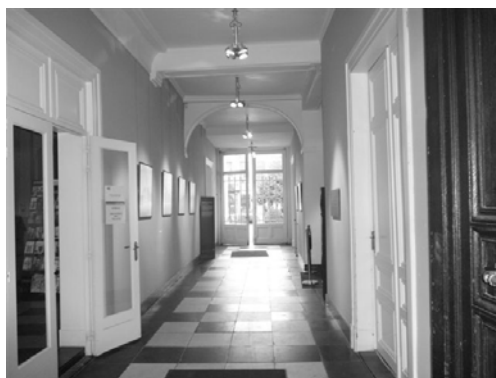
Les parents de Julienne (Pierre et Orence) habitent Anvers au centre-ville, rue de la Vieille Bourse (Oudebeursstraat). La rue est déjà citée en 1273 sous le nom 'Buelinckstrate'.

Après l'incendie de la ville en 1441, la rue fut totalement reconstruite. Elle reçut alors le nom de Wolstraat (Rue aux Laines). Plusieurs négociants en laine de nationalité anglaise s'y étant établis.

En 1515, quand le bâtiment de la bourse fut reconstruit dans une rue voisine, la Wolstraat prit le nom d'Oude Beursstraat (Vieille Bourse), qu'elle porte encore aujourd'hui. Le quartier était le centre commercial de la ville.

Le bâtiment se composait de deux maisons situées de chaque côté du grand couloir d'accès actuel qui était une ancienne ruelle.

Il fut transformé en caves furent propriétaires au



un seul immeuble et les deux réunies par les nouveaux milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

L'ensemble avait fière allure, divisé en deux ailes dans le style d'un véritable hôtel de maître, qui comprend outre les pièces de réception, vingt-et-une chambres. Trois servantes et un majordome assuraient le service !

Cette belle maison porte alors le nom de « Maison du Bélier ».

Une tête de bélier (symbole du Christ), figure en effet au-dessus de la double porte d'entrée, soutenues par deux colonnes ioniques, au-dessus un fronton en arc, dans lequel s'encadrent des guirlandes en feuille d'olivier.

On retrouve ce symbole de la tête du bélier dans certaines églises chrétiennes. (À la basilique de Saint Hubert par exemple). Une imposte à jour aux motifs Louis XIV de bois sculpté domine celle-ci.



La maison d'été ou maison de jardin : (Het hofhuis), fut edifiée au fond du jardin, sans doute suivant un projet de Engelbert Baets neveu de l'architecte très connu à cette époque, Jan-Pieter van Bourscheit .

La façade extérieure est ornée en son centre d'une grande horloge datée du 14 septembre 1772, œuvre du même maître horloger que celui de la Cathédrale.

A l'étage, surmontant le balcon, on découvre

un millésime MDCCLXXII.

Cette maison de jardin est considérée comme une perle de l'architecture anversoise, réunissant harmonieusement les influences françaises et hollandaises, et le style Louis XVI.

Dotée au rez-de-chaussée d'une grande pièce unique, avec une belle cheminée de marbre blanc. Aux angelots, des têtes de béliers apparaissent au dessus de son imposte et sur les colonnes.

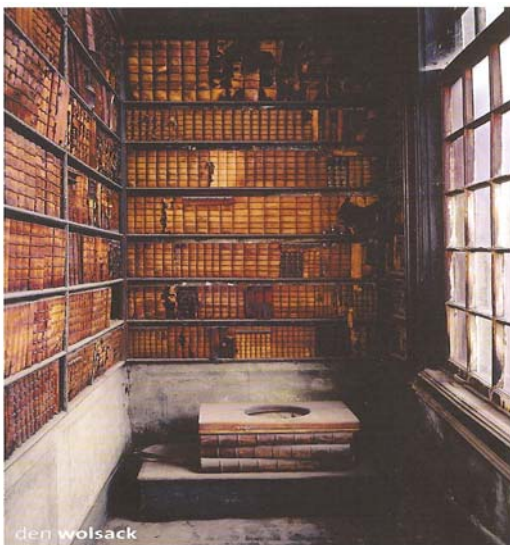


Le plafond est peint en fresques représentant les dieux sur le mont Olympe, et les murs sont tapissés à l'époque d'authentiques tapisseries des Gobelins



Les caves sont gigantesques. Elles s'étendent sous la maison et la cour, elles serviront de stockage pour les vins de Bordeaux, que traitait Pierre Joseph Renson. (L'arrière grand oncle de Julienne)

La légende dit, que quelque part dans l'épaisseur des murs, une cache aménagée au-dessus d'une porte, servit pendant la révolution française à dissimuler, en cas d'alerte, un prêtre insermenté, (prêtre ayant refusé de prêter serment en 1790 à la constitution civile du clergé) recueilli par Pierre-Joseph Renson.



Plus curieux est le « salon d'aisance » situé à l'étage, les murs sont tapissés de vieux dos de livres et, le siège est formé de grands livres...percés !!!

La maison de la vieille bourse fut cédée en 1928, dans la douleur, à l'ordre des Pères de Scheut, mais ceci est une 'autre' histoire !!

## 5.2 Jean- Daniel II Peyrot et Pauline van Bommel

Fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la maison fut louée par Pierre-Joseph RENSON, négociant en vins et notable de la ville. Il est conseiller municipal et a épousé Catherine Elisabeth van der Kun, sœur de la mère de Jean-Daniel Peyrot II (dit *Jeannot*). Celui-ci était né le 8 mars 1791, à San Giovanni (Piémont– Italie).

Son père, Jean-Daniel Ier, né le 5 novembre 1755, négociant à Turin, devenu citoyen néerlandais en 1783, sera fabricant de draps et laines, à La Tour (Torre Pellice) et, décède à Saint Vincent (Piémont), le 24 novembre 1806. Il avait épousé le 3 juin 1790 Gysbertha-Elisabeth van der Kun, née en 1754 à Rotterdam et, décédée en 1802. Il fut « Bourgeois » de Rotterdam, membre du conseil général du Pô (sous l'époque française).

Jeannot, Protestant se convertit et, devenant Catholique, il épousa sa cousine germaine, Pauline Marie Antoinette van Bommel, née le 14 juillet 1793 et décédée le 28 octobre 1859.

Pauline était la fille du Jonkheer (Ecuyer) Gérard André Martin van Bommel, né à Leiden le 02 avril 1769 et y décédé le 08 août 1832.



Celui-ci avait épousé en premières noces Cornélia-Maria van der Kun (1761/1796), sœur de Gysbertha, mère de Jean-Daniel II.

(On cousinait beaucoup à l'époque et cela démontre combien était restreint le cercle des familles bourgeoises et aristocratiques catholiques aux Provinces-Unies, avant la révolution de 1795 et l'arrivée des Français.)



Ce Gérard van Bommel (1769/1832), était Bourgmestre de la ville de Leiden, dans les Provinces-Unies (Pays-Bas actuels). Sous le royaume de Hollande, créé en 1806, dont le souverain était Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier, dont le règne prit fin en 1810.

Gérard fut Chambellan du Roi Louis et plus tard membre de la 2<sup>ème</sup> chambre des Etats-Généraux [Chambre des députés].

Au lendemain de la bataille de Waterloo, alors que le royaume des Pays-Bas a été créé en juin 1815, à la suite du traité de Vienne réunissant la Belgique et la Hollande, il a été anobli le 21 Août 1815 par le Roi Guillaume Ier, ainsi que sa descendance van Bommel immédiate et future, homme ou femme, avec le titre de Jonkheer [écuyer chez nous] ou jonkvrouw pour les femmes [dame en Belgique] et Hoogwelgeboren (*de haute et bonne naissance*).

Ayant acheté en 1827 la maison, après le décès de son oncle Pierre-Joseph Renson. [A l'époque les droits de succession n'existaient pas..... !] ; Jean-Daniel II embellit celle-ci d'un riche mobilier, composé de tableaux et de tapisseries des gobelins. Cette grande demeure patricienne était déjà pourvue de superbes cheminées.

Depuis 1829, une chambre y est réservée à l'attention de l'abbé Corneille Richard van Bommel (le futur évêque de Liège), cousin de Pauline et de Jean- Daniel II (par les van der Kun). L'abbé séjourna volontiers rue de la vieille bourse.

C'est là en juin 1829, qu'il composa anonymement, [mais très vite le nom de l'auteur fut connu] en quelques jours, sa publication :

« *Trois chapitres sur les deux arrêtés du 20 juin relatif au collège philosophique par un père de famille pétitionnaire* ». [voir Mgr van Bommel pages suivantes]

Celle-ci eut un tel retentissement que le roi Guillaume Ier décida de retirer ces malheureux arrêtés. Désormais, la chambre de Monseigneur sera appelée par la famille « la chambre des trois articles » !!

L'abbé van Bommel devenu Evêque de Liège, la même année, continua de séjourner volontiers chez ses cousins à Anvers, rue de la vieille bourse.

Près de sa chambre une pièce a été aménagée en chapelle. Son plafond d'azur est parsemé d'étoiles, un Saint Esprit y plane.

Lors de ses visites, Monseigneur van Bommel verra les parents (Jean Daniel II et Pauline), ainsi que leurs enfants, rangés à genoux, attendant sa bénédiction. Il traçait un signe de croix sur le front des enfants et petits enfants, et notamment la petite Julienne.

Jean-Daniel II Peyrot.



Jonkvrouw Paulina van Bommel.



En 1843, Jeannot (Jean Daniel II), accompagné de son fils Corneille, séminariste à Saint-Trond, effectua un long voyage qui le conduisit en Italie. Il tint un journal, (aujourd'hui sans doute malheureusement disparu) dans lequel il relate ses différentes étapes et la joie qu'il éprouva de revoir son frère et ses sœurs après trente et une années de séparation.

Il passe par Malines et y est reçu par le Cardinal- Archevêque Sterckx, qui lui remet des lettres de recommandation pour Rome. La route sera longue, en convoi, puis en malle-poste : Malines - Gand -Lille - Arras - Amiens - Paris - Châlons sur Saône -Lyon - Chambéry -Suze - Turin et Gênes, où il s'embarque pour Rome. Partout il visite les monuments.

En compagnie de Corneille, il est reçu en audience, par le Pape Grégoire XVI, l'audience dura plus que de coutume. Jean-Daniel II écrivait :

*« Sa Sainteté s'informe particulièrement de notre cher Cardinal Sterckx et me chargea de mille choses pour lui .Il me chargea également d'en dire de très amicales à mon cousin l'évêque de Liège. Ce furent même les dernières paroles qu'il m'adressa ».*

(Nous lisons plus loin que le Cardinal Mauro Capellari futur Pape Grégoire XVI avait bien connu l'Abbé van Bommel dans l'affaire du séminaire de Haegeveld dans les années 1820/25.)

Etant passé par Livourne et Pise, il revint à Turin, où il retrouva ses frère et sœurs Piémontais : Edouard qui a épousé successivement Françoise Croissant et Emilie Masco, dont il eut sept enfants et se convertit à la religion catholique ; Cornélie Marie (mimi), mariée avec Charles Jean Baptiste Curti d'une grande famille de Saluces (sans doute catholique), et ensuite, Elisabeth (Babet), qui épousera à Pignerol Jean-Henry Geymet, un fils de Pierre Geymet et de Charlotte Peyrot. [Voir annexe I]. Babet semble être la seule restée fidèle à la religion vaudoise.

Il en profite pour retrouver, amis, connaissances et famille, qu'il ne devait plus revoir après ce voyage.

Après son séjour sur son lieu de naissance, il quitta le Piémont pour la Savoie. Logea à Laurenberg au grand hôtel, la même nuit que le Duc d'Aumale, dont le père, le roi Louis-Philippe, régna encore pour quelques années ...

Le retour s'effectua par Genève - Annecy - Bâle et Strasbourg, où il acheta du foie gras pour son beau-père : « papa Martin » !!!!

En steamer sur le Rhin, il passe par Mayence et Cologne. Il regagna la Belgique par Liège et, y surprit son cousin, l'évêque van Bommel, qui allait dire sa messe et, retrouva sa chère épouse Pauline et son fils Gérard.

Le lendemain le 23 septembre 1843, il rentra à Anvers et reprenait ses fonctions dans l'entreprise P.J.Renson.

Corneille -Richard- Antoine van Bommel, « Hollandais » d'origine, est né dans les Provinces-Unies, à Leiden, en 1790. Il perdit ses parents très jeunes, son père en 1803 et sa mère deux ans plus tard. De santé précaire il décéda à 62 ans.

Il fut formé dans un institut situé près de Münster en Westphalie proche des Pays-Bas, à Willingshegge-Borg.

Cet institut ne comptait qu'une vingtaine d'étudiants. Son aménagement y était « *simple et propre tel que même un Hollandais n'aurait rien à redire* » écrivait le jeune Corneille à sa cousine Pauline van Bommel, la future Madame Peyrot.

Corneille van Bommel se rappelait toujours avec enthousiasme ses années passées en Allemagne. Il fréquentait passionnément le cercle romantique de la Princesse von Gallitzin, philosophe allemande, élève de Diderot, qui tenait à Münster, un salon initiateur à l'Eglise Romaine.

Ayant reçu la tonsure en mai 1813, il fut élevé au diaconat en décembre de la même année en la Cathédrale de Münster.

Ordonné prêtre en juin 1816, il n'eut de cesse, dès son retour aux Pays-Bas, de militer pour l'enseignement Catholique. « *Former de bons prêtres* » était son vœu le plus cher.

A cette époque, les Pays-Bas ne comptent pas d'évêchés catholiques et étaient considérés alors, comme un territoire de mission : « *missiegebied* ».

C'est ainsi qu'il put faire l'acquisition d'une belle maison, « la Lustplaetse Haegenvelt », en province de Hollande, pour la somme de 17000 gulden, avec le soutien financier de deux anciens condisciples, le baron van Wijkerslooth et Corneille van Niel, afin d'y établir un petit séminaire en temps que fondation privée !! pour y former les jeunes gens « à la piété et la science ».

Le 2 mai 1817, il accueillait son premier élève et en octobre déjà quatorze. Le vestibule du bâtiment fut transformé en chapelle et bénie par l'archiprêtre Cramer.

En novembre 1819, à Haegeveld, ils seront une quarantaine d'étudiants séminaristes. Il ne faut pas se cacher que cette institution était davantage réservée aux « fils de bonne famille ».....Certains taxèrent l'institution d'arrogante et audacieuse (*arrogantia et audacia*).

Corneille en est le régent mais souvent on l'appelait ...Président !

Cependant les ministres du roi Guillaume Ier avaient résolu de détruire toutes les écoles catholiques. Celle de Haageveld fut fermée suite aux arrêtés de 1825, et ce malgré les relations hautes placées et même influentes qu'il avait à la cour.

Le roi Guillaume Ier pensa, que le caractère aimable et conciliant du jeune prêtre, l'amènerait à ses vues. Il lui offrit la présidence du collège philosophique (*collégium philosophicum*), qui avait été projeté par les cercles gouvernementaux, pour la préparation aux études théologiques et classiques.

Ce collège était dans la lignée des établissements Joséphistes imaginés dans les années 1780 par l'empereur Joseph II, pour ses Pays-Bas Autrichiens (la Belgique actuelle), où les professeurs devaient être nommés par le gouvernement.

L'abbé Corneille van Bommel rejeta la demande du souverain : « *Je ne puis concourir à fonder un établissement renouvelé de Joseph II* » !! Pendant tout ce combat il avait été soutenu par le Cardinal Mauro Capellari, futur Grégoire XVI (1831-1846), représentant extraordinaire du pape dans les Etats Néerlandais.

Ceci ne modifia pas la position de Guillaume Ier et, donna naissance à une union des catholiques et des libéraux, dont les droits étaient également méconnus.

Le gouvernement effrayé, promulgua le concordat conclu depuis quelques temps avec le Pape Léon XII (1823-1829) et, ceci malgré l'opposition des calvinistes du nord et des libéraux du sud, consternés et guidés par leur anti-catholicisme.

Le Roi Guillaume Ier agréa alors trois nouveaux évêques pour les provinces méridionales (la Belgique actuelle) : à Gand : Mgr. van de Velde, à Tournai : Mgr. Delplancq et Mgr. van Bommel pour l'évêché de Liège. Celui-ci comprenait aussi à l'époque les provinces néerlandaises actuelles du Noord- Brabant et de Limburg. « Préconisé », le 18 mai 1829, Corneille van Bommel, fut sacré Evêque de Liège, le 15 novembre 1829, en la Cathédrale de Liège.



Il multipliera les missions dans les faubourgs ouvriers et les campagnes ; on le dit fougueux et prompt. Le Comte de Lichtervelde va plus loin et dit : « *Mgr. van Bommel qui ne devait pas tarder à devenir le membre le plus en vue de l'épiscopat* » ... ! Il avait une personnalité forte et vigoureuse.

En tant que « Hollandais » dont évidemment il pratiquait parfaitement la langue, il fut conseiller de Mgr François-Antoine Prince de Méan, ancien Prince Evêque de Liège en 1792, déchu sous l'occupation Française en 1794 et, nommé Archevêque de Malines à la fondation du Royaume des Pays Bas en 1815, Corneille servait d'intermédiaire entre l'archevêque et le Roi Guillaume 1er.

En septembre 1830, coup de théâtre .....: la révolution belge. !

Corneille n'y prit part que pour recommander à ses diocésains de maintenir l'ordre, tant il en fut surpris. Mais le mouvement est inéluctablement lancé et rien ne l'arrêtera ; les provinces du sud voulaient se séparer.

Il écrit à son cousin Peyrot, devenu son confident : « *De kogel is door de kerk* » (« Le sort en est jeté ! » « *Alea jacta est* » !).

Il opta ensuite, dès les débuts de l'indépendance, pour cette nouvelle Belgique. Le 1er Août 1831, lors de l'entrée du roi Léopold 1er à Liège, il conduisit le clergé vers notre nouveau souverain et l'accueillit. En réponse, le souverain fit promesse de liberté pour l'église. La Constitution de 1831, en avance sur son temps, donnait en effet la garantie des libertés des cultes.

L'union entre catholiques et libéraux perdura tant que le conflit resta ouvert entre la jeune Belgique (jusqu'en 1839) et le royaume de Guillaume 1er, qui abdiqua, en 1832 et, auquel devait succéder son fils, le Prince d' Orange, sous le nom de Willem II. (Guillaume II).

La première œuvre de Corneille fut de remettre de l'ordre dans son diocèse, privé d'évêque depuis près de vingt ans.

L'enseignement clérical sera rétabli en 1830 sur les meilleures bases et dirigé par des règlements qui furent adoptés comme des modèles dans les pays étrangers. Il reprenait l'œuvre de réorganisation, que son prédécesseur à l'évêché, Mgr. Jean-Evangéliste Zaepffel, avait entreprise pendant sa courte prélature (1802-1808). [Au décès de celui-ci, Napoléon ne voulut pas de nomination d'évêque à Liège et le diocèse fut dirigé par un Vicaire Capitulaire]

C'est ainsi que Mgr. van Bommel avait ouvert un petit séminaire diocésain dans l'ancienne abbaye de Rolduc, dans le Limbourg néerlandais qui dépendait de l'évêché de Liège jusqu'en 1839, année où fut entérinée la séparation de la jeune

Belgique du Limbourg et du Grand Duché de Luxembourg, par la résolution du traité des XXIV articles.

Elle marquait, dans la déchirure, la reconnaissance du Royaume de Belgique par les Néerlandais. C'est alors que 380.000 Belges devenaient citoyens Néerlandais ou Grand-Ducaux.

Jean-Baptiste Nothomb, ancien Ministre (et Luxembourgeois : Habay-la-Neuve) devait déclarer à la Chambre : Messieurs, « **la révolution est close** ». Le statut territorial du jeune royaume était fixé ; il ne changera plus jusqu'en 1919, quand le traité de Versailles rédimera les cantons de l'Est (Eupen, Malmédy et St. Vith) qui avaient fait partie de la Principauté de Liège avant la révolution Française et l'occupation de la Belgique par l'Empire Français.

C'est l'historien Carlo Bronne qui dira : « *Sous l'impulsion du fougueux Mgr van Bommel, le sol s'était couvert d'écoles* ».

L'enseignement était en effet la grande préoccupation de l'évêque, ce fut sur sa proposition, que les évêques belges prirent, en 1833, la résolution de fonder une université catholique, qui l'année suivante s'ouvrira à Louvain.

Deux grandes universités virent le jour ainsi en 1834 en Belgique : à l'initiative des catholiques : l'UCL à Louvain. De Théodore Verhaegen et, des libéraux libres penseurs : l'ULB à Bruxelles.

En 1840, le ministère de Theux tomba. Ce fut un vent d'anticléricalisme qui balaya alors la jeune nation, sous l'égide des libéraux qui craignaient le fanatisme de certains catholiques, mais étaient surtout viscéralement opposés à l'Eglise.

Le cardinal Sterckx et l'évêque van Bommel devaient s'insurger contre les évêques anti-démocratiques et conservateurs opposés à toute évolution.

Mgr van Bommel était un farouche adversaire des Francs Maçons ! C'est ainsi qu'il s'opposa vigoureusement au Baron de Stassart, premier ministre libéral et connu comme un des membres les plus éminents de la Loge.

En mars 1845, il fut élevé par Grégoire XVI (1831-1846) : Prêlat domestique de Sa Sainteté et Evêque assistant au Trône Pontifical, ce qui était une très rare reconnaissance.

Il se rendit par deux fois « ad limina » (à Rome). C'est ainsi qu'il obtint du Pape l'approbation de l'ordre des filles de la Croix, ordre auquel il tenait beaucoup.



*Il se dit qu'il aimait le bon vin (nous verrons qu'il avait une « bonne » cave.) Mais il pouvait être austère. On a retrouvé son cilice de cordes avec lequel il s'autoflagellait en geste de mortification.*

De taille moyenne, il était « replet » et sa figure ronde masquait l'impulsivité dont il témoignait dans ses actions ; il avait par contre un tempérament intellectuel très marqué. On a dit de lui qu'il n'était pas le seul évêque d'envergure ce qui dit bien qui il était !!

C'était aussi un homme de communication ; il avait participé à la création du journal catholique « La gazette de Liège » (reprise depuis par La Libre Belgique).

Sa Grandeur Transcendante ! (**Zijn Doorluchtige Hoogheid**), Corneille van Bommel devait décéder le 7 avril 1852 de la manière la plus édifiante.



Son filleul Corneille Marie Peyrot, jeune prêtre, fils de Jean-Daniel II et, qui devint aumônier militaire et chanoine titulaire de Liège plus tard, accompagna ses derniers jours avec dévouement, notre évêque n'avait que 62 ans. On distribua 6000 avis mortuaires de notre auguste aïeul collatéral.





## **Le testament de Monseigneur .... !!!!**

Nous avons retrouvé aux archives de l'évêché de Liège, 596 documents qui constituent le « Fonds van Bommel » et, sur lesquels nous nous sommes en partie inspirés pour tenter de décrire son œuvre

Le premier document du fonds est son testament. Etabli deux ans avant sa mort, il a été écrit sous la dictée de l'abbé Corneille Marie Peyrot, son « neveu » et filleul.

Ce testament fut annulé le 23 mars 1852. Nous ne savons pas pourquoi. Mgr. instaure alors sa cousine Pauline Peyrot née van Bommel et, épouse de Jean-Daniel II Peyrot, sa légataire universelle. Il la charge de l'exécution de ses volontés à titre « **d'indication** » et il barre d'un gros trait de plume sa signature sur le document original dont nous reprenons les extraits principaux.

**« « Je nomme comme exécuteurs testamentaires pour le présent testament mes deux vicaires généraux, pro tempore existantes, ainsi que le 1<sup>er</sup> secrétaire de l'évêché.**

*Je demande la célébration de 5.000 messes à Liège à 1,25 franc et trois fois 500 messes en trois ans à 1 franc et demi, dans le diocèse.*

*A mon cher filleul Corneille Marie, ma chasuble rouge brodée en or et mon autre, en dentelles de Bruxelles, ainsi que les burettes, dont je me suis servi dans ma chapelle de Liège.*

*A Guillaume van Berckel (un petit cousin) : s'il devient prêtre, mon grand calice de voyage.*

**A mon filleul Corneille Marie, par moitié mon linge de table et mon argenterie de table, cuillères, fourchettes et couteaux à manches en ivoire, provenant de la succession de ma mère, Joanna C. van der Kun, l'autre moitié à partager avec mes frères Pierre et Gérard.**

**A mon successeur, mon vin au prix de 1,60 franc la bouteille et, payable en cinq ou six ans, au profit de l'œuvre des Frères à Liège.**

**A mes domestiques, mes « hardes » et linge de corps qu'ils devront porter, et pour chacun une somme d'argent (70 francs par année de service s'ils en ont dix ou au-delà)**

**A mon valet de chambre, Henri Walpot, une gratification de 1.500 francs.**

**A l'abbé Corneille, son frère Pierre ainsi qu'à Jean Daniel et sa sœur Madame Curti à Turin [Cornélie-Marie(mimi) Peyrot épouse de Charles Jean Baptiste Curti de Saluces (Saluzzo-Piémont) ], des obligations au total pour 28.000 francs**

**Au cocher, un cheval et une voiture.**

**A mon filleul, Jules van Bommel, des obligations : « pourvu qu'à ma mort, il eut continué de se bien conduire ».**

**A Marie van Bommel, à Paul van Bommel, aux cousins van Berckel de Delft, à mon cousin Charles van der Horst à La Haye , à trois pupilles que j'ai baptisées, à Eugénie van Berckel, à Corneille van Ryckvorsel, à Corneille Ciamberlain, des Obligations pour 9.000 francs.**

**Ma maison de Leyde : à vendre au profit des pauvres catholiques de ma ville natale.**

**Le jour de mes obsèques, il faudra distribuer aux pauvres pour 3.000 francs de pain dans les paroisses de la ville de Liège..... Le 14 avril 1850. » » »**

Ensuite Mgr.explique que les obligations se trouvent dans son coffre (dont il écrit qu'il se trouve dans le mur de la salle à manger ...!) et chez Jean-Daniel Peyrot II, son cousin.



Le sceau, aux armes van Bommel, de l'évêque

Le buste de Monseigneur



Quand on sait qu'un franc de l'époque doit être multiplié par 228,57 (7,08 €) en 2008, on peut sans coup férir dire que notre évêque, tout Saint qu'il fut, était bien nanti.

Il a fait profiter de cette fortune aussi bien ses cousins, filleuls et neveux que de nombreux nécessiteux.

Malheureusement, sa cousine Pauline, sa légataire universelle, n'héritait pas d'avantage tant la générosité de l'évêque avait entamé cette fortune.

Après son décès, un hommage particulier fut rendu à sa mémoire, par Jean Daniel II et Pauline, qui offrirent pour la chapelle de la prison cellulaire de Liège (où Mgr van Bommel avait célébré sa dernière messe pontificale en décembre 1851), une statue de la Sainte Vierge Immaculée, frappée des armes de l'évêque. Ils se conformaient ainsi à un dernier désir exprimé par leur illustre cousin.

#### 5.4 La maison de la vieille bourse devenue Patrimoine Flamand !

L'hôtel de maître de la famille Peyrot, qui reste magnifique, abrite en 2008, les services du patrimoine flamand (erfgoed vlaanderen), le centre de coordination des journées portes ouvertes des monuments (open monumentendag), ainsi qu'un forum de contact pour les associations du patrimoine et des monuments de Flandre. [La maison porte actuellement le numéro 27 ; anciennement 33]

Le Ministère de la Communauté Flamande, avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin et la Loterie Nationale, ont financé sa rénovation. Elle porte maintenant le nom de « Erfgoedhuis Den Wolsack » .

On lira avec intérêt, la brochure éditée par l'association propriétaire, qui relate l'histoire de la maison, reconstruite en pierres sur des fondations existantes après l'incendie de la ville en 1441.

Malheureusement, on n'y fait nulle mention ni des Renson ni des Peyrot, pourtant propriétaires pendant près de cent cinquante ans.

Notre projet est de faire changer ce manquement à l'histoire de l'ancienne maison familiale et des contacts très positifs ont été pris avec les responsables : à suivre.. !!

La maison voisine est maintenant un hôtel de très bon confort : le



« RUBENS »

## 6. La VLEESHUIS.

Ce bâtiment fit également partie, pendant cinquante-neuf ans, du patrimoine familial, narrons-en l'histoire :

Au Moyen-Age, les commerçants vendaient leurs produits au marché.

Plus tard, ils construisirent des bâtiments, pour se protéger des intempéries. Ainsi se créèrent des marchés aux poissons, des halles aux laines, des maisons du pain et également des maisons pour la viande (vleeshuizen).

En 1250, fut édifée près du port, la première vleeshuis et, au XV<sup>e</sup> siècle, cinquante-deux bouchers y louaient une boutique (kraam). Elle devint vite trop étroite pour servir toute la clientèle.

La Corporation (association) des bouchers construisit à côté du marché aux bestiaux, un nouveau bâtiment. Celui-ci fut bâti de 1501 à 1504. Herman de Waghmakere en conçut le projet. Au rez-de-chaussée, s'y trouvaient 62 boutiques ou étals ; au premier étage, une salle de réunion pour la gilde et au grenier, le grain pouvait y être stocké.

Quand en 1793, la France occupa notre pays, les corporations furent supprimées et toutes leurs propriétés vendues.

La vleeshuis fut ensuite utilisée pour du stockage.

Entre 1830 et 1841, la vleeshuis fut occupée par différents peintres romantiques comme, Gustave Wappers et Nicolas de Keyser. Ce dernier peignit entre autres dans l'ample salle en lambris de chêne, qui lui servait de salle de cours et d'atelier : La mythique « Bataille de Woeringen ».

Cette bataille est aussi célèbre pour les Belges que celle en 1302 des Eperons d'or. L'enjeu était la possession du Limbourg que se disputaient Jean Ier, Duc de Brabant d'une part, contre Sifrid, Archevêque de Cologne, Renaud Comte de Gueldre, Henry Comte de Luxembourg et leurs princes confédérés d'autre part.

Les Brabançons l'emportèrent triomphalement.

Notre ancêtre le plus ancien connu, (par les Vercamp et les van Bommel), le Chevalier Guillaume, Seigneur de Kessel, et deux de ses fils, Gosuin et Jean, y trouvèrent la mort. Ils étaient originaires de Rolduc, dans le Limbourg (hollandais actuellement). La bataille eut lieu le cinq juin 1288 près de Cologne, où se situe Woeringen.

La vleeshuis servit également à des représentations théâtrales...

Jean-Daniel II Peyrot, acquit le 14 septembre 1841, cet ancien bâtiment de la corporation des bouchers d'Anvers. Il la paya 59.500 francs et la rénova complètement ; les travaux devaient durer jusqu'en 1843. Il y stocka dans les caves, les vins qu'il importait et distribuait, et loua le reste du bâtiment.

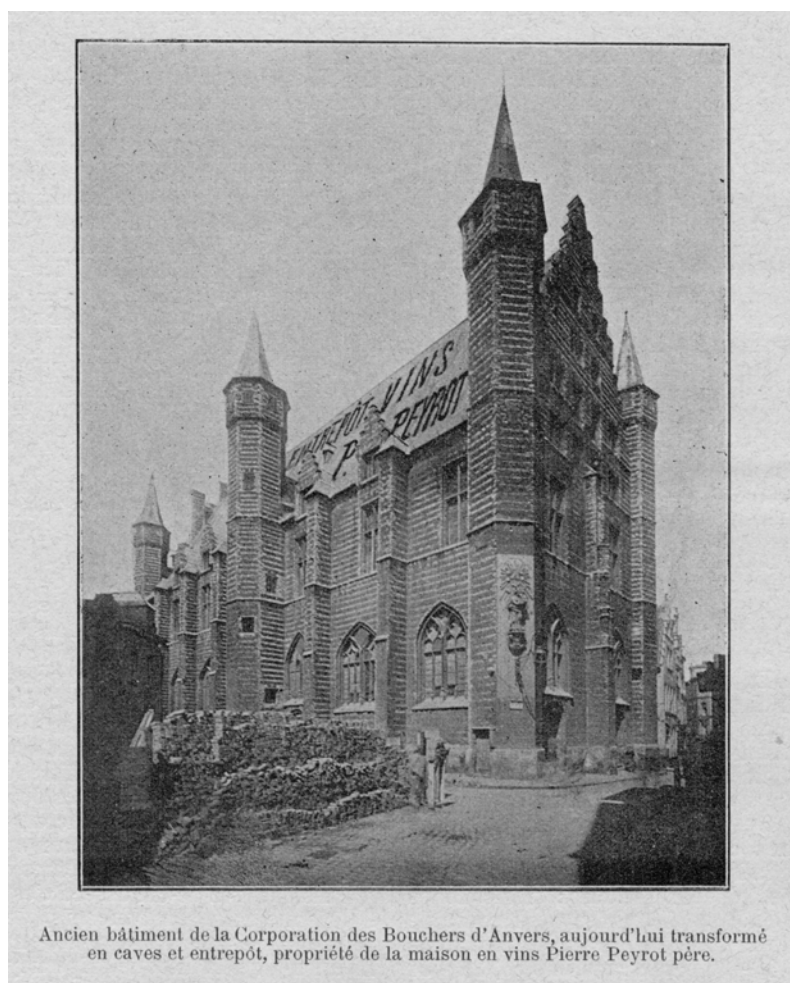
Jean Daniel II, décède en 1861. Son fils, Pierre-Joseph Peyrot, le père de Julienne, reprit alors la tête de cette maison, fondée en 1788, par Pierre-Joseph Renson. Ce dernier, oncle de Jean Daniel II et époux de Catherine Elisabeth van der Kun, décéda en 1817, à l'âge de 57 ans. Le siège social de la société de distribution resta situé depuis sa fondation rue de la Vieille Bourse.

L'établissement P.J. Renson (successeur Pierre Peyrot) stockait plus de mille hectolitres de Bordeaux, de Bourgognes, de vins blancs doux de Touraine, du Béarn et de Jurançon, du Portugal et d'Espagne, et dans des caveaux spéciaux, environ 50.000 bouteilles des mêmes crus.

Au rez-de-chaussée, des champagnes (du Comte Raimond de la Roque), et d'autres vins, dont des Crémants.

Sur le toit de la vleeshuis était peint en grosses lettres noires

## ENTREPOTS VINS P.PEYROT



A l'époque, l'expédition des vins était suspendue du 1er juillet au 15 août et en hiver du 1<sup>er</sup> décembre au 15 février (sic).

S'ils importaient leurs vins, les Peyrot les exportaient aussi, après vinification, vers la Hollande, l'Allemagne et les Etats-Unis, déjà.

(La revue universelle 1895, pages 245-246-247)

La Vleeshuis fut utilisée par les Peyrot de 1841 à 1899, (année où la ville d'Anvers la racheta). En 1890, déjà le fils de Jean Daniel II , Pierre-Joseph, avait essayé de revendre le bâtiment à la ville pour 700.000 francs, mais le Bourgmestre, Léopold de Wael, trouva le prix « *démesurément exagéré* » et le lui fit savoir le 3 juin de la même année....

Mais après le décès de Pierre-Joseph (en 1896), la vleeshuis appartenait aux enfants encore en vie et aux petits enfants de Jean-Daniel II. La ville racheta le tout à l'indivision, le 13 juin 1899 et, ceci fut confirmé par arrêté royal (sic) le 23 Août. (Cela ne traînait pas en ce temps là !).

La somme reçue par les héritiers était de 300.000 francs. !!!  
(+/- 1,7 million d'€ en 2008)

Malgré l'inflation faible à l'époque cela restait une bonne affaire pour la famille, qui se débarrassait d'un bien lourd fardeau immobilier, chargé d'histoire peut-être, mais ingérable dans le temps.

Le futur de la vleeshuis le démontre bien.

La ville restaura donc le bâtiment. En 1913, fut inauguré un musée à vocations multiples : Marine, Ethnographie, Folklore et Vie populaire.

Il devint en 1994, finalement le musée de l'histoire anversoise.

Ce musée de la musique et des arts (céramique, argenterie et objets historiques), est un haut lieu de la culture et de l'histoire de la Métropole, mais son avenir reste encore actuellement incertain et la Communauté Flamande s'interroge quant à son devenir.

## 7. La famille de Julienne.

Le père de Julienne, Pierre-Joseph Peyrot est décédé le vendredi six novembre 1896, il est inhumé à Deurne. Fils de Jean Daniel II, Pierre-Joseph est l'aîné d'une famille de dix enfants dont quatre religieux : Il était le frère de l'Abbé Henri Peyrot, de Gysberthe (sœur Marie Angélique), de Marguerite-Alida (Révérende Sœur de Notre Dame au couvent de Robermont) et, de Corneille-Marie, Chanoine à Liège, qui était assistant de Mgr. van Bommel et son filleul.

Pierre-Joseph était veuf d'Orence-Marie van Geetruyen, décédée six ans plus tôt, en juin 1890. [Orence avait un frère, Augustin, qui épouse une veuve Julie Schram ; ils sont les parents de Constantin van Geetruyen, le mari de leur fille Marie-Gabrielle, sœur aînée de Julienne. On dit de Julie qu'elle était très riche au point qu'il lui fallait plusieurs jours pour détacher ses coupons de rente .... !! ]

Ils eurent comme enfants:

- ° Hélène-Orence- Collette, (1842- 1902) qui avait épousé Arnold Nolet.

Ils auront deux filles non mariées.

- ° Angélique-Pauline, (1843-1905), célibataire.

- ° Marie-Gabrielle, (1844-1928) mariée avec Constantin van Geetruyen ils eurent un fils John décédé en 1918.

- ° Clara-Julienne, née en 1846, épouse d'Ernest Masoin, décéda à Ixelles le 31 août 1927 : nôtre aïeule.

- ° Alida-Orence (1847-1923), célibataire, reprit au décès de son père la direction de la maison P.J. RENSON avec son frère Pierre. La société fut liquidée en 1923. Quant à la maison familiale de la Vieille Bourse : elle en fit don de sa part (7/10<sup>ème</sup> de la propriété) à la congrégation de Scheut !

- ° Pierre-Corneille (1849-1853).décédé en bas-âge.

- ° Camille-Cornélie (1852-1935), qui avait épousé René Casse et dont elle divorça, décéda en juillet 1935 à Malines ayant eu un fils et deux filles et donna souche à nos cousins Poma (par sa fille Jeanne).

- ° Pierre-Corneille (1854-1915) a épousé en 1904 Jeanne Yvonne Sinq , il succède avec sa sœur Alida à Pierre-Joseph dans les affaires.

- ° Orence-Mathilde, (1856-1902) avait épousé Emilio Vincentini, ils eurent deux enfants (Noémie et Angelo), elle décéda à l'âge de 46 Ans, ses funérailles furent célébrées en l'Eglise Notre-Dame d'Anvers.

- ° Emilie-Cornélie, (1859 -1919) restée célibataire, décéda à 60 Ans.

Pierre-Joseph et Orence-Marie avaient eu douze enfants, dont deux décédèrent en bas âge .La plupart des Peyrot furent inhumés à Deurne.

Ainsi, s'éteignit au décès de Pierre-Corneille, en 1915, la branche mâle des Peyrot Belges.



## 8. LE MARIAGE.

C'est donc dans cette vieille famille de la haute bourgeoisie anversoise, aux ascendances Piémontaises par les Peyrot, Brabançonne par les de Kessel et Hollandaises par les Vercamp, les van Bommel et les van der Kun, que se rendit Henri-Joseph Masoin afin de demander à Pierre-Joseph et Orence Peyrot la main de leur fille Clara Julienne Colette pour son fils Ernest.

Après un premier entretien avec Julienne, qu'il entend laisser maître de sa destinée, il est reçu par Monsieur et Madame Pierre Joseph Peyrot, à qui il demande pour son fils Ernest la main de leur fille, ce qu'ils accordent sans hésiter. Connaissant l'homme et son sens des convenances, on peut imaginer qu'il avait mis ses gants blancs. !!

Les voyages d'études du jeune professeur terminés et l'agrégation au professorat acquise, la date du mariage sera fixée au 22 août 1868, et se déroulera en l'Eglise Notre-Dame à Anvers.

Ernest étant à l'étranger, les préparatifs du mariage seront faits en son absence, afin comme dit Henri-Joseph de *"garder l'esprit libre pour tes travaux."*

Son père demande 350 lettres de faire-part qui se feront à Anvers.

La Grand-place (Grote Markt), située à 300 mètres de la maison familiale est encadrée par les maisons des corporations qui datent des XVe et XVIe siècles, aux pignons à redans ou à volutes.

L'Hôtel de Ville, qui trône sur cette place, fut construit par Corneille Floris en 1564 et remanié au XIXe siècle ; les éléments flamands s'y mêlant avec bonheur à ceux de la Renaissance Italienne .La fontaine Brabo lui fera face en 1887, sculptée par Jef Lambeaux ; elle rappelle le geste légendaire de Silvius Brabo, brandissant la main du géant Druon (Anvers- Antwerpen - hand werpen).

La place est dominée par la flèche élancée de la cathédrale Notre-Dame.

C'est là qu'Ernest et Julienne se marieront.

La cathédrale est le monument le plus remarquable d'Anvers, sa construction a été entreprise en 1352 en commençant par le chevet et terminée en 1584.

Sa merveilleuse tour s'élève à 123 mètres de hauteur, le poète flamand Emile Verhaeren en disait : *" son clocher est droit comme un cri, beau comme un mât, clair comme un cierge"*, le carillon contient 47 cloches.

L'intérieur de la cathédrale contient d'innombrables oeuvres d'art, la chaire sculptée par Michel Vervoort en 1713, de nombreux Rubens, dont une Assomption (1626), l'érection de la croix (1610), la descente de croix (1612) et une résurrection (1611), qui avait été commandée par un Moretus, gendre de Plantin, sont des pièces maîtresses du Maître. De nombreuses statues et de merveilleux vitraux illuminent de leur beauté ce magnifique édifice.

Le 22 août 1868, jour où l'on célèbre la Vierge Marie Reine, ce fut grande noce à l'église et à l'hôtel de ville. Equipages et cortèges, gerbes de fleurs en la Chapelle de la Vierge.

Le banquet eut lieu dans le grand salon tapissé de Gobelins du bâtiment Louis XVI au fond du jardin (het hofhuis).

Henri Masoin écrit, se laissant emporter par son lyrisme : *“ on ne peut douter que furent servis les crus les meilleurs de la maison au cours du banquet et assurément notre grand-père (il parle d'Henri-Joseph Masoin qui avait alors 53 ans) se leva t-il et porta-t-il un toast où il exprima toute sa joie.....”*

Le jeune couple partit ensuite pour Paris où il passa son voyage de noces.

## 9. ERNEST et JULIENNE.

Les jeunes mariés s'installèrent à Louvain dès septembre.

Le Recteur Magnifique Mgr Lafôret désirait que la maison du jeune ménage *“soit montée sur le pied qui est nécessaire au Professeur”* et que l'habitation des futurs époux qu'il a visitée, est *“de très belle apparence”* et bien située près du marché aux poissons.

Monsieur et Madame Pierre-Joseph Peyrot ne servant de dot à aucune de leurs filles (ils ont neuf enfants en vie)- [cfr. Chapitre 7], c'est l'Abbé Henry Peyrot un frère cadet de Pierre-Joseph, intéressé au plus haut point par la carrière de son protégé, qui leur octroiera bénévolement chaque année, une somme de mille francs et, dont il dit gentiment : *“ce petit secours ne te fera pas de mal et pour garantir la maison donnera quelque mobilier”*. Cela correspondait à 16 mois de leur loyer mensuel ; cadeau royal pour le jeune couple, le loyer de leur maison était de 750 francs l'an (62,50 par mois). [+/- 300 €].

Pour Julienne commençait une vie de devoir, stricte, inflexible, jamais approximative et, dictée par une conscience foncièrement droite et profondément religieuse ; c'est ainsi que la décrit son fils Henri.

Octobre 1868 sonne le début de la carrière du jeune professeur Ernest Masoin. Il occupera la chaire de physiologie succédant à Louis-Antoine Van Biervliet, décédé, et, cela sans interruption jusqu'à l'incendie de Louvain par les Allemands en 1914, date à laquelle les envahisseurs ordonnèrent la fermeture de l'université.

Son père continua à lui écrire. Ainsi, à la veille des premiers examens qu'il va faire subir à ses étudiants, il lui dit :

*“... un excellent moyen de se faire estimer et aimer de ses élèves, c'est la fermeté, l'ordre, la sévérité dans l'enseignement et, en dehors des examens, une très grande bienveillance.....Laisser deviner aux élèves que leur professeur désire leur réussite...”*

Le 14 septembre 1869 naît un premier enfant.  
C'est un fils, Paul, il deviendra médecin.

Paul en « Eton » le jour de sa communion solennelle.



Bientôt suivi, un an plus tard, par un deuxième garçon : Louis, qui deviendra prêtre.



En 1870, année du Concile de Rome, les Masoin, profondément croyants et pratiquants catholiques ont été vivement interpellés.

En effet, vives furent les discussions entre les partisans de l'évêque d'Orléans, Mgr. Dupanloup, chef du Catholicisme libéral et gallican, qui défendait la liberté de l'enseignement, et le point de vue de l'écrivain français, Louis Veuillot, partisan d'un catholicisme ultramontain et intransigeant, qui défendait le pouvoir absolu du Pape Pie IX [1846-1878].

Rappelons-nous que l'unité Italienne est réalisée depuis 1860 mais que le pape était seul souverain dans ses Etats.

Henri-Joseph s'inquiétait des prises de position que prenait Ernest qui admirait profondément l'évêque d'Orléans dont l'éloquence l'a éblouissait.  
La querelle avait gagné Louvain, partageant le corps professoral.

Son père lui écrit le 7 avril 1870 : “ *Allons mon Ernest, écoute-moi, laissons aux théologiens leurs discussions, aux évêques leurs décisions, et nous autres, soyons bons chrétiens, bons pères et bons époux...* ”

Après la naissance d'un troisième garçon, le 11 janvier 1872 : Henri, futur docteur en droit, naquirent : Marie le 18 janvier 1873, Hélène le 14 avril 1874, et Laure, le 29 avril 1877.

Henri étudiant, à la vieille bourse, dans le jardin devant la « Hoffhuis



La maison devint trop étroite pour le jeune couple et leurs six enfants. Ernest et Julienne décidèrent donc, d'acheter une maison plus vaste où il y avait un jardin. Située près du marché aux poissons, cette maison n'a pas été détruite lors de l'incendie de Louvain en août 1914 et est maintenant un magasin d'habillement...



A cette époque Charles, le frère d'Ernest, quoi qu'ayant réussi un graduat (l'histoire ne nous dit pas lequel) n'était pas porté pour les études. Il assista ses parents dans leur commerce dont ils lui cédèrent l'exploitation ainsi que la jouissance de leur maison, Grand Rue à Virton. L'ayant mis au courant des affaires, ils se retirèrent dans une partie de la maison familiale.

Henri-Joseph écrit à son fils Ernest:

*“ Nous sommes heureux et tranquilles , j’ écris dans mes registres pour régler mes affaires , Maman coud près de moi et au risque d’ être appelés vieux sots , nous faisons du sentiment ...la famille est l’ expansion du cœur, votre bonheur c’ est le nôtre , notre tâche est finie ( il a 57 ans !!). Nous ne vivons plus que pour nos enfants et nos petits enfants. Prions surtout les uns pour les autres, aidez vous l’ un l’ autre, vous avez besoin de votre prudence, réunis pour bien élever les chers enfants que Dieu vous donne “ (été 1872).*

Les lettres d’Henri-Joseph ne sont qu’amour et conseils, elles permettent de déceler sa grandeur et son âme sans pareil.

Ernest est un être entier et impétueux, son père l’enjoint :

*“ Sois plus calme, plus maître de toi, ainsi tu serais une des personnalités les plus parfaites que l’on puisse désirer. ...ton défaut est que tu aurais de fréquentes vivacités (C’est ainsi qu’il parle avec tact des colères redoutables de son fils), malgré tes résolutions il t’arrivera de t’emporter. Le diable est malin. Dès que tu sens le sang monter au visage laisse échapper un mot gai, un trait d’esprit et, tu ne le feras pas quatre fois sans éprouver le bonheur de te commander”.*

Henri dans un récit sur sa jeunesse écrit : *« Mon père , qui, en travaillant, ne souffrait pas le moindre bruit, s’il entendait quelque bruit dans la maison, aussitôt se levait, montait l’escalier et cherchait le coupable. Rien : nous en avons peur.... »*

En octobre 1878, un malheur frappa la famille. L’abbé Henri Peyrot mourut prématurément. *Comme son état était grave, relate Henri Masoin, le médecin qui, avec mon père, le soignait, demanda à celui-ci s’il ne croyait pas devoir dire au malade que l’heure pour lui semblait venue de prendre ses dernières dispositions temporelles, au cas où il en voudrait prendre. Mon père repoussa la suggestion pour ne pas, dit-il, émouvoir le malade et risquer ainsi de le perdre. Nul doute, pourtant, qu’il n’eût fait à ma mère des avantages sensiblement plus importants que ceux qu’il lui avait faits par un testament, alors déjà rédigé et qu’on ignorait. Je tiens le fait de ma mère elle-même.*

Henri Masoin dit encore : *Tant que notre oncle, l’abbé Henri Peyrot vécut, nous fûmes comblés. Je vois encore un joli chariot en bois peint en rouge et vert, dans lequel deux de nous pouvaient prendre place ; deux autres tirant un cheval « à mécanique », actionné par une manivelle passant dans la tête.*

Mais revenons à sa vie de famille qui ne cessa de s'agrandir.

Celle-ci fut ponctuée par un horaire fixe. Alors que Julienne avait déjà six ou sept enfants, elle était complimentée pour sa jeunesse.

Le matin, en semaine, elle assistait à la messe de onze heures, à Saint Pierre. Elle trouvait du temps pour tout faire et notait ce qu'elle ne devait pas oublier.

*Chaque chose à sa place, une place pour chaque chose. !!*

Elle tenait scrupuleusement compte de toutes les dépenses de la maison dans un registre, Ernest ne vérifiait pas, il fournissait l'argent nécessaire au ménage en pleine confiance.

Ancienne pensionnaire chez les sœurs de Notre Dame à Liège, elle avait aussi appris la musique, elle jouait du piano et Ernest du violon.

Ernest la considérait comme une maîtresse femme et elle éprouvait pour lui la plus grande admiration.

En 1878, naquit Alice, qui resta célibataire.

Leur cinquième fille, Gabrielle, née en 1880, et sa sœur Jeanne, sa cadette de deux ans, née le 1er janvier 1882, entrèrent toutes deux en religion, aux Filles de Marie à Louvain. (Institut Paridaens)



Soeur Marie-Julienne et Soeur Marie-Ernestine.  
Le choix des noms en religion des deux filles  
Est un témoignage d'amour filial vis-à-vis  
leurs parents.

Ernest ne limitera pas sa carrière de professeur à l'enseignement de la Physiologie.

Dès 1879, à l'âge de trente-cinq ans, il reprit également l'enseignement des cours de Maladie Mentale.

Quand la parole lui était donnée on sentait passer une force, on voyait surgir un esprit d'élite doué des plus beaux talents.

*“Grâce à son éloquence il a pu et su durant un demi-siècle, exposer ses idées sous la forme la plus claire et la plus charmante”*, dira de lui dans sa notice sur sa vie et ses travaux le Professeur Manille Ide (AnnuaireUCL).



L'année 1881 sera marquée par un témoignage rare "*d'estime et d'admiration*". Les élèves et anciens élèves du Professeur Masoin décidèrent de lui offrir une lithographie de son portrait. Il fut réalisé par l'artiste louvaniste Joseph Schubert.

Le portrait lui fut remis en présence de son père Henri Joseph et des trois jeunes fils, Paul, Louis et Henri ; sa mère n'était pas présente, son état de santé précaire ne le lui permettant pas. La cérémonie était magnifiée par la présence du vice-recteur, Mgr Cartuyvels et de tous ses collègues, le public était nombreux.

Un banquet suivit la cérémonie et le père d'Ernest y prononça un toast. Pour clôturer la journée, le soir à la lumière des flambeaux, la fanfare des étudiants vint devant la maison familiale lui donner une sérénade.

Une Lithographie de ce portrait orne encore toujours, à l'académie royale de médecine, le salon d'attente du bureau du Secrétaire perpétuel actuel, le Professeur Janos Frülhing.

Malheureusement, sept jours plus tard, le 17 juin 1881, expirait à 67 ans, sa chère mère Victoire, épouse admirable et tant aimée d'Henri-Joseph.

Sa peine fut immense, celui-ci écrivit à Julienne :

*"Je lutte en vain contre la douleur, je cherche la distraction, rien ne me soulage. Tout à la maison me rappelle mon malheur; et lorsque je sors j'éprouve un ennui qui m'accable.....rien, rien au monde ne peut combler, même en partie le vide que j'éprouve..."*

Il écrivit encore : "*Priez pour elle, priez pour moi avec vos chers petits-enfants*".

Rentrant des Ardennes, en octobre de la même année, où à Erneuville, il avait revu sa famille, il ressentit des crampes annonciatrices du mal qui devait l'emporter quatre ans plus tard.

Il termina toujours ses lettres par: « *Je vous embrasse tous les deux avec vos chers enfants. Ton papa affectionné.* »



Membre correspondant de l'académie de médecine en 1873, élu en 1883 membre titulaire, Ernest en deviendra le secrétaire perpétuel en 1890.



Henri Joseph vécu seul à Virton ses dernières années dans le souvenir du passé, l'existence lui pèsait. Il n'occupait qu'une chambre à l'étage de sa maison, dont il avait loué le rez-de chaussée à une dame Meunier, qui y continua, le commerce. En effet, Charles avait quitté la Gaume pour s'installer à Tournai.

Déjà en octobre 1881, il s'inquiétait " d'accidents " chez Charles!

Lui-même ne put se résoudre à quitter sa ville, malgré la proposition des trois enfants de le recevoir chacun à leur tour un tiers de l'année.

Ne faisant que de courtes sorties, il est marguillier (membre de la fabrique d'église) de sa paroisse : Saint Laurent du nom du Saint Patron de la ville et semble en être le trésorier.

Il se rendait régulièrement chez Clémence, à Ethe et, en été, à Louvain et, de là à Tournai, où son fils, Charles était maintenant attaché au journal « *Le Courrier de l'Escaut* ». Il n'y resta que huit jours et appella cela aller aux « Pays-Bas », avant de revenir en Gaume.

Chez Charles et Stella Lavaux sont nés six enfants : Gabrielle (1872-1907), Fritz (1873-1942), Josepha (1875-1959), Regina (1877-1952), Joseph (José) (1878-1949) et Benjamine (Mina) en 1883 qui décèdera la dernière en 1971.

Chez Clémence et Félix Capon, sont nés treize enfants :

Joséphine-Emilie (1869-1932) ,Laurence (1871-1914) ,Camille Stella (1872) Camille Eléonore (1873-1936) , Jules (1874-1875), Berthe(1876-1958), Marie (1877-1939), Jules-Marie (1879-1879), Hélène (1880-1948), et l'année où Félix quitte son emploi de receveur communal pour reprendre la brasserie Capon nait Henri-Marie (1881-1914) ensuite, Marthe (1883-1883), Jules-Marie (1885 -1956) et une treizième naissance, celle d'Albert ( 1889-1942).

La famille Capon fut durement touchée ; plusieurs enfants sont décédés à leur naissance ou très jeunes et, deux autres, Laurence, alors mariée avec Camille Paillot, et Henri-Marie, marié à Flore Bûche, seront abattus par les Allemands à Ethe, le 23 Août 1914, lors des atrocités que ceux-ci commirent en Gaume, au début de la guerre, en Août 1914.

Les lettres d'Henri-Joseph, depuis le décès de Victoire, étaient tristes. En 1882, il semble qu'Ernest ait eu une querelle avec son beau-père Pierre Peyrot (rappelons-nous que les Peyrot n'ont pas la réputation d'être gens faciles et que sans doute la succession de l'abbé Henri Peyrot n'y est pas étrangère). Henri-Joseph malgré sa tristesse lui écrivit et recommanda à ses enfants de s'entendre et à aimer leurs parents.

*"Il nous faut retremper dans le sang de notre sauveur, déposer nos haines qui nous enlèvent la paix du coeur".*

*"Je suis très content d'apprendre que Julienne ira dans sa famille avec quelques enfants. Ce sont ses parents et malgré leurs torts, elle n'a pas le droit de leur refuser toute affection."*

C'est en effet par hasard, que le successeur de l'abbé Peyrot comme sous régent du collège Marie-Thérèse, avait découvert dans un livre le testament de celui-ci. Surprise : Julienne héritait d'une somme importante ; Ernest réclama celle-ci et des querelles sévères intervinrent et durèrent longtemps. Ernest avait des charges et son frère Charles était dans une situation difficile à Virton, son commerce (anciennement celui des parents) périclitait, il fallait l'aider. Ceci explique le climat désastreux qui régnait entre Louvain et Anvers.

La naissance de Benjamine (Mina) chez Charles et de Jeanne chez Ernest seront les dernières grandes joies du patriarche qui éprouva de plus en plus de douleurs dans la poitrine.

Sa dernière lettre date du 24 Juin 1885, quatre jours avant son décès, il y disait encore souffrir au haut de la poitrine et aux bras.

En juin 1885, le 29 au matin, séjournant à Tournai, il tomba au pied de son lit. Henri-Joseph, époux, père et homme public admirable, n'est plus... Comme ses arrières-petits-fils: Albert en 1958, Maurice en 1964 et Pierre en 1977, il décéda du coeur.

Les souvenirs que son petit-fils Henri nous a transmis ainsi que les nombreuses lettres qu'il écrivit, nous ont fait découvrir cet homme d'une grande sagesse. N'oublions pas ses préceptes si empreints de bonté et de générosité.

Mgr Godfried Daneels, Cardinal Primat de Belgique, dans son prêche le jour des funérailles du roi Baudouin a dit :

***"Homme de coeur il est parti par la porte du coeur"***

Ces paroles auraient pu aussi s'adresser à Henri-Joseph.

Il fut enterré auprès de son épouse au cimetière municipal de Virton. >Leur tombe disparut le 29 mars 1991, au profit des familles Alexandre pour une période de 50 ans (2041). L'endroit est connu sous le numéro C 12 F 7.

Il avait composé une prière qui se termine ainsi :

**Mon Dieu, soyez l'appui consolant de ma faiblesse,  
Je veux unir mes souffrances à Votre douloureuse passion,  
Divin Jésus, dans l'espérance qu'après m'avoir aidé à porter ma croix,  
Vous m'accorderez un éternel repos dans le ciel. Ainsi soit-il.**



Une grande joie devait cependant illuminer cette triste année chez Ernest et Julienne : la naissance, le 15 novembre 1885, d'un dixième enfant, une septième fille, Marthe, qui sera la cadette du couple, leur petite chérie, la seule qui pourra apaiser le caractère vif de son père.

Il s'est dit, qu'après Marthe, Julienne aurait encore fait une fausse couche...! ?  
Trois ans plus tard, la famille Masoin fut à nouveau durement touchée par le décès à Peruwelz-Bonsecours le 8 octobre 1888, à quarante ans, du seul frère d'Ernest, Charles. Sa veuve Stella, d'un an sa cadette, devait lui survivre de longues années, décédée à Coxyde le 24 avril 1935. Elle y fut enterrée et sa tombe (D16) jouxtait celle d'un soldat français "*mort pour la patrie à Nieuport le 3 juillet 1915*".

Deux ans plus tard, la mère de Julienne, Orence, décède à son tour, en juin 1890. Pierre, son père, décède “inopinément”, six ans plus tard, le 6 novembre 1896, à l’âge, vénérable pour l’époque, de septante-neuf ans.

Pierre-Joseph, Peyrot-Père, comme on l’appelait dans le milieu des affaires, (son fils Pierre l’ayant rejoint dans la gestion de la Maison P.J.Renson), était resté une “figure” dans la métropole. D’une ancienne famille, très intégrée dans le commerce et la distribution des vins et spiritueux, il était éminemment connu et était président d’honneur de la section des vins de la Chambre de commerce.

En 1895, avait paru un excellent article dans la Revue Universelle, qui rappelait ainsi qu’il avait de hautes fonctions dans les milieux viticoles, non seulement belges, mais également étrangers, en participant comme membre à des jurys internationaux.

Pierre et Orence étaient également actifs dans différents milieux (ainsi Pierre était un membre éminent de la société de Zoologie d’Anvers), mais surtout des milieux catholiques caritatifs et financiers. Ces Peyrot, malgré leur caractère tranché et difficile, restaient des « Peyrot engagés ».

## 10. Les dernières années.

La vie continue pour le ménage. Ernest atteint le sommet de sa carrière.

1 .En **1884** : Un médaillon célèbre les cinquante ans de l'université créée en 1834 à l'initiative des évêques belges et plus particulièrement de Mgrs Sterckx, cardinal primat de Belgique et, Corneille van Bommel évêque de Liège.

Ce médaillon reprend les quatorze professeurs qui ont été doyens deux, trois ou quatre fois à l'exception des Professeurs Lefebvre et Masoin, qui le furent cinq fois.

2 .En **1890** : Membre correspondant en 1873, et titulaire dix ans plus tard de l'Académie Royale de médecine, il est élu Secrétaire Perpétuel, fonction qu'il exercera jusqu'à son décès en 1915. C'est à ce titre (sans doute comme le dit la tradition familiale) qu'il aurait cosigné, en janvier 1891, l'acte de décès du Prince Baudouin, fils du Comte de Flandre, frère de Léopold II et, héritier du trône. (Le seul fils de Léopold II, le Prince Léopold, était décédé en 1869 âgé de dix ans)

3. En **1891**: Médecin en chef d'un asile d'aliénés, chez les frères Alexiens de Louvain. Il fut appelé, lors de la création du service spécial de médecine mentale dans les prisons, à ce service par le Ministre de la Justice : Jules Lejeune. Il remplira cette fonction pendant vingt ans jusqu'en 1911.

4. En **1893**: Grande joie pour Julienne et Ernest, leur fils Louis est ordonné Prêtre. La même année et cela jusqu'en 1895, Ernest collabore aux importants travaux de physiologie des Professeurs Gad de Prague et Jean François Heymans de Gand. [Le père de Corneille Heymans prix Nobel de médecine en 1938 pour la découverte des mécanismes de la régulation de la tension artérielle.]

5. En **1896**: le Professeur Ernest Masoin ajoute la Psychiatrie à son enseignement, tandis qu'un grand malheur les touche à nouveau : le décès de leur fils Louis, jeune prêtre, décédé de la Phtisie, à 26 ans. Sa famille était réunie autour de lui quand il poussa son dernier souffle, trois ans à peine après son ordination. Ce fut une peine immense qui devait assombrir prématurément le caractère d'Ernest.

Alors qu'Ernest « éclatait » ses chagrins, Julienne les intériorisait, ils étaient muets et silencieux.

Le professeur s'investissait encore davantage dans ses travaux et ses recherches portèrent sur quatre sujets principaux:

- °L'action du nerf vague sur le coeur.
- °Le diabète expérimental.
- °La pharmacologie
- °L'hérédité des caractères acquis

6. En **1903**: Sa notoriété fut telle qu'il fut désigné pour faire partie de la commission internationale chargée de faire les présentations pour le Prix Nobel de Médecine.

7. En **1909** (les 9, 10, et 11mai): l'Alma Mater célébra par des fêtes grandioses, le septante-cinquième anniversaire de sa réouverture en 1834.

Ce jour-là, une *“belle manifestation d'admiration et de reconnaissance”* fut organisée par la Faculté de médecine en l'honneur de trois maîtres des plus vénérés : Debaisieux, Masoin et Verriest.

Le comité d'honneur était présidé par le Recteur Magnifique Mgr Hebbelynck, des professeurs Dandois et Denys de Louvain et, du Professeur Jean François Heymans, Pharmacologue et Recteur de l'université de Gand.

Un bas relief, reproduit en multiples médaillons, offerts à cette occasion à son effigie, est réalisé par le sculpteur louvaniste Franz Vermeylen.

(Certains membres de la famille en possèdent encore des réductions),



Le soir un banquet réunissait autour des trois jubilaires, deux cents cinquante convives : des professeurs d'universités belges et étrangères, ainsi que des anciens élèves et amis.

En cette même année, déjà il luttait contre le séparatisme qui menaçait de déchirer la Belgique.

Le portrait de la vie d'Ernest ne serait pas complet si on ne parlait pas de son éloquence. Elle fut soulignée par son père, ses professeurs, ses pairs et ses élèves, tous admiratifs devant ses talents oratoires.

*“ L'éloquence est un don magnifique et rare, au service d'un esprit clairvoyant et d'un grand coeur ...il avait cette élégance du verbe qui charme et entraîne...Il était érudit mais modeste, trop clairvoyant pour sa génération. D'une précision remarquable dans son jugement et sa critique...”* Manille Ide.

Il était également écrivain et consacrait maintes notices à des cas historiques compliqués ; il étudia le caractère de Chateaubriand, ainsi que l'hérédité des caractères acquis, spécialement celui des Habsbourg. Ces écrits peuvent être retrouvés dans les bulletins de l'académie de médecine.

(XIII ,154-172 en 1879 et XIV ,772-791 en 1880).

Il se fit critique historique à propos de la mère de Charles-Quint, confirmant scientifiquement l'infirmité obsessionnelle de la malheureuse reine, Jeanne d' Aragon. [chez Goemaere imprimeur du Roi (1912) et la revue générale 1912 février/mars].

Il croisa ses publications avec Paris, Vienne, Edimbourg ou Chicago.

Il écrivit et consacra maintes notices à célébrer les médecins d'autrefois, dont Juste Lipse et étudia (déjà) les méfaits du tabac et de l'alcool !!!!!

Il fut fait Commandeur de l'ordre de Léopold, la plus haute décoration belge, créée à la demande de Léopold Ier.

Ses enfants ont grandi :

Paul devint médecin et se fixa à Namur, il épousa Lucie Piron.

Louis fut prêtre séculier mais décèdera à vingt-six ans.

Henri fut avocat, il épousa Elise Burger, une Tournaisienne.

Marie, l'aînée des filles, épousa un Pharmacien Bruxellois, Théophile Bertels.

Hélène se maria avec un jeune Français de Lille, Zéphyr (Ernest) Berlemont, dont la descendance fera souche à Paris et essaimera dans toute la République. Laure épousa Paul Balthasar, employé par l'importante faïencerie Boch, malheureusement emporté jeune, à trente-neuf ans.

Alice resta la compagne célibataire de sa mère veuve.

Gabrielle ainsi que Jeanne firent la joie et la fierté de leurs parents, en entrant en religion chez les Filles de Marie à l'institut Paridaens à Louvain.

Marthe, épousa un avocat Brugeois, Maurice Geûens, et mourut à la naissance de son quatrième enfant.

Dans la famille de Julienne Peyrot, après le décès de Pierre-Joseph et Orence, ses parents, décédèrent :

En 1902, Hélène Nolet ainsi qu'Orence Vincentini.

En 1905, Angélique, célibataire.

En 1915, Pierre-Corneille, successeur avec sa soeur Alida de leur père, dans la société des Vins Peyrot, sans enfant. (Certains prétendent qu'il aurait eu un fils non reconnu ...!)

En 1919, Emilie-Cornélie ayant eu une vie assez légère.

En 1923, Alida, célibataire et a codirigé la société familiale.

En 1927, Julienne Masoin, totalement ruinée. Après le décès d'Ernest, elle fut hébergée chez sa fille Laure, à Ixelles.

En 1928, Marie-Gabrielle van Geetruyen.

En 1935, Camille, la dernière survivante, décède à Malines, ayant divorcé de René Casse.

La plupart furent enterrés à Deurne. Paix aux âmes de cette branche familiale.

Mais revenons à l'année 1914 et son train de malheurs.

En août, la Belgique est envahie par l'Allemagne Impériale de Guillaume II, dont l'armée veut traverser la Belgique pour attaquer son ennemie héréditaire la France. La Belgique et le Roi Albert Ier s'y opposent et résistent comme ils peuvent aux Teutons. (Comme l'on disait à cette époque sombre de notre histoire).

La Guerre est déclarée le quatre Août: les Allemands, commandés par le Kronprinz, envahissent le sud de la Belgique. Les Français viennent dès le 11 Août, à notre secours; il s'ensuit, en Gaume d'abord, de nombreuses escarmouches, mais le 22 Août, deux cent mille Français et Allemands se retrouvent face à face entre Rossignol, Tintigny et Musson, ce sera la bataille des frontières.

La nièce d'Ernest, Laurence Capon, quarante-trois ans, est abattue au pied de son mari, Camille Paillot, de son fils de six ans, André et, de sa mère Clémence, la sœur d'Ernest, dans sa maison qui sera ensuite incendiée.

Son époux Camille, qui l'a vu tomber morte à ses pieds, atteinte par une balle tirée à bout portant, est fusillé au pré-Flamion le même jour. (il y eut là dix huit victimes).

De son frère Henri-Marie Capon, 33 ans, on sait qu'il fut fusillé au pré-Liégeois avec quatorze autres villageois également le même jour, il venait de reprendre la brasserie Capon-Masoin, et avait épousé une jeune fille, Flore Bûche.

La fille aînée de Clémence et Félix Capon, Joséphine-Emilie, née en 1869, avait épousé Théodore Poncelet. Ils recueillirent leur petit neveu André Paillot-Capon, orphelin.



Les deux historiens le Chanoine Jean Schmitz et Dom Norbert Nieuwland, qui relatent ces faits, nous disent que deux cent septante civils furent tués sauvagement ce dimanche 23 Août 1914, dans la matinée et, que deux cent cinquante six maisons furent détruites à Ethe.



Au total, la sauvagerie germanique fit huit cent quarante-deux victimes civiles et mille neuf cent trente-six immeubles furent incendiés et détruits en Gaume.

Un grand monument, où apparaissent les noms des victimes civiles d'Ethe, dont

trois de nos petits-cousins (Laurence Capon-Masoin, son mari, Camille Paillot et, son Frère Henri-Marie Capon-Masoin), fut érigé à Ethe, sur les lieux du 'Pré Liégeois', à droite de la route de Gomery. Chaque année, fin août, des cérémonies de recueillement commémorent ce tragique évènement.



Récemment, le 26 septembre 2001, le Roi Albert II s'y recueillit en signe d'hommage aux malheureuses victimes de la « barbarie Prussienne »

Deux jours plus tard, à partir du 25 Août, Louvain est bombardée et mise à sac. Ernest ne fuit pas vers la campagne; il se rend par les rues incendiées, vers la gare, à cette place qui vient d'être le théâtre du massacre brutal de cent et seize de ses concitoyens.

Las et écoeuré, il prend le train qui le conduit vers Bruxelles.

(Cette situation est décrite dans l'annuaire de l'UCL pp 403/4 ; 1915-1919)

Les 23 et 25 Août, Ernest et sa sœur Clémence, avaient connu le malheur. Clémence avait perdu une fille, un fils et un gendre, lâchement assassinés et, Ernest voyait son œuvre de Professeur réduite à néant.

Louvain anéantie et incendiée était devenue **Sa** ville, tant il en connaissait les moindres recoins et l'histoire. "*Cette ville universitaire dont il a chanté les gloires anciennes et modernes*" (Manille.Ide)

Elle était sa seconde patrie après Virton, la Gaume et son cher Luxembourg, à qui il fut toujours fidèle. Il avait appris à l'aimer. A la *façon d'un archéologue*, il en savait toute l'histoire et connaissait par exemple, la maison où le Pape Adrien (d'Utrecht) et Charles-Quint s'étaient rencontrés.

Les tragiques événements qui endeuillèrent la ville universitaire "*l'avaient amené à Bruxelles où il est mort, souffrant dans son âme de tous les maux qui accablaient alors notre Patrie*" [Le quotidien 24 avril 1915]

Il ne revint malheureusement jamais à Louvain. L'université avait été fermée par l'occupant et elle ne sera réouverte qu'en 1919.

C'est à Bruxelles, où il réside désormais, avec Julienne et leur fille Alice, qu'il apprit le décès de sa cadette Marthe, en décembre 1914 ; celle-ci touchée par la fièvre puerpérale, était morte après avoir mis au monde sa fille Marie-Thérèse (Ninette), quatrième enfant Geûens après Pierre, Jacques et Jean. Julienne rentrée de Bruges apprit à Ernest malade ce qui était arrivé.

Ernest et Julienne, n'avaient pu la revoir, ni lui envoyer un secours utile, à cause de l'état de guerre et, il resta persuadé qu'elle avait été perdue, faute de soins. Il en fut inconsolable.

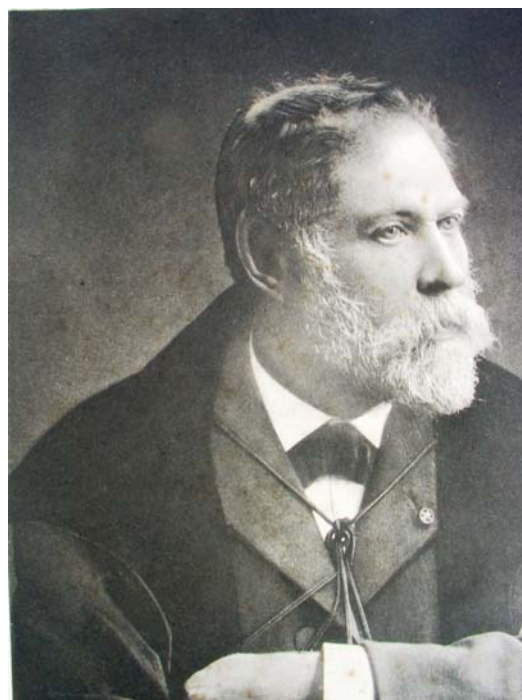
L'hiver 1914-1915 ne fut plus qu'une lente et longue agonie. Julienne et ses enfants, tous admirables, étaient auprès de lui et l'entouraient des meilleurs soins, mais Ernest souffrant de crises biliaires douloureuses, à septante et un ans, était arrivé au bout du chemin de la vie.

Ernest fut certainement un père sévère, autoritaire et imbu de lui-même. Contrairement à Henri-Joseph, qui tutoie ses enfants et signe ses lettres Ton papa, il vouvoie les siens et signe ses lettres à ses enfants et à Julienne d'un E. Masoin ! Il lui était difficile de leur montrer son amour qui était pourtant profond.

La mort de Marthe, comme celle de Louis, ont été pour lui des peines insurmontables. Son médecin devait déclarer : *“Il est réellement mort de chagrin”*.



Il décède le 21 avril 1915, à Ixelles où il réside alors.



« L'Avenir du Luxembourg » devait écrire les 30/31 Mai 1915.

*« On rangera Ernest Masoin parmi les grands Luxembourgeois de l'université qu'il a si admirablement célébrée lui-même »*



La messe de funérailles fut célébrée en l'église de l'ancienne abbaye bénédictine de Vlierbeek, dans le village de Kessel-lo, qui fait partie maintenant de la ville de Leuven.

En ces temps malheureux, un petit groupe de professeurs représentait, l'université à ces tristes obsèques. Ernest Masoin n'eut qu'un enterrement de guerre, à peine quelques courtes allocutions assombries encore par l'atmosphère extérieure. Aucun honneur officiel au Commandeur de l'Ordre de Léopold, aucun cortège estudiantin, l'université ayant été fermée par les autorités allemandes.

Aucun drapeau, pas même celui de sa chère Luxembourgeoise, dont il était Président d'honneur.

Ce sera cependant le Recteur Magnifique, S.E. Mgr Paulin Ladeuze, qui prononcera son éloge. Il rappellera combien les cérémonies chrétiennes de funérailles impressionnaient profondément Ernest et, dont il disait:

*« Les lamentations sublimes de l'office des morts vont passer sous les voûtes, disant et répétant : Donnez lui le repos Seigneur ».*

On entendit alors, s'élever le chant si pénétrant dans sa simplicité émouvante :  
**« In Paradisum deducant te angeli ».**

Ernest est enterré dans le cimetière attenant à l'église, où il rejoint dans la tombe: l'Abbé Henri Peyrot, l'oncle de Julienne et son fils Louis, décédé, il y avait déjà dix-neuf ans. Le rejoindront respectivement, son épouse Julienne le 31 Août 1927, Paul, son fils médecin en 1938, qui fit graver sous son nom : *« Dieu de mon berceau sois celui de ma tombe, Théophile Bertels et son épouse Marie Masoin en 1939 et 1966.*



La concession à perpétuité fut remise en état en 2008

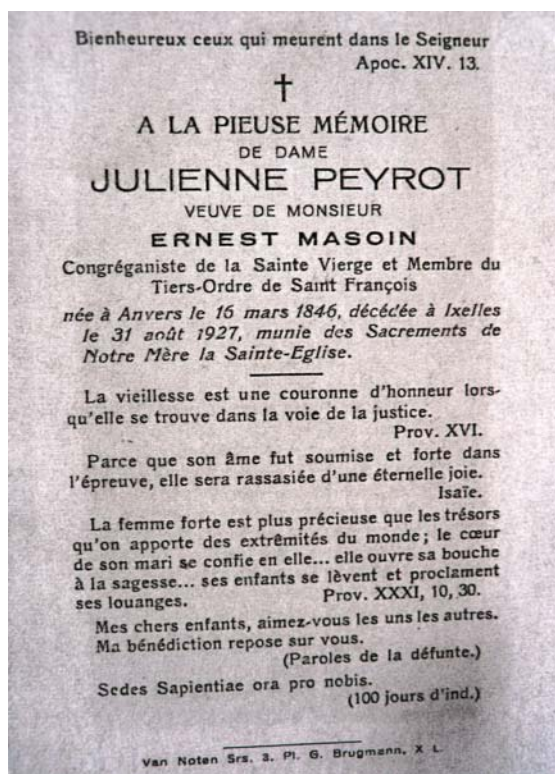


Les dernières années de Julienne se sont passées dans la solitude et dans la gêne. La maison de Louvain est revendue dans de mauvaises conditions, au Pr. Manille Ide. La fortune d'Ernest avait été placée dans des fonds Russes, qui avaient perdu toute valeur (on les appelait: des Nicolas ... du nom du dernier Tsar de Russie !!) ; mais ses enfants et filles, dont Laure et Alice, qui vivaient avec elles, l'entourèrent de leur affection lors de ses derniers moments.

Julienne Peyrot, l'épouse dévouée et la mère aimante décède le 31 Août 1927.

Profondément Chrétienne, elle récitait son beau chapelet, d'argent et de pierres précieuses, ses prières journallement.

Elle était Congréganiste de la Sainte Vierge et Membre du Tiers-Ordre de Saint François.



de

Ainsi s'achève le récit, écrit, pour ne pas oublier, ainsi que le demandait Jean-Daniel II (Jeannot) Peyrot, à la suite de ce qu'il appelle: ses cahiers généalogiques.

**« Que l'indication des dates de décès serve à rappeler à mes enfans et petits enfans (sic) de ne pas mettre en oubli l'âme des auteurs de leurs jours aux anniversaires de leur mort ».**

**Anvers le 9 Mai 1848. Rue vieille Bourse**

**J. D. Peyrot**

Sous forme d'annexes, nous parlerons, en fin d'opuscule, suite à nos recherches en Italie, (et aux écrits de Jean-Daniel II), de l'origine italienne de la famille Peyrot (Annexe I), ainsi qu'un appendice sur nos filiations des familles Peyrot-van Bommel, due à l'amabilité de notre « cousin » néerlandais, Wout van Bommel (Annexe II).

Finalement, des textes résumant la vie des dix enfans d'Ernest et de Julienne, de leurs petits-enfants, arrière-petits-enfants et arrières-arrières-petits-enfants, ont été rédigés par leurs descendants. (Annexe III).



## Annexe I : Les origines des PEYROT

### I.1. Les Vaudois

Les Vaudois tirent leur nom d'un riche marchand Lyonnais, Pierre VALDES (ou VALDO ?), qui en 1170, décide de distribuer ses biens aux pauvres et de consacrer sa vie à la prédication de l'Évangile et les préceptes du sermon sur la montagne, retournant à ce qu'il appelle les sources du message du Christ. Ils sont non-violents mais savent se défendre lorsqu'il le faut ; ils ne jurent jamais et se marient entre eux (encore maintenant) pour maintenir la communauté en sécurité. Rejetés par le pouvoir féodal et l'Église, ils deviennent une communauté dispersée.

Leur interprétation du message évangélique n'est pas celle de la hiérarchie catholique. Pierre Valdès sera excommunié par Rome et ses fidèles. " *Les Pauvres de Lyon*" seront contraints de vivre dans la clandestinité. Pourchassés, ils se réfugièrent dans certaines régions éloignées, dont les Alpes Cottiennes. (Région du Piémont située à l'ouest de Turin), mais aussi dans le Lubéron, en Calabre, au sud de l'Allemagne, en Zélande, (région de Middelburg) et en Afrique du Sud. Certains débarquèrent en Amérique du Sud, dans le Darién, (région située entre la Colombie et le Panama) devenue maintenant une communauté vaudoise.

L'inquisition s'acharna sur les Vaudois. Vaudois devient même synonyme de sorcier et Vauderie de sorcellerie ( Jeanne d'Arc, la pucelle, fut ainsi condamnée en mai 1431 comme ..."Vaudoise").



En 1532, les Vaudois adhèrent au mouvement Luthérien et organisèrent des communautés alternatives à l'Église Romaine, ils faisaient désormais partie des Églises Réformées.

« *La Stemma Valdese* »

Pendant 150 ans (de 1550 à 1700), les vallées des Alpes habitées par les Vaudois furent l'objet d'attaques.

De plus, la peste touche les vallées en 1630, elle fit près de 9.000 victimes.

L'expédition militaire de 1655, (*les Pâques Piémontaises*), fut sans pitié, les populations se réfugièrent dans la montagne et tentèrent de résister mais elles furent décimées.

Louis XIV, grand champion de la chrétienté, a de plus en plus de peine à tolérer les protestants.

Aussi, décide-t-il de révoquer l'Edit de Nantes, par la promulgation de l'Edit de Fontainebleau, le 18 octobre 1685.

(L'édit de Nantes avait été promulgué par Henry IV, en 1598, et cela mit fin aux guerres de religion en France, figeant la situation en Piémont).

Les Vallées vaudoises furent à nouveau mises à sac et, des colonnes de prisonniers furent emmenées hors des vallées.

Seuls quelques milliers d'entre eux y revinrent en 1690, après une mémorable traversée des Alpes: " La Grande Rentrée".

En 1694, un édit de tolérance, garantit désormais l'existence des Vaudois sur leurs terres. Mais la politique répressive fut reprise par le Duc de Savoie, après le Traité d'Utrecht en 1713. [Traité qui mit fin à la guerre de succession d'Espagne]

Elle se traduit par la limitation de la liberté de culte, avec l'obligation en 1721, de baptême catholique des nouveaux-nés. Des centaines de familles quittèrent alors les vallées, pour s'établir en terre protestante en Suisse et, dans les Provinces-Unies (Pays-Bas Néerlandais).

Les Vaudois ne virent enfin leur horizon s'éclaircir qu'avec la révolution française et l'Empire Napoléonien.

A partir de 1831, un ancien officier anglais, qui avait combattu à Waterloo et, qui y avait perdu une jambe: le Colonel Beckwith (1789-1832) , parvint, avec le support financier des Britanniques [Wellington, protestant, est alors le premier ministre du Royaume-Uni], à faire de la communauté des vallées Vaudoises, une petite nation "autonome", au sein du monde protestant européen, mais aussi et bien sûr au coeur d'un pays catholique et à la frontière de l'ennemi héréditaire ; la France, pour essayer d'isoler celle-ci, ce qui était le but que les Britanniques recherchaient. (Perfide Albion!).

Ce n'est que le 17 février 1848, que le Roi de Sardaigne, Charles-Albert de Savoie-Carignan, (dont les possessions englobent le Piémont), promulgua un édit accordant aux Vaudois leurs droits civils. Cette date anniversaire fait tous les ans l'objet de célébrations et de fêtes.

En juin, Charles Beckwith, fils du colonel Beckwith, épousa Marie Caroline Volle. Celle-ci était une petite-fille de David Peyrot, un cousin sous-germain de Jean Daniel II.

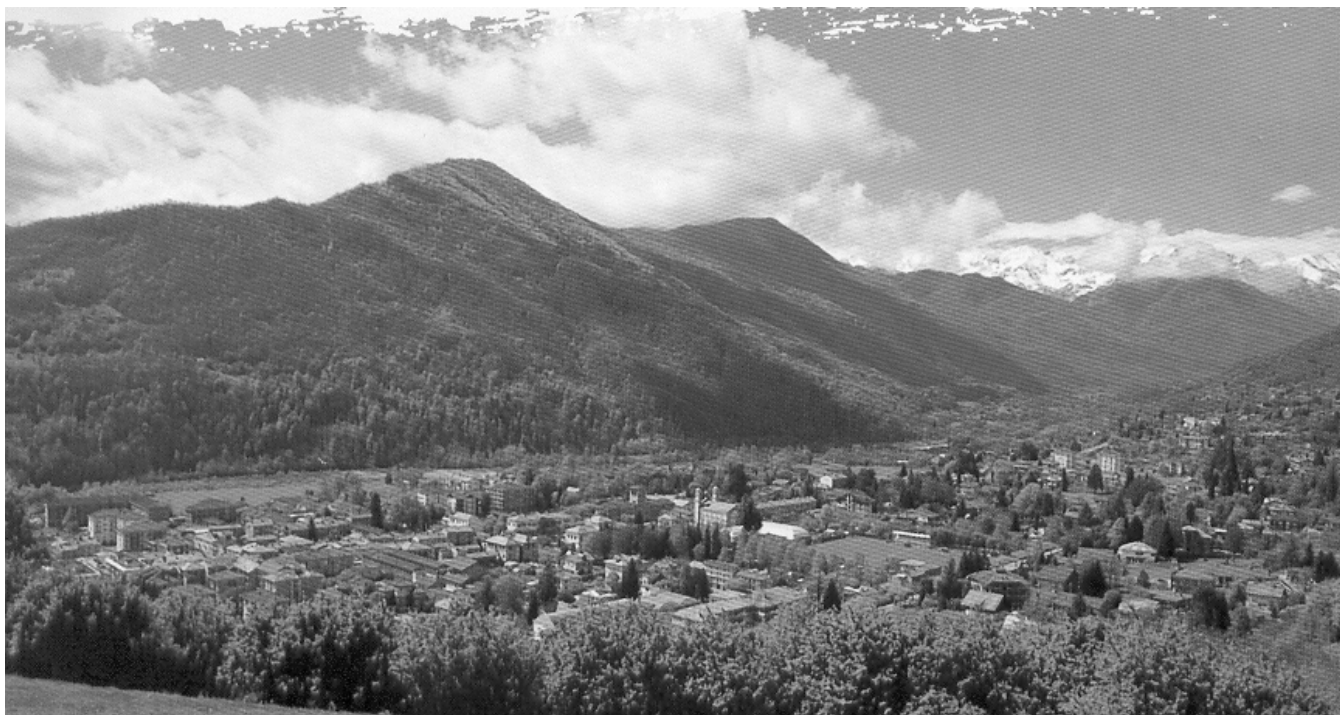
L'oncle de David Peyrot, Pierre Bert, était le subrogé tuteur et précepteur de Marie Caroline Volle.

Jeannot habita neuf ans chez lui et revit sa "tante" Marie-Marguerite (mère de Marie-Caroline), lors de son voyage en Italie avec son fils Corneille en 1843. (Pages 27/28)

Aujourd'hui les Vaudois sont 30.000 environ en Italie, dont la moitié d'entre eux résident dans les vallées vaudoises du Piémont ; grâce à leurs missionnaires, ils comptent 15.000 adeptes en Amérique du Sud.

Ils entretiennent d'étroites relations avec le protestantisme mondial.

Nombre de descendants Peyrot Italiens ou Suisses sont restés fidèles au mouvement et au culte Vaudois.



« La Vallée de Torre Pellice » La Tour.



## I.2 LES PEYROT Vaudois des valli valdesi (en gras la filiation directe)

Le premier Peyrot dont on trouve la trace en 1450, grâce à des documents civils des archives de TORRE PELLICE (La Tour), est **MICHELE**, originaire du village Piémontais de VIRLE, à une centaine de km à l'ouest de Turin, capitale du Piémont. Ces documents sont relatifs au partage des droits à l'eau, nécessaires à l'irrigation de leurs terres.

Michele vécut à SAN GIOVANI (Saint Jean). On lui connaît six fils, nulle mention n'est faite ni de son épouse, ni de filles..!

De son deuxième fils, **Guigone** : un fils **Antonio**, leurs noms sont cités dans des documents en 1503 et 1509.

**Joanneto**, le fils d'Antonio, cité en 1541 et décédé en 1565, eut cinq fils, dont **Ugheto**, né en 1540 et décédé en 1610. Il épousa une Maria.

Quatre enfants leur sont connus: Lucia, **Daniele**, Elisée et Giovanni.

**Daniele**, né en 1565 et sans doute décédé en 1627, a épousé Maria JAIME, décédée de la peste en 1630, à l'âge de 53 ans. On leur connaît trois enfants : **Davide**, Bartolomeo et une fille Margherita, qui mourût la même année que sa mère Maria de la peste et n'avait que 19 ans.

Les deux garçons, orphelins, avaient 20 et 23 ans.

L'aîné, **Davide**, épouse Margherita PARISE en 1635. Nous leur connaissons quatre enfants dont **Jean (Giovanni)**, né en 1635 et, qui épousa Margherita GONIN en 1661. Il décéda à 52 ans, en 1687. Jean s'est "catholicisé" (catholizato), abandonnant le culte vaudois de ses ancêtres. Ils eurent huit enfants.

Un fils de **Jean** le catholique, **Daniel** qui faisait commerce de draps à Turin le cinquième de la fratrie, épousa Madelaine FRASCHE, en 1681 et, décéda à l'âge très respectable pour l'époque, de 86 ans. De leurs dix enfants, nous leur connaissons surtout **Barthélemy**, (né en 1706, décédé en 1756) dit « Bel-air ». Sa première épouse, Jeanne -Elisabeth Goänte lui donna un fils Jacques, dit « Peyrotin ».

Sa deuxième épouse, Anne-Marie Michelin lui donna un fils Louis Barthélemy, qui fut ministre à Pramol et Rora.

Deux fois veuf, il eut de sa troisième épouse, Madeleine GEYMET, fille de Jean Geymet, chirurgien major au régiment de Montfort, deux fils **Jean-Daniel-Ier-Henri**, né le 5 novembre 1755 ( cette date est donnée par Jean Daniel II dans ses « cahiers généalogiques » ,mais il n'y a aucune trace de cette naissance dans les registres, serait-il un enfant naturel de Madeleine et de qui?), le second Henry, qui ne vécut que 5 ans. Ils furent orphelins à un et deux ans.

**Jean-Daniel-Ier-Henry** tomba amoureux de sa cousine Charlotte, la fille de son oncle Henri Peyrot. Il voulut l'épouser, mais ce mariage ne put se faire à cause du cousinage et sans doute pour des raisons pécuniaires. Jean-Daniel-Ier-Henry, avait peu d'argent, on dit de lui qu'il avait l'air d'un petit maître et pas solide.

[Il est piquant de savoir que plus tard, le fils de Jean-Daniel-Ier et de Gysbertha, **Jean-Daniel II, dit Jeannot**, épousa une cousine: **Pauline-Marie-Antoinette van Bommel**, fille de la sœur de Gysbertha, issue d'une famille noble hollandaise, les van der Kun. Il l'avait rencontrée lors d'un voyage en Hollande.]



Charlotte épousera finalement un Geymet qui a le même âge que Jean-Daniel-Ier-Henry, et est un neveu de sa mère ...!!! Pierre GEYMET, un des héros du mouvement de libération des vaudois. Pasteur à La Tour et modérateur chargé des liens entre la communauté Vaudoise et les autorités. Sous le régime français, il fut pendant treize ans sous-préfet à Pignerol.

A la restauration du royaume de Sardaigne en 1815, il se retira avec Charlotte, à Torre Pellice, comme maître de l'école latine. Ce fut un homme de bien.

Une vitrine lui est consacrée au musée de la fondation "centre culturel vaudois" à Torre Pellice [La Tour]. Pierre Geymet décéda en 1822, dix-neuf ans avant son épouse, la jolie Charlotte, que Jean-Daniel Ier n'oublia jamais. Elle décéda en août 1841, âgée de 80 ans. Sa maison à La Tour existe encore.

Un fils de Charlotte, Jean Henry Geymet, épousa la jeune sœur de Jean-Daniel II : Elisabeth (Babet) !!

L'influence vraiment Vaudoise diminua avec le mariage de Jean-Daniel Ier, qui fut négociant à Turin. A Rotterdam, il épousa en 1790, une jeune fille catholique hollandaise, Gysbertha- Elisabeth van der Kun, qu'il avait rencontré suite à un voyage aux Provinces-Unies (Pays-Bas Néerlandais).

Ceux-ci firent construire la villa Olanda. La villa Olanda qui tire son nom de l'origine hollandaise de l'épouse de Jean-Daniel Ier-Henry, fut construite par celui-ci, sur le versant de la colline de San Giovanni, qui domine la petite ville de Torre-Pellice. Lisons ce qu'en dit un auteur italien.

***“ La prestigiosa sede fu costruita alla fine del 1700 da Jean Daniel Henry Peyrot, nato a Luserna, emigrato in Olanda, dove diventa un ricco imprenditore del settore tessile, quindi ritorna nella sua Val Pellice, dove trasferisce le industrie per la lavorazioni delle lane e stoffe, ed abiterà in Villa fino alla sua morte nel 1806.”***



On raconte que l'entrepreneur entama les travaux en orientant le corps de logis principal en est/ouest, le maître d'oeuvre fit recommencer les travaux car il voulait une orientation sud/nord...!!!

La propriété était grande. Le bâtiment principal de la Villa Olanda a été désigné sous le nom de "maison de délice". Composée de trente-huit pièces, d'une basse-cour avec fontaine et hangar (sic), couvert sur 28 ares et 9 centiares. Les jardins, vergers, prés, s'étendaient sur plus de quatre hectares.

A côté de la propriété, il y avait une maison servant d'habitation au « granger » et à l'exploitation du domaine ainsi que des prés et des bois, le tout sur près de 11 hectares.

A cela s'ajoutaient divers biens, une maison civile, des prés et des champs, pour près de 40 hectares. Dans la grand-rue, une autre maison dans la région des Ronzini à La Tour (Torre Pellice).

La fortune de Jean-Daniel- ler ne fait plus de doute. [Les Peyrot sont réputés dans la région pour être des hommes d'affaires redoutables], il avait une fabrique de draps. La laine qu'il employait est celle des moutons élevés dans la montagne, elle est lavée, tissée et les tissus vendus au marché de Turin.

Mais peut être trompa t'-il ou a t'-il trompé sa femme, car il paya une rente alimentaire à Jacoba Braspenning, qui était servante et, ceci se sait par un acte notarié de 1793 (Rotterdam ONA 3349/116...!)

Au moment de son décès en 1806, il était père de quatre enfants.

**Jean-Daniel- II (Jeannot)** avait 15 ans, Elisabeth 13 (Babet), Cornélie 12(mimi) et Edouard 6 ; ceux-ci restèrent fixés dans la région. A son décès, les enfants furent confiés au cousin Pierre Bert-Peyrot, ministre protestant de La Tour.

Jean-Daniel Ier Henri , « Bourgeois » de Rotterdam, et membre du conseil général du département du Pô, (sous l'Empire Français), sera enterré au cimetière protestant de San Giovanni (St. Jean). Sur la pierre est gravé :

**J.D. PEYROT membre du Conseil général du département et ancien.**

Son fils aîné est Jean-Daniel II, dit Jeannot, né le 8 mars 1791, il initiera la branche belge en épousant Pauline van Bommel et se fixera à Anvers, où résida un oncle Pierre-Joseph RENSON, (par les van der Kun), qui n'a pas d'enfant et avec qui il travaillera.

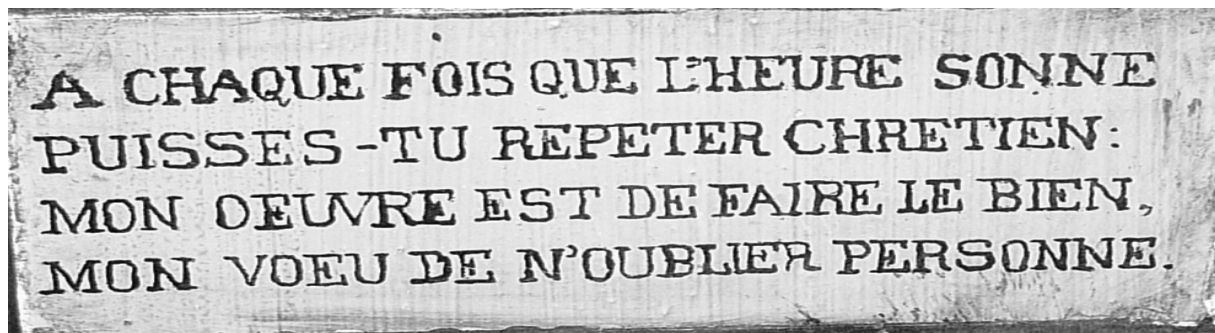
A la succession de Jean-Daniel Ier, la vente publique de ses biens, (qui aura lieu le 17 avril 1811), se fit par onze lots au profit des quatre enfants mineurs.

Ce fut finalement David-Jean-Jacques Peyrot, un lointain cousin, qui rachètera la majorité des propriétés. Ses descendants occupent toujours en 2008, la maison du granger de la villa Olanda, c'est Maria-Luisa MALAN, fille de Carlo MALAN, son mari est Valdo BENECH, au nom Vaudois bien connu et respecté dans la communauté. Les BENECH sont une ancienne famille Vaudoise.

[En 1593, Elisee Peyrot avait épousé Maria Benech].

Leurs ancêtres communs étaient fils de Jean-le-Catholique, né en 1635. Les cousinages remontent à 250 ans !!! La propriété est baptisée maintenant GAGNAPAN (gagne-pain ?)

La branche Peyrot Piémontaise est restée Vaudoise et Protestante ,nombre de ses membres ont été pasteurs (sacerdote) et très pratiquants .Sur une porte de la maison Gagnapan on peut lire :



En ces temps-là, si son frère et ses soeurs sont restés Piémontais, Jean-Daniel II devint belge et, sous l'influence van Bommel il se convertit au catholicisme.

Ayant épousé Pauline van Bommel, il devint le collaborateur de son oncle P.J. Renson, qui en fit son héritier.

Les provinces Belges font, à cette époque et depuis le Congrès de Vienne en 1815, partie du nouveau royaume des Pays-Bas (koninkrijk der Nederlanden), [Le Bénélux actuel].

Le souverain en est Guillaume Ier. (Willem I Frederick van Oranje Nassau)

Terminons par l'énumération des titres dont fait état Jean-Daniel-II, devenu citoyen belge à la suite de la révolution de 1830.

Electeur. (Rappelons que le vote est censitaire à cette époque)

Assimilé Belge en vertu de la constitution.

Maître de Chapelle du Très Saint Sacrement.

Membre Porteur de flambeaux du Beregting.

Agrégé à toutes les confréries de Fabriciens dès 1838 puis Marguillier de l'église Notre Dame à Anvers.

Cofondateur et l'un des administrateurs des sociétés de charité chrétienne à Anvers et de Saint Jean-François Régis à Anvers.

Administrateur du bureau de bienfaisance auprès duquel achève un service de 25 ans comme Aumônier Spécial pour les pauvres honteux de toute la ville et banlieue d'Anvers.

L'un des réorganiseurs de la fondation de Mgr l'Evêque Wellens pour le catéchisme aux pauvres adultes et collateur de la même.

Coorganisateur en 1834 de l'exposition annuelle au profit de toutes les écoles dominicales d'Anvers et Trésorier de l'oeuvre. !

### II.1. La famille « van Bommel » et ses liens de parenté avec les familles « van der Kun » et « Peyrot »

#### Les deux premières générations van Bommel :

« Jan » est l'ancêtre le plus ancien de la famille van Bommel connu à ce jour. Les descendants de Jan peuvent être répartis en quatre branches, auxquelles j'ai attribué les noms suivants :

- **1.** «la **branche Chaussures**» (car elle comporte un grand nombre de fabricants de chaussures).
  
- **2** «la **branche Limbourg** » (parce qu'une grande partie de celle-ci s'est déployée dans la province du Limbourg néerlandais et dans la partie limitrophe allemande).
  
- **3.** «**la branche Noble** » (parce que deux membres dans cette lignée et leurs descendants furent anoblis par la royauté néerlandaise).
  
- **4.** «**la branche Religieuse** » (parce que cette lignée compte beaucoup de prêtres et de religieuses, parmi lesquels l'évêque de Liège, Cornelius van Bommel, devenu belge entretemps).

« Jan », de patronyme inconnu, serait né autour de 1570-1590. Il eut au moins quatre enfants, parmi lesquels Reynier J. et Willem J., qui tous deux se marièrent dans le village de Dongen, situé entre Breda et Tilburg (Pays Bas), dans la partie sud de la Meuse.

L'extrait de l'acte de mariage de Reynier indique qu'il est né à « Roey ». Il s'agit très certainement du hameau de Roeijen, voisin du village de Kerkdriel, dans le « Bommelerwaard ». Le Bommerlerwaard est une île côtière, située sur la rive nord de la Meuse, qui possède un littoral d'environ 70 km. Après que la famille eut traversé la Meuse pour s'installer à Dongen, c'est probablement à partir de cette

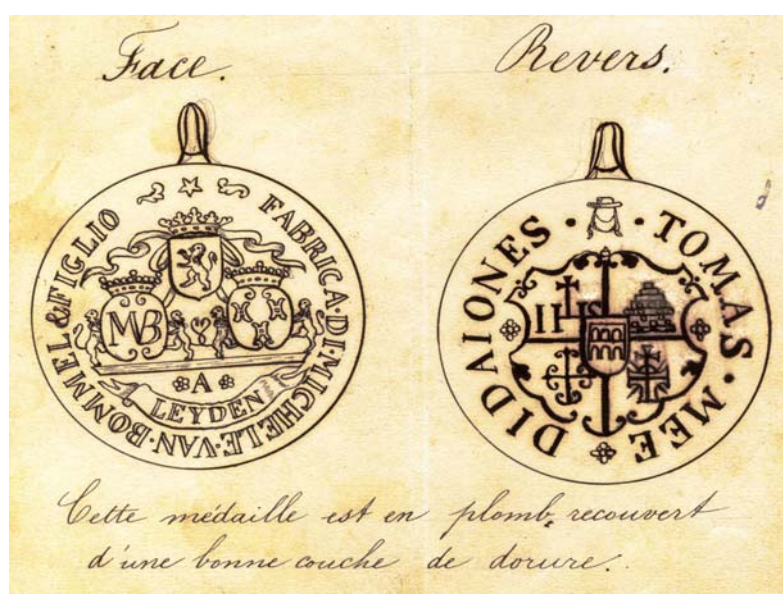
période, que le patronyme devint : ceux de Bommel (erwaard) ou « van Bommel » (en néerlandais la particule « van » signifie « de »).

Depuis leur installation à Dongen, la famille semble avoir bien prospéré. Willem J. occupe la fonction de Conseiller Municipal à Dongen, tandis qu'un fils de Reynier J. exerce la fonction de Conseiller au sein de la corporation des marins de navigation fluviale.

La branche « Chaussures » se développe à partir des descendants de Reynier J., tandis que les descendants de Willem J. sont à l'origine des trois autres branches. De Michiel van Bommel, petit-fils de Willem J, naissent les deux branches « Limbourg » et « Noble », et de Peter J, autre petit-fils de Willem J, c'est la branche « religieuse » qui voit le jour.

Les ancêtres de ces trois dernières branches sont entre 1650 et 1800 actifs dans le commerce du textile, principalement à Tilburg et à Leiden. Ils sont tous fortunés et très impliqués dans la vie publique. Les familles van der Kun et Peyrot se marient entre-elles, à de nombreux niveaux, dans les deux branches van Bommel, tant la « noble » que la « religieuse ».

### **1. La Branche Chaussures.**



**Premières armes de la branche chaussures**

Le petit fils de Reynier J., prénommé lui aussi Reynier (né en 1673 à Dongen), est le premier chausseur d'une série, jusqu'à ce jour, de 10 générations de chausseurs, tanneurs et fabricants de chaussures. Apparemment, il dût être parfois difficile de gagner sa vie en tant que chausseur : en 1826, l'un des descendants meurt dans une « prison de mendiants » à Hoogstraten (en Belgique aujourd'hui). En 1888, la veuve de Johannes Peter van Bommel fait enregistrer

officiellement le nom de la fabrique : « Weduwe J.P van Bommel Schoenfabriek » à Moergestel (près de Tilburg).

C'est encore aujourd'hui la plus ancienne usine de chaussures des Pays-Bas (chaussure depuis 1734). Cette célèbre manufacture produit d'une part, des chaussures classiques de haut de gamme et d'autre part des chaussures à la mode et de tendance (la marque « Floris van Bommel »).

Cette manufacture se vit octroyer le titre de « Fournisseur de la Maison Royale » en guise de récompense. Aujourd'hui, les trois frères Reynier, J.M (1973), Floris (1975) et Pepjin M. (1979) van Bommel, sont responsables de la manufacture « van Bommel Schoenfabriek, Moergestel, Holland ».



*(Armes actuelles de la branche 'chaussures')*

En février 2008, ils ont ouvert leur premier «magasin de chaussures sous l'enseigne van Bommel » à Anvers, en Belgique, qui ne vend qu'exclusivement des chaussures de la marque van Bommel. (L'auteur de cet article appartient à la « branche Chaussures » et est le parrain de Reynier J.M.)

## **2.La branche Noble**

Le fortuné Michiel van Bommel, petit-fils de Willem J., fils de Jan le premier connu, est né à Dongen en 1669.

Il fonde la première usine de textile à Tilburg et des manufactures de service à Leiden. Il resta actif dans ses affaires bien au-delà de ses 80 ans, tant à Tilburg qu'à Leiden. Michiel épousa en 1696 sa première femme, Maria van Dal,



déjà mère d'un fils de cinq ans, Joannes, fruit d'un viol collectif commis par un groupe de soldats.

Michiel adopta officiellement le fils de Maria comme son propre enfant, qui en conséquence, prit le nom de Joannes van Bommel, mais sans avoir bien sûr des liens de sang van Bommel. Avec Joannes débute l'origine de la branche noble. (Parce qu'une nouvelle lignée de sang commence formellement ici, nous devrions plutôt parler d'un nouveau pedigree et non d'une nouvelle branche).



*(Armes actuelles 'van Bommel – de Kessel)*

Gerardus A.M. van Bommel (né en 1770 à Leiden), le petit-fils de Joannes, est Chambellan du Roi Louis Napoléon des Pays-Bas durant l'occupation française des Pays-Bas. Cependant, en 1813, Gerardus participe à une révolte contre les Français. En 1815, il devient maire de la ville de Leiden et, comme membre du parlement néerlandais, il est anobli par le roi Guillaume Ier. Ainsi, lui et ses enfants, tous leurs descendants mâles et leurs enfants, seront respectivement « Jonkheer » (Ecuyer) et « Jonkvrouw » (Dames). Il épousa en 1792 sa première femme, Cornelia M. van der Kun, une sœur de Joanna C. van Bommel, née van der Kun, mère de l'Evêque Cornelius van Bommel (voir la « branche Religieuse »).

Leur fille, Dame Paulina M.A. van Bommel n'a que deux ans  $\frac{1}{2}$ , lorsque sa mère décède. Dès lors, elle est donc élevée en grande partie dans la famille de sa tante Joanna C, ensemble avec son cousin, Cornelius R.A. van Bommel, le futur évêque.

Paulina et l'évêque garderont tout au long de leurs vies des relations très affectueuses, probablement à cause des décès en bas-âge des six frères et sœurs de l'évêque. La seconde épouse de Gerardus, Ludovica van Rijckevorsel, mariée seulement depuis deux ans, décède à l'âge de 19 ans, deux semaines après une fausse couche. La troisième épouse de Gerardus fut Cornelia M.P. van der Kun, nièce de Cornelia M van der Kun, la première épouse de Gerardus. Ensemble, ils eurent 12 enfants.

En 1977, la lignée de Gerardus s'éteint, faute d'héritiers mâles. En 1905, un arrière petit-fils d'un frère de Gerardus, Jan Baptiste van Bommel, fut aussi anobli, cette fois par la Reine Wilhelmine. Cette lignée anoblie s'éteignit aussi en 1977, avec le décès de sa fille unique

Revenons à présent à la fille de la première union de Gerardus, Dame Paulina M.A. van Bommel. En 1816, elle épousa à Leiden, Jean Daniel Peyrot. Jean Daniel naquit au Piémont, province de l'Italie du nord. Jean Daniel II (Jeannot) est cousin germain avec son épouse Paulina, car sa mère est Gijsbertha van der Kun, une autre sœur de Cornelia M van der Kun, la première épouse de Gerardus, et est donc une tante de Paulina<sup>1</sup>.

Ils obtiennent une dérogation officielle afin de pouvoir se marier. Ainsi donc, Paulina et son époux Jean Daniel Peyrot, sont respectivement chacun des cousins germains de l'évêque Cornelius R.A. van Bommel.

Dans leur maison, située rue de la Vieille Bourse, 27 (la numérotation actuelle), à Anvers, une chambre spécialement aménagée en chapelle, était réservée pour l'évêque, qui leur rendait régulièrement visite. La petite fille de Jean Daniel II et de Dame Paulina, Clara Julienne Peyrot, née en 1846, épousa en 1868, le Professeur Ernest Masoin (né en 1844 à Virton, province du Luxembourg belge, et décédé à Bruxelles en 1915), illustre physiologiste et psychiatre de l'université catholique de Louvain, et qui fut « Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale de Médecine de Belgique ».

Le père de Jean Daniel II Peyrot, Jean Daniel I Henri Peyrot, né en 1755 à San Giovanni, Piémont, Italie, n'a que 8 mois quand son père décède. Lui et sa famille adhèrent à la religion protestante -Vaudoise. Des oncles de Jean Daniel Henri ont des relations commerciales avec une famille hollandaise ; c'est ainsi que Jean Daniel I, à l'âge de 28 ans, part en voyage à Rotterdam. Selon un acte notarial de 1793(Rotterdam), Jean Daniel Henri I paya à, Jacoba Braspenning, une servante, une pension alimentaire de 500 florins pour un enfant ! Vers 1790, il fait la connaissance de Gijsbertha van der Kun et, à la fin de la même année, Gijsbertha est enceinte. En mars 1791, naîtra au Piémont, leur fils Jean Daniel II Peyrot. En 1792, Gijsbertha

et Jean Daniel I, séjournant à Paris, se marieront par procuration à Rotterdam. Cette situation devait être difficile pour la famille catholique van der Kun. Les documents familiaux ainsi que le « cahier généalogique », écrit par leur fils Jean Daniel II vers 1850, précise la date de mariage, à Rotterdam, 2 années auparavant, soit le 3 juin 1790. Jean Daniel I et son épouse Gijsbertha resteront en Italie, à San Giovanni di Luserna (Piémont). Ils y construiront une très grande et splendide villa, toujours appelée aujourd'hui « Villa Ollanda ».

Jean Daniel II, à peine âgé de 20 ans, partira pour les Pays-Bas. C'est là qu'il épousera sa cousine Paulina MA. Van Bommel. Ce n'est que 31 ans plus tard, qu'il retournera au Piémont rendre visite à sa famille et qu'il ira aussi rencontrer à Rome le pape Grégoire XVI.

### **3 La branche Limbourg**

La première épouse de Michiel van Bommel, Maria van Dal, décède après 25 ans de mariage. De son second mariage (à l'âge de 53 ou 54 ans), naissent 8 enfants. Des quatre fils de ce mariage, seul Martinus Theodorus atteint l'âge moyen de 48 ans.

C'est à partir de lui que la branche Limbourg se développera. Un de ses riches descendants est le personnage le plus intéressant de cette branche et sans doute aussi le « mouton noir » de la famille : Joannes Jacobus van Bommel (né en 1761 à Leiden).

Il est officier de haut rang (général) à la cour allemande de l'Electeur Royal (Kurfürst) du Palatinat de Bavière. En 1802, il publie un livre au sujet d'affaires militaires (cavalerie) en allemand et en français. Ce livre se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque Nationale à Paris. Il épousa en premières noces une baronne allemande. Ils résidaient à Thorn (province du Limbourg néerlandais), dans une ancienne superbe propriété appartenant à une princesse allemande. (Wijngaard 5-7).

Après le décès prématuré de celle-ci, il engendrera neuf enfants avec Anna M.J. Pustjens, qu'il n'épousera qu'après la naissance de leur dernier enfant. Au vu des occupations de ces enfants, servante, aide-fermier, ainsi que des tâches subalternes, il dut avoir perdu toute sa fortune. Quelques-uns de ses descendants émigrèrent en Allemagne, mais aujourd'hui, certains descendants vivent toujours dans le Limbourg.

Dans une lettre adressée à sa nièce Gijsbertha van Berckel, née van der Kun, (fille de sa sœur Joanna Catharina van der Kun, née van Bommel), Joannes Jacobus van Bommel écrit qu'il doit lui révéler un secret : le Roi Guillaume Ier est leur cousin.

D'après cette même lettre, ce lien aurait pour origine, Maria Tiarck, née à Leiden et, grand-mère d'Henriette d'Oultremont, la seconde épouse du Roi Guillaume Ier. Un extrait de cette lettre fut transmis en 1848 à Jean Daniel II Peyrot, qui la conserva avec ses Cahiers Généalogiques (voir plus haut « branche noble »).

#### **4. La branche Religieuse**

Rappelons-nous, un des petits fils de Willem J. (le fils de Jan, l'ancêtre le plus lointain), est Peter J. van Bommel, le frère de Michiel. C'est à partir de Peter J. que débute la branche religieuse. Le petit fils de Peter J., Anton C.M. van Bommel, épousa en 1783, à Rijswijk (Pays-Bas), Joanna C. van der Kun.

Comme nous l'avions déjà mentionné auparavant, elle est à la fois une sœur de Cornelia M. van der Kun, épouse de Gerardus van Bommel, ainsi qu'une sœur de Gijsbertha van der Kun, épouse de Jean Daniel Henri Peyrot. Anton C.M. et Joanna C. auront sept enfants, qui tous décéderont assez jeunes, à l'exception de Cornelius Richard Anton, futur évêque de Liège, né à Leiden, en 1790.

Ainsi qu'écrit plus haut, la fille née du premier mariage de Gerardus van Bommel (la branche noble), Paulina, sera élevée dans cette famille, sa mère étant décédée alors qu'elle n'avait que 2 ½ ans. Cornelius R.A. n'avait que 7 ans, quand les relations entre ses parents, Anton C.M. van Bommel et Joanna C. van Bommel, née van der Kun, se détériorèrent, au point d'aboutir dans de sévères problèmes.

En 1797, Anton C.M. part à Paris avec Marie Thérèse Coenen, veuve de Theodore van Dinther, laissant derrière lui une dette de 93,000 Florins. Sa mère et son épouse finissent par retrouver sa trace, et il est emprisonné dans une maison de redressement à Delft. En 1799, Anton C.M. et Joanna Cornelia se séparèrent (« scheidung van tafel en bed », cela équivaut chez nous à une séparation de fait).

La relation entre Anton C.M. et Marie Thérèse Coenen perdurera jusqu'à sa mort en 1803. Le couple s'opposera aux demandes de son (ex) épouse et de sa famille et, ira jusqu'à mettre une annonce dans un quotidien de la Haye, expliquant leur point de vue.

Tout ceci a certainement du avoir eu un impact sur les enfants, entre autre sur Cornelius R.A. Celui-ci, fera des études secondaires, interne dans un pensionnat dirigé par des frères religieux français, à Münster, en Allemagne, et, ensuite au Grand Séminaire de la même ville.

En 1816, il est ordonné prêtre catholique. En 1829, il est nommé Evêque de Liège, avec l'accord du Roi Guillaume Ier, six mois avant que le sud des Pays-Bas ne se sépare pour devenir la Belgique.



*Armes van Bommel de Monseigneur*

Il demeurera à Liège, d'où il exercera une grande influence en Europe, plus spécifiquement dans la question scolaire. A sa mort en 1852, sa cousine Dame Paulina Peyrot, née van Bommel, avec laquelle il fut élevé, devint sa légataire universelle et chargée de l'exécution de ses dernières volontés.

Une autre branche, issue également de Peter J. van Bommel, point de départ de la branche religieuse, comptera aussi plusieurs prêtres et religieuses, parmi lesquels un prêtre, directeur de l'Institut des Sourds et Muets à Sint-Michielsgestel (Pays-Bas), un recteur d'un cloître de religieuses, ainsi qu'un prieur général de la congrégation des nonnes récolletines pénitentes.

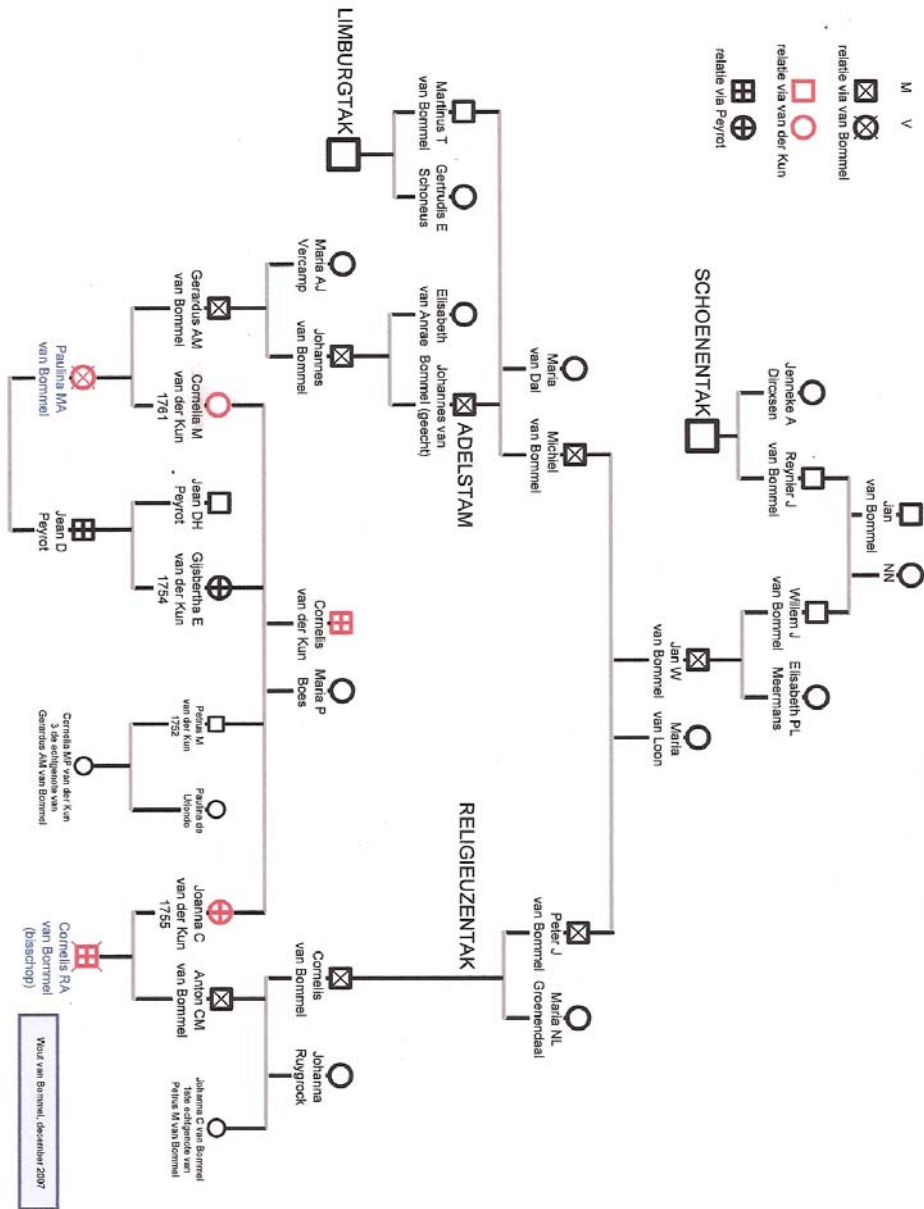
Un arrière-arrière petit fils de Peter J. van Bommel, Franciscus Janssens, né à Tilburg, fut consacré Archevêque de la Nouvelle Orléans (E-U), en 1881. Il est plus que probable, que la lignée mâle de la branche religieuse s'éteignît en 1978.



Wout J.M. van Bommel (de la branche « chaussures ») Mars 2008

**PS : Suivent ces pages deux tableaux généalogiques van Bommel.**

Van Bommel takken incl. relaties tussen bisschop Cornelis RA van Bommel en Jiv Paulina MA van Bommel.



Mout van Bommel, december 2007



## Annexe III. Les Dix Enfants et leurs descendants

### Les Dix Enfants Masoin :



**A Louvain en 1891.**

		Henri		Paul		
			Gabrielle			
Laure	Jeanne	Hélène		Louis	Marie	Alice
		Marthe				

Sous réserve des noms .....





1. **PAUL** Joseph Orence Marie, fils aîné d'Ernest et de Julienne Masoin, est né à Louvain le 14 septembre 1869.

Comme son père, il fut reconnu pour son œuvre et ses compétences.

Il était médecin de l'université de Louvain, spécialisé lui aussi en physiologie mais également, et surtout, en neurologie & psychiatrie.

A la fin de ses études, en 1893, il remporta le prix Alvarenga grâce à ses travaux de recherches chimiques sur l'Épilepsie. Cette même année, suite à un concours où il présenta une thèse sur la physiologie, il gagna une bourse ministérielle pour parfaire sa formation à l'étranger : à Paris en 1894 et à Berlin en 1895.

Avide de savoir, Paul avait aussi besoin de partager ses connaissances. Il enseigna à l'université de Louvain et à celle de Gand.

Parallèlement, en 1899, il fut nommé médecin adjoint à la Colonie de Gheel et en 1905, il fut élu médecin en chef de l'asile de Dave (Namur).

Il fut honoré par de nombreux Cercles de Médecine et fut élu président de plusieurs Commissions médicales.

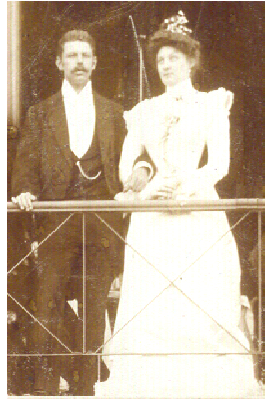
Mais la nomination qui lui tint particulièrement à cœur fut, en 1902, celle de Membre Correspondant à l'Académie Royale de Médecine, annoncée par son propre père, alors Secrétaire Perpétuel. Ernest lui écrivit à cette occasion : « Je suis heureux et fier ».

En 1924, Paul fonda sa propre clinique psychiatrique dans sa propriété « La Feuillée » à la Citadelle de Namur.

A l'instar de son père et plus tard de son fils, Paul fut donc un homme avide de savoir, un brillant enseignant et eut la plume inspirée pour de nombreuses publications médicales, mais aussi pour des lettres personnelles dont notamment celle écrite à la mort de son frère Louis.

Chez les Masoin, l'esprit de famille est bien ancré. Paul voulut donc bâtir son propre foyer.

Le 14 juin 1901, il épousa à Louvain, Lucie Joséphine Thérèse Piron, née à Philippeville le 1<sup>er</sup> mai 1877.



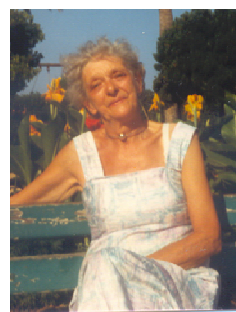
Lucie était la sœur de Maria Piron qui épousa Pierre Van Humbeeck, le « peintre du regard intérieur ». Tous deux artistes-peintres reconnus, à l'inspiration impressionniste. Un musée leur a été dédié au Mont César, à Leuven, (Mechelsevest 108) mais, est aujourd'hui abandonné. Leurs œuvres sont conservées au Ministère de la Culture du Brabant Flamand (à Leuven). Les jeunes mariés habitèrent Gheel, où Paul exerçait, puis déménagèrent à Jambes, en 1905, lorsqu'il fut nommé à l'asile de Dave.

Ils eurent deux enfants :

- un fils Maurice né à Louvain le 8 avril 1904
- une fille Suzanne née à Jambes le 4 novembre 1907



Maurice



Suzanne

En 1910, ils s'installèrent, rue de l'Indépendance n° 1, à Namur.

Lorsque la guerre éclata en 1914, Paul mit sa famille à l'abri (près de ?) chez ses parents à Ixelles.

Durant la guerre, Paul fut membre brancardier de la Croix Rouge dans la région de Namur. Il relate les événements par des éditoriaux dans les quotidiens mais, également par des notes dans un journal personnel. Il y inscrit notamment au jeudi 6 août 1914, l'arrestation de Maria Piron (sa belle-sœur) et de son mari Pierre Van Humbeeck ; le 30 août, l'incendie et la destruction de Louvain (dont son père Ernest ne se remettra jamais) et le jeudi 10 septembre, il note qu'il apprend le massacre d'Etche et de la famille Capon.

En 1920, Paul retourne vivre à Namur avec sa petite famille, d'abord rue Lucien Namèche et, ensuite, en 1924, à « la Feuillée », rue Notre Dame 60, à la Citadelle.

Mais il continue à rendre régulièrement visite rue Stroobant à Ixelles à Julienne, sa mère, veuve depuis 5 ans déjà.

La filiation chez les Masoin est importante.

Ernest dédicait la plupart de ses écrits à son fils Paul et

Paul les dédicait « A mon fils tant aimé Maurice ».

En tant que fils aîné, seul Paul pouvait s'adresser à table à son père, c'est dire l'éducation sévère .....

En fin de vie, Paul laissa à son fils les œuvres complètes de son père dont il avait lui-même hérité (notamment l'original du Traité de Physiologie écrit par Ernest en 1876 – raturé et annoté).

« Pour mon fils Maurice. Collection des œuvres de mon père (1844-1915).

Prière à mon fils de les conserver à titre de Souvenir de celui qui aima beaucoup son petit-fils – qui avait deviné sa belle intelligence et son haut caractère, qui avant de mourir, le bénit de façon particulière, comme s'il avait entrevu l'avenir..... » P. Masoin 31 mars 1934.

Il lui légua également ses propres œuvres : « Formellement destinées à mon cher fils Maurice, héritier de nom – In Memoriam ».



Ernest-Maurice-Paul

Le 22 février 1934, son épouse Lucie décéda à Namur, à l'âge de 56 ans. Elle repose à Philippeville où elle est née.



Extrait de l'annonce de son décès :

« Collaboratrice très active de son mari en l'Institut la « Feuillée », elle alliait avec un rare talent l'énergie, l'habileté et la douceur. Sa disparition constitue pour le docteur Masoin une perte cruelle »

En juin 1937, ses deux enfants ayant quitté le nid familial, Paul, fatigué, ferma sa Clinique à « La Feuillée » et retourna vivre à Saint-Gilles, 12 Place van Meenen. Il y décéda le 19 avril 1938 et fut enterré dans le caveau familial de Vlierbeek. Sous son nom est inscrit : « O Dieu de mon berceau, sois celui de ma tombe ».

Paul et Lucie Masoin eurent deux enfants :



A la Feuillée,

Au 1<sup>er</sup> rang : Paul Masoin et Lucie Masoin-Piron

Debout : Suzanne Masoin – Adrien Caufriez –  
Marcelle Arnould – Maurice Masoin

- leur fils MAURICE Marie Joseph né à Louvain le 8 avril 1904. Contrairement à son père et à son grand-père, Maurice ne fut pas médecin mais Docteur en Droit et licencié en sciences commerciales et financières. En revanche, à l'instar de ses aïeux, il eut une carrière brillante, enseigna à l'université de Louvain et rédigea de nombreuses publications. « Se réaliser pleinement était sa devise ». Sa rencontre à 30 ans avec Max-Léo Gérard, alors Ministre des Finances, fut déterminante pour sa carrière, à la charnière du secteur privé et du secteur public. Passant de Réviseur de Banque, à l'Institut belge et

international de Finances publiques, il fut aussi le Conseiller économique de quatre Premiers Ministres (dont le dernier, Gaston Eyskens à la fin des années 50).

Européen convaincu, il fut également professeur au Collège de l'Europe de Bruges et participa aux négociations d'intégration de l'Europe en 1956.

Il fut appelé à la présidence et au conseil de plusieurs groupements économiques belges et européens, spécialisés dans le domaine de l'énergie nucléaire. Cofondateur de l'ICHEC, il en fut président.

On dit de lui qu'il avait un esprit clair, précis et prudent. Sa courtoisie et sa serviabilité furent unanimement reconnus.

Il aimait conduire de belles voitures telles qu'une Nash ou une Mercedes décapotable. Il fumait beaucoup, surtout la pipe et était une bonne fourchette.

Maurice fit un mariage d'amour en épousant le 29 avril 1930 à Schaerbeek Marcelle Marie Caroline Arnould, née le 15 juin 1906, à Schaerbeek.

La joie de vivre de Marcelle était révélée par un rire légendaire.

Leur dernier domicile conjugal se situait avenue Franklin Roosevelt, 168, à Ixelles.

Marcelle – Maurice – Dominique, leur 1<sup>er</sup> petit enfant

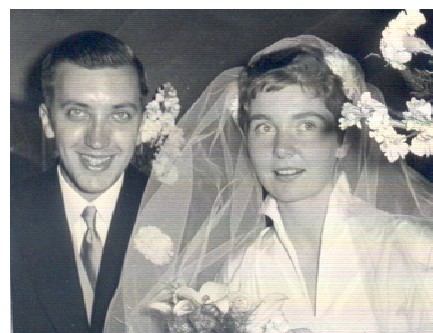


Marcelle



Ils eurent quatre enfants :

- NADINE Lucie Marthe Marie Louise (1931-2006), qui épousa Jacques Alexis Trempont, Docteur en Droit, Licencié en Sciences Politiques et Diplomatiques et Candidat en Philosophie & Lettres (1925-2005).





Dont 3 enfants :

- Dominique (1954), 2 enfants Sébastien (1983) et Hadrien (1988)
- Anne-Isabelle (1958) épouse de Freddy Vanden Berghe (1944), 2 enfants Gregory (1987) et Nicolas (1990)
- Catherine (1961), 2 enfants Mathieu (1988) et Tanguy (1990) Henrijean.

- Les jumeaux JACQUES Paul Ernest et COLETTE Louise Suzanne nés le 20 septembre 1932 et décédés à 8 mois, le 23 mai 1933, intoxiqués par un mauvais lait.



- NICOLE Lucie Louise Suzanne Marie (1934) qui épousa Jacques Fernand Cornez, Docteur en Droit (1927).



Dont 3 enfants :

- Pascale (1957), 2 enfants Tania (1982) et Jennifer (1985) Fivé
- Marie-Françoise (1959) épouse de Paul Frezet (1957), 2 enfants Sophie (1989) et Guillaume (1992)
- Jean-Benoît (1961), époux de Nadine Stouffs (1969), 1 fils de son 1<sup>er</sup> mariage Quentin (1991) 2 filles de son second mariage Manon (1997) et Marine (1999).

Maurice mourut d'une crise cardiaque à 60 ans, le 20 avril 1964. Il avait été hospitalisé à Ixelles au moment de la grève des médecins.

Marcelle le suivit 13 ans plus tard, après avoir fêté en grandes pompes ses 70 ans chez sa fille Nadine. Elle décéda le 25 février 1977 à Etterbeek, entourée des soins de ses 2 filles.

- et leur fille SUZANNE Julienne Marie, née à Jambes le 4 novembre 1907 et décédée à Anderlecht le 18 janvier 1983. Elle voulait à tout prix vivre à Bruxelles ; elle épousa Adrien Caufriez pour s'y fixer.

Ils eurent un enfant :

- JACQUES (1936 – 1999) qui épousa Jeanine De Laet (1932 – 2001).

Dont 2 enfants :

- Chantal (1958)
- Vincent (1962)

Le ménage ne tint malheureusement pas.

Ses petits enfants disent d'elle :

« Souvenir d'une femme exceptionnelle tant pour sa douceur, sa simplicité et son ouverture aux autres. Malgré une vie quotidienne très difficile, elle a toujours voulu comprendre et être à l'écoute de chacun de ses proches. Une personne que l'on aime éternellement. »

Paul et sa fille Suzanne



**2. Louis Masoin est né à Louvain le 8 octobre 1870.**



Grâce aux écrits de ses deux frères, Paul et Henri, nous avons pu retracer la courte vie de Louis et connaître son caractère d'enfant et ses doutes de séminariste et de jeune prêtre.

Enfant, il est turbulent, espiègle, communicatif mais quelque peu paresseux. Il aimait déjà « jouer des cérémonies religieuses ».

En octobre 1884, après avoir terminé ses études primaires chez les Joséphites de Louvain, il sera envoyé au petit séminaire de Malines, réputé pour « leur intelligente sévérité ». Il y passa six années pour terminer sa rhétorique à 17 ans. Ces six années furent pénibles : « *la gaîté de son caractère se heurtait à la rigueur de la discipline* [Paul].

C'est là, qu'il prit la décision de devenir « Prêtre de Jésus-Christ ».

Il se destine à la prêtrise comme son grand oncle Henri Peyrot et, au petit séminaire, se choisit un surnom donné avec ses amis : *Noli tangere. (Ne jamais duper)*.



Louis entre au grand séminaire de Malines le 29 septembre 1890, pour six années de préparation. Il doutait, ne se trouvant pas digne et en souffrait : « *le zèle de la maison de Dieu le dévorait suivant l'expression de l'apôtre.* », nous dit Paul. Il est ordonné prêtre le 27 août 1893. Il veut « *vivre pour la gloire de Dieu et le salut des âmes* » [Louis le 2 Mars 1896].



Ayant été Professeur au collège St. Rombaut de Malines, il disait participer ainsi à : « *la formation morale et intellectuelle des 300 enfants* ».

Mais, déjà souffrant de phtisie (Tuberculose pulmonaire), il fut envoyé à Tessenderlo, où la tâche serait plus légère.

Il affronta la maladie avec énormément de courage, son frère Paul qui était venu le voir au pensionnat des Sœurs de Charité de Notre Dame Mère de Miséricorde à Tessenderlo, où il se trouvait, réalise comme médecin son état désespéré ; à la suite de quoi ses parents viendront le voir.

« *..Je suis en charge des catéchismes des confessions des élèves et de la célébration des saluts. La maladie m'oblige au repos toutes les après-midi...* ».

(Sa lettre du 2 mars 1896 à sa « chère Tante ».)

Chacun essaye de l'encourager : son vieil oncle Corneille, chanoine à Liège et, sa grande tante rédemptoristine (sic), à laquelle il écrira : *j'ai été heureux de vos bonnes paroles à cet égard (il parle de la mort !!) elles me soutiennent.*

C'est entouré de sa famille qu'il s'éteignit, son père lui disant :  
« *Si vous entendez encore Louis, bénissez nous* ».

L'Abbé esquissa le signe de croix et s'effondra. Le 1<sup>er</sup> juillet 1896, il décède ; il allait avoir 26 ans.

Il est enterré à Vlierbeek, dans le caveau de famille, où reposait depuis 1878, son parrain , l'abbé Henri Peyrot, l'oncle paternel de Julienne.

La peine de la famille fut si immense que le caractère déjà très entier d'Ernest s'assombrit, suite à la mort d'un être jeune plein d'avenir, rendant, par ce décès, l'atmosphère familiale pesante.

### **3 Henri Masoin<sup>2</sup> est né à Louvain le 11 janvier 1872**

**Il naquit dans la demeure familiale, Place de l'Université, comme ses frères Paul et Louis, et ses sœurs Marie et Hélène. Dans ses « Souvenirs d'Enfance » Henri relate ses années passées là : « Je ne puis, sans émotion, penser à ces cinq ou six années. Que d'activité ! Que de patience ! Mon père – ses écrits en témoignent – se livrait avec passion à l'étude. Ma mère était à son ménage et à ses enfants. »**

**Des déménagements le firent changer d'école : chez les Sœurs Marioles, chez les Sœurs de Charité, et puis chez les Joséphites « religieux qui n'étaient pas prêtres, un seul excepté, mais qui portaient, pourtant, la soutane. »**

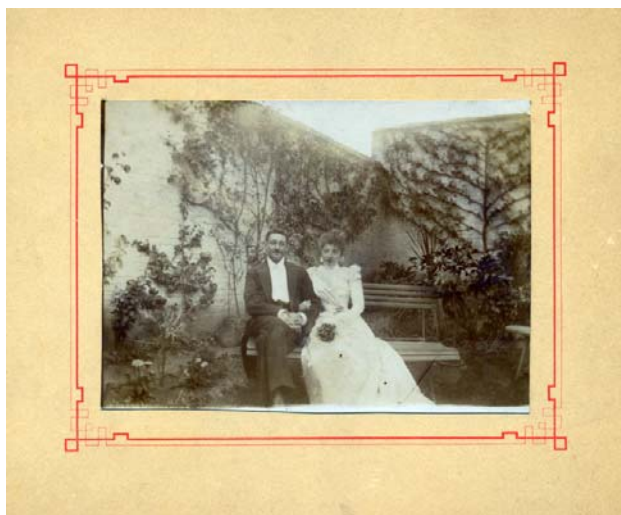
**Henri, ses deux frères et deux sœurs, Marie et Hélène, étaient très unis, moins de cinq ans les séparant.**

**Henri parle avec affection de ses visites chez ses grands parents maternels à Anvers. Le dimanche à cinq heures il participait au « Grand Diner » chez les Peyrot auquel étaient conviés oncles et tantes. A la fin du repas on lui demanda de réciter une fable en flamand qu'il avait apprise à l'école. « Je n'en comprenais pas un mot » dit-il !**

**C'est avec l'évènement de sa Première Communion, qu'il fit avec son frère Louis en mars 1882, que prirent fin ses « Souvenirs d'Enfance » : « Je fus, certes, fort occupé de mon costume bleu marine à culotte bouffante et d'une montre d'argent à clef – je la possède encore - que m'avait donnée mon aïeul paternel. C'est fier et heureux que, du côté gauche de la première file des premiers communiant, un livre de prières dans une main, un cierge dans l'autre, je gagnai le chœur de la chapelle. Je me sentais si bien en grâce avec Dieu que si des anges, à ce moment, étaient descendus du ciel et m'avaient enlevé avec eux, je n'eus pas été surpris. »**

---

<sup>2</sup> Henri Jean Corneille Marie Masoin



**Henri épouse le 29 septembre 1898 Elise Burger<sup>3</sup> née à Tournai le 14 décembre 1876. Il relate dans ses écrits :** *« Je la vis pour la première fois en 1891. Elle avait alors 14 ans, moi 18. J'étais en vacances à Tournai chez ma tante Stella, veuve de Charles, frère de mon père, et qui, sans fortune, chargée de six enfants, courageusement envisageait l'avenir. »* **Et puis, plus tard :** *« Vers la fin de l'été 1896, Tante Stella m'écrivit, m'invitant à passer un dimanche chez elle. J'acceptai et, un dimanche, assez matin, j'arrivai rue d'Orléans. Quelle fut ma surprise d'y rencontrer celle que, cinq années auparavant, j'avais vue en Salle des Concerts à Tournai, l'adolescente au teint clair, à la chevelure blonde bouclée. Il me sembla qu'elle n'avait guère grandi. Mais, devenue maintenant jeune fille, portant la jupe longue, et les cheveux relevés sur la nuque, elle avait pris une physionomie empreinte à la fois de douceur et de gravité. Elle avait toujours sur la bouche – et elle le garda toute sa vie – un rien de fine ironie. »*

**Ils se marièrent le 29 septembre 1898 à Tournai. Henri et Elise eurent trois enfants, Albert, André et Marie. Homme affable, il avait beaucoup de dignité et son épouse était la gentillesse même. Il aimait réunir ses enfants et ses neveux et nièces lors d'événements familiaux. Une de ces dernières fut leurs noces d'or célébrées le 20 octobre 1948. Le banquet, offert par leurs enfants en leur honneur eût lieu au « Capitole », Porte Louise. Cette belle histoire d'amour se termina le 9 juin 1949 par le décès d'Elise.**

---

<sup>3</sup> Elise Augustine Léocadie Marie Joseph Ghislaine Burger

**Docteur en Droit de l'Université de Louvain, il exercera la carrière d'avocat. Faisant partie du Barreau de Tournai, il établira son cabinet à Lessines. Il eut des clients assez vite. Sa première affaire de simple police, il la plaida comme il aurait fait une cause criminelle en Cour d'Assise. « Le Commissaire de Police en était outré ! » nous dit-il. « Le juge, homme d'âge des plus aimable, me laissa m'agiter à mon gré ! »**

**Avocat de la Compagnie d'Electricité de la Dendre, il fut également Juge de Paix suppléant, greffier du Conseil de Prud'hommes du même canton. Il était Tertiaire de Saint-François.**

**Il venait souvent plaider à Tournai, déjeunant chez son fils Albert, avocat. Les deux avocats Masoin s'engageaient, à chaque instance, à des discussions qui prenaient la forme d'un Procès. Toujours le même thème : Philippe II – l'Inquisition. Son fils revendiquait la cause de Guillaume d'Orange. Maître Masoin Senior, se fâchait, en catholique (convaincu) qu'il était.**

**Andrée, sa première petite-fille écrit :** *« Petite, j'allais souvent à Lessines pendant les vacances scolaires. Lui seul me menait en promenade, au jardin ou en ville, jouait « à l'école » comme il l'avait fait jadis avec ses jeunes sœurs et son fils Albert, mon papa. Sa seule petite-fille durant plus de 17 ans, j'ai pu jouir de sa présence, sa gentillesse, son humour. Il m'apprenait, fort adroitement, à m'exprimer correctement, en articulant, tenant compte « des hauts et des bas » pour accentuer l'expression. Mon maintien, ma conduite, mon langage, il me guidait, sans jamais me gronder. Son exemple me suffisait. »*

**Henri était un passionné d'histoire ; il était capable de citer noms de Papes, Empereurs, ou Rois, écrivains, artistes de n'importe quelle date, sans la moindre hésitation. On lui doit plusieurs opuscules sur Lessines. Il rédigea des notices sur ses grands-parents et ses parents. Il relata également des épisodes de la vie de son arrière-grand-père maternel Jean-Daniel II Peyrot. Il était l'Historien de la famille<sup>4</sup>.**

---

<sup>4</sup> Notre récit a trouvé de nombreuses sources dans ses narrations.

**En 1914, pendant « la Grande Guerre », il fut fait prisonnier politique et gardé comme otage les 21,22 et 23 août 1914, lors du passage de l'armée Von Kluck, en marche vers Paris. Il est emprisonné durant 50 jours comme dirigeant du Comité de secours de Lessines. Le 1<sup>er</sup> octobre 1915, il défendra devant le conseil de guerre allemand, tenu à Lessines, les ouvriers, contremaîtres et maîtres des carrières qui refusaient de travailler pour l'occupant.**

**En 1937, Henri et Elise décidèrent d'aller habiter Bruxelles.** *« Nous commençons à prendre l'âge ; le moment approche où je ne pourrai plus exercer ma profession ; et, raison majeure, Marie, devenue journaliste, est déjà dans la capitale. »*

**Peu après, leur existence fut bouleversée. Mai 1940, ils partent en exode pour la France ; premier séjour, dans ce pays, jusqu'en juillet 1942. Retour en Belgique car le frère d'Elise se trouvait mourant. Celui-ci les pria de venir demeurer chez lui, rue Dautzenberg à Ixelles, en y partageant l'habitation de ses deux filles, Angèle et Françoise, orphelines.**

**Ils retourneront en France près de leurs enfants en août 1943, pour en revenir définitivement en 1945, où ils continueront de résider chez Angèle et Françoise.**

*« En 1945 », écrit-il, « quand nous rentrons en Belgique, nos santés sont encore bonnes. Pourtant, à Burgos, un matin de printemps de 1944, comme je me trouvais en haut, dans notre chambre, écrivant ou lisant, je vois entrer Maman que me dit « Je ne vois plus que d'un œil ». Et elle m'explique que, travaillant à la cuisine, comme elle venait de soulever une marmite pesant, tout à coup, elle a cessé de voir, puis que la vue lui est revenue, mais de l'œil droit seulement. Cet état, dès lors, fut définitif : premier signe qui irait dès lors s'aggravant. »*

**Devenu veuf, en 1949, vivant à Leuze chez son fils, remarié et père de tous jeunes enfants, Michel et Elisabeth, il se morfondait, s'isolant dans**

sa chambre, (toujours avec Chateaubriand et Montaigne !). A longueur de journée, il écoutait Bach, Mozart, disant qu'il aurait dû les comprendre des décennies plus tôt.

Son « Modus Vivendi » à Leuze, devint identique à celui de son grand-père paternel, Henri-Joseph. Désespéré par la perte de son seul fils, Albert à l'âge de 58 ans, il se prépare à la mort, répétant les prières de son aïeul, et celles de sa maman, Julienne Peyrot.

Henri mourut à Rome le 8 mars 1959, en séjour chez sa fille Marie Cagnolati.

Des trois enfants d'Henri et Elise :



Albert et Marie Masoin à Lessines

°Le premier Albert<sup>5</sup>, est né à Louvain le 23 novembre 1899. En 1914, date de prise en otage de son père, Albert n'avait que 14 ans. (15 ans le 23 novembre). C'est dès lors qu'il se décida à « passer » en Hollande<sup>6</sup>. Il fit plusieurs essais, « financé » par sa grand-mère Julienne après son veuvage de 1915. Il se retrouva finalement en Hollande en 1916, de là à Folkestone en Angleterre, ensuite « entrainement » à Evreux, sous les ordres du Capitaine Martin Halleux, frère aîné de Julien Halleux qui

<sup>5</sup> Albert Ernest Marie Joseph Masoin

<sup>6</sup> Voir son opuscule « Mes évasions durant les deux Guerres »

épousa Hélène Michel, la sœur d'Alice Michel (la mère d'Andrée Masoin) en 1925. Albert rejoindra le front de l'Yser en 1917.

Docteur en Droit, Avocat au barreau de Tournai, conseiller communal de la ville de Tournai, il fut en outre le conseiller juridique des syndicats chrétiens de 1930 à 1940 et président de la Ligue des Travailleurs Chrétiens des arrondissements de Tournai-Ath de 1932 à 1940. Il avait épousé en premières noces, Alice Michel, dont il eut une fille : Andrée (Nouni), née à Tournai le 27 mars 1929. Andrée n'avait que 10 ans lorsque sa mère décéda trop tôt à l'âge de 34 ans, après plusieurs années de maladie.

Lors de la seconde guerre mondiale, Albert parvint à gagner l'Angleterre en 1944, accompagné de sa fille de 14½ ans; ils avaient quitté Tournai le 14 mai 1940, alors qu'elle avait 11 ans. Après de nombreuses et angoissantes péripéties, ses parents Henri Masoin et son épouse Elise, ayant fui en France avec leurs enfants, Albert et sa fille Andrée, Marie accompagnée de son compagnon Antonio Cagnolati, finirent, dans un premier temps, à s'établir dans la région de Pau. Ils y firent l'acquisition d'un hôtel, l'hôtel d'Albret, qu'ils exploitèrent un certain temps et, où Albert officiait comme réceptionniste. Comme les allemands procédaient de plus en plus fréquemment à des contrôles d'identité, sentant venir le danger d'être dénoncés, ils décidèrent de revendre l'hôtel d'Albret. Par la suite, ils acquirent un domaine dans la région de Romas, au pied des Pyrénées. Ils s'y exercèrent comme viticulteurs et agriculteurs, mais fort maladroitement ; Henri et Elise rentrent en Belgique. Nous sommes l'hiver 1943-1944, Albert et sa fille Andrée décident de rejoindre l'Angleterre. Commence alors une périlleuse aventure : traverser les Pyrénées dans le but de passer en Espagne puis au Portugal, et de là gagner Londres<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Voir son opuscule « Mes évasions durant les deux Guerres »



**Arrivés à Londres, Albert est nommé Chef de Cabinet du Ministre de la Justice et de l'Information de M. Delfosse, M. Pierlot étant Premier Ministre. Albert Masoin avait son bureau au 1<sup>er</sup> étage du 116, Eaton Square, face aux jardins.**

**Il conduisit Andrée à Sherborne, dans le Dorset, où la cousine germaine de son père Henri, amie d'enfance de sa mère Elise Burger, était Mère Stanislas des Dames de l'Instruction Chrétienne<sup>8</sup>. La sœur de Régina, Mina (Benjamine) était réfugiée à Sherborne, et demeurait également au Pensionnat tout en donnant des cours de musique et de violon à Sherborne Boys' School, et à Sherborne Girls' School<sup>9</sup>.**

**C'est en allant voir Andrée, lors d'un de ses congés, qu'Albert fit la rencontre de Béatrice Fanning. Elle était venue rendre visite à sa sœur religieuse, Lilian (Mère Eleanor).**

**Béatrice, sa mère Helen Elizabeth Fanning, née Stukins, et sa sœur Mère Eleanor connaissait déjà la famille Masoin, car Lilian, ancienne élève, avait connu Marcelle Masoin<sup>10</sup>, la nièce de Régina et de Mina. Régina, Mère Stanislas, toujours le « match-maker » se mit à l'œuvre et fit en sorte qu'Albert et Beatrice se retrouvent à Londres. Ils se marièrent en 1945 ; Albert avait 45 ans et Béatrice 36 ans.**

**Andrée s'installera en Angleterre et épousa Paul Oliver<sup>11</sup> en 1954.**

**Le père de Béatrice Michael Henry avait été tué à la guerre en 1918. Il repose dans le cimetière militaire britannique à Longueau près d'Amiens. De ce deuxième mariage d'Albert naquirent deux enfants. Michel-Henry<sup>12</sup>, né le 22 juin 1946. Il fit une carrière bancaire internationale, marié**

---

<sup>8</sup> Régina Masoin, fille de Charles Masoin, frère d'Ernest Masoin

<sup>9</sup> Cet établissement gratifiait les jeunes filles qui pouvaient prouver leur descendance « Huguenot »

<sup>10</sup> Fille de Frédérick Charles Henri Masoin (Fritz) et petite-fille de Charles Masoin, frère d'Ernest Masoin

<sup>11</sup> George William Robert Paul Oliver

avec Marie-Antoinette Galinski<sup>13</sup>, et Elisabeth<sup>14</sup> née le 2 novembre 1947, « Engineering Consultant » pour un bureau d'études spécialisé en techniques multidisciplinaires. Elle est l'épouse d'Anthony Devries.

Albert a raconté dans un ouvrage remarquable intitulé « Mes évasions durant les deux Guerres », ses deux parcours militaires en 17/18 et 42/45. Après la guerre, il fut nommé Juge de Paix à Leuze, où il termina sa carrière de Juriste.

Albert décède à Leuze, le 22 mars 1958, à l'âge de 58 ans d'un infarctus du myocarde, après 8 ans de soins quotidiens et coûteux, depuis une congestion cérébrale en 1950, séquelle des gaz dont il avait été victime sur le front de l'Yser. Il était paralysé du côté droit, son « parler » était fort pénible. Encouragé par son ancien camarade tournoisien en Humanités et à l'Université Catholique de Louvain, le Dr. Languy, et aussi grâce aux soins du Dr. Daumerie à Leuze, il a pu se rétablir quelque peu, écrire des deux mains, marcher muni d'une canne, et même siéger au Tribunal de Leuze.

Béatrice, suite à un « Conseil de Famille », présidé par Maurice Masoin,<sup>15</sup> se retira à Brighton en Angleterre<sup>16</sup> avec ses enfants, Michel et Elisabeth, quatre ans plus tard.

Béatrice revenait régulièrement visiter sa fille Elisabeth, mariée et habitant d'abord Lille, puis la région Bruxelloise. Elle aimait aussi venir en Belgique pour les fêtes de famille. Elle décéda en Angleterre en 1990.<sup>17</sup>

---

<sup>12</sup> Michel Henry Maurice André William Masoin

<sup>13</sup> Connue sur les plages de la Martinique, ils se sont fiancés à New York.

<sup>14</sup> Elisabeth Beatrice Masoin

<sup>15</sup> Fils de Paul Masoin, et parrain de Michel

<sup>16</sup> Près de sa mère Helen Fanning, dite Nana

<sup>17</sup> Enterrée dans le cimetière des religieuses à Leweston, Sherborne, entourée de sa mère, et de sa sœur, Mère Eleanor.

**La branche anglaise de la famille Masoin avait donc établi des liens avec la « Perfide Albion », bien avant le retour de Beatrice en Angleterre !**

**°Leur deuxième enfant, né à Lessines chez eux, décéda en 1904, à sa naissance ou peu après. Il aurait été baptisé André<sup>18</sup>. Son père aurait voulu qu'il soit médecin.**

**°Leur troisième enfant sera une fille , Marie<sup>19</sup>, née à Lessines le 19 août 1909. Artiste dramatique, elle adoptera le nom de « Mosane » sur scène à Paris et à Bruxelles. Elle est devenue journaliste en 1938 à « La Cité Nouvelle » et à « l'Avant-Garde »<sup>20</sup>. C'est au journal qu'elle rencontra Antonino Cagnolati, réfugié Italien, journaliste, qui demeurait dans la famille Seigneur. Celui-ci, géologue diplômé de l'université catholique de Louvain, accompagna pendant la guerre la famille Masoin de Belgique jusqu'à Pau, et au Domaine de Romas. Marie et Antonino se marièrent à Lourdes en 1944. Plus tard, Antonino Cagnolati fut nommé Consul Général d'Italie à Toulouse, et acheta le Château d'Espalays près d'Agen.**

**Ils eurent deux filles, Dimna Rosa en 1946 et Antonella en 1948. Elles perdirent leurs parents très jeunes ; Marie en 1963 et Antonino en 1964. Elles furent accueillies à Bruxelles par des cousins issus de la famille Peyrot: Mario et Lucette Poma, (par une sœur de Julienne Masoin, née Peyrot, Camille Cornélie), qui séjournèrent providentiellement en Italie au moment du décès d'Antonino.**

**Dimna Rosa, Physicienne à la retraite, vit à Parme.**

**Antonella est « Director » au Conseil de l'Europe à Strasbourg.**

---

<sup>18</sup> Henri Masoin, parrain d'Andrée, la fille d'Albert, aurait décidé des prénoms de celle-ci : Andrée Hélène Marie Ghislaine. Chacun l'a appelée « Dédée »

<sup>19</sup> Marie Henriette Julienne Masoin

<sup>20</sup> M. Pierre Seigneur était propriétaire de ces journaux ; il séjournait au château d'Itterbeek

Dimna, Antonella et leurs enfants constituent la branche Italienne de la famille.

Henri et Elise eurent donc 5 petits-enfants :

- **Andrée épousa Paul Oliver. Ils eurent 2 filles**
  - **Marie Christine Alice Oliver, née le 28 février 1952. Marie Christine épousa Colin Penpraze ; ils eurent deux enfants**
    - **Claire Elizabeth, née le 28 mai 1980. Elle a épousé Andrew Heasman ; ils ont une charmante fille .**
      - **Caitlin Eloïse Heasman, née le 3 octobre 2006. Caitlin peut revendiquer être la 1<sup>ère</sup> née de sa génération, la 6<sup>ième</sup> dans la descendance d'Ernest et de Julienne.**
    - **Andrew Peter, né le 28 février 1983**
  - **Alexine Chantal, née le 25 février 1958. Elle épousa Stewart Charles Cook.**
- **Michel-Henry épousa Marie-Antoinette Galinski. Ils ont deux enfants**
  - **Nathalie-Anne, née le 30 mai 1980**
  - **Pierre-Henry Albert, né à Hong-Kong le 1<sup>er</sup> avril 1982, donc le fondateur peut-être de la branche chinoise de notre famille !**
- **Elisabeth épousa en 1<sup>ère</sup> noces Jean-Claude Denis. Ils eurent deux fils :**
  - **Claude Vincent, né le 2 juillet 1969. Claude Vincent a deux fils**
    - **Sébastien, né le 18 juillet 1996**
    - **Quorentin, né le 26 mars 1999**
  - **Alexandre, né le 22 août 1972**

**Elisabeth épousa en 2<sup>ième</sup> noces Anthony Devries.**

- **Dimna-Rosa épousa Giacomo Bruschi. Ils eurent deux fils**
  - **Filippo, né le 7 juin 1975. Filippo a un fils**
    - **Tristano, né le 19 mai 2005**
  - **Nicolo, né le 28 décembre 1978**
- **Antonella épousa Stavros Staveris. Ils eurent deux enfants**
  - **Valentina, née le 8 décembre 1983**
  - **Costantino, né le 9 juillet 1987**

**4. Marie MASOIN est née à Louvain le 18 janvier 1873.**



**Première fille de la famille, cela dût être une grande joie pour Ernest et Julienne. Elle était plutôt petite et frêle et à la fin de sa vie elle souffrit de surdité qui était un « mal » Masoin !**

**Elle avait un diplôme d'institutrice (sans doute de primaire).**

**Elle  pousera Théophile (Théo) Bertels, pharmacien, né à Turnhout le 30 janvier 1863. Il se dit qu'elle avait  t e poussée à ce mariage. Ce fut en effet un mariage malheureux. Ils s'installent   Brugelette, mais Marie fit de fréquents séjours chez sa sœur Hélène   Paris.**

**Dans une lettre d'août 1906, Zéphyr (dit Ernest) Berlemont, son beau-frère, l'appelle « la désastreuse ». !**

**Une lettre du cousin Fritz Masoin, (fils de Charles, le frère d'Ernest), dat e de janvier 1923, nous éclaire sur la situation :**

**« Puisse cette année apporter à Marie la fin de ses tracas et la ramener sur des chemins plus doux...si elle pouvait retrouver sa place aux côtés de Théo... Qu'elle arrive à ses fins par la douceur et la persuasion plutôt que par la colère et les injures....en montrant qu'elle n'est plus la femme hargneuse et difficile ....et Fritz conclut : *quand le moment sera venu je l'aiderai de tout cœur... »***

**{Cette lettre illustre la mentalité du temps et la pression exercée sur Marie pour reprendre la vie commune dans son ménage mal assorti}**

**(Jacqueline D.)**

**Leur enfant, née en 1905, Marguerite (Margot), est légèrement débile et le couple en souffre. Elle finira ses jours à Lovenjoel !!**

**Théo décède à Saint- Gilles, un an après Paul, le 30 avril 1939.**

**Il sera enseveli à Vlierbeek, où Marie le rejoindra en 1966.**

**Passionnée par la lecture, son veuvage changea son caractère : à la fin de ses jours, elle était enfin devenue la gentillesse même !**

**Pierre et Fernande Geûens, dans un pacte tacite, s'occupèrent beaucoup d'elle, tandis que Maurice et Marcelle Masoin prenaient en charge Alice.**

**5. Hélène Masoin. Née à Louvain le 14 avril 1874.**



**La deuxième fille d'Ernest et Julienne. Elle épouse à Louvain, en janvier 1896, (elle a 21 ans), Zéphyr (dit Ernest) Berlemont, Français, originaire de l'Aisne et industriel à Roubaix pour la fabrication de tissus, draps et lainages. Zéphyr né en 1859, n'a que quinze ans de moins que son beau-père ! Son prénom lui fait horreur et se fait appeler Ernest (Hélène ne se résout pas à ce prénom, et en parlant de lui l'appelle « Monsieur Berlemont » !)**

**Ce mariage semble avoir été arrangé, car elle évoquait parfois son regret de n'avoir suivi son cœur et épousé (sans le nommer) »son pharmacien » !**

**Elle souffrit et supportait avec abnégation les caractères très difficiles et, acariâtres de sa belle mère et de sa belle sœur Berlemont. Hélène aimait recevoir ses sœurs et frères à Lille.**

**Ils auront cinq enfants qui tous naîtront à Lille. Zéphyr décéda en juillet 1918, laissant à sa veuve alors âgée de 44 ans, un patrimoine qui lui permet, malgré l'inflation, de vivre et d'épuiser son capital jusqu'en septembre 1968, date de son décès à 94 ans.**



**Après la guerre de 1940, jusqu' en 1958, tant qu'elle pouvait encore voyager, elle faisait régulièrement des séjours en Belgique pour visiter ses sœurs et frères, particulièrement Laure, avec laquelle elle s'entendait, dit-on, particulièrement bien. Elle se rendait aussi à Nancy, à Nice ou à Limoges, pour y retrouver enfants et petits-enfants. A Lancieux, en Bretagne, elle aimait retrouver famille et amis où « Monsieur Berlemont » avait acquis un hôtel et fait construire un petit cottage pour chacun de ses enfants.**



**[André, Georges, Paul et Madeleine en 1904.]**

**Pendant de nombreuses années, elle se rendait également à Cauterets, lors de cures, et y retrouvait la famille du Docteur Julia de Roig.**

**C'est Hélène qui arrangeât le remariage de son beau-frère Maurice Geûens, veuf comme elle. Celui-ci la courtisait, mais Hélène trouvait**

qu'ajouter les quatre enfants de sa sœur Marthe, décédée en 1914, à ses cinq enfants, c'était un peu beaucoup. Elle lui présenta Berthe Bossaert jeune fille d'Ypres, qui fut très appréciée par la famille.

Elle eut en garde sa petite fille Colette, fille de son fils Georges, divorcé et remarié.

En 1944, Hélène tente de rejoindre son fils Georges, établi à Nancy, accompagnée de Madame Recoules, belle-mère de Georges. A Paris, elles prennent par erreur un train réservé aux troupes allemandes à destination de... Berlin. Arrêtées par un contrôle à Bar-le-Duc et expulsées du train, elles persévèrent et reprirent un convoi pour Nancy. Afin de ne pas être reconnues, elles échangèrent leur chapeau.... !

La passion d'Hélène est le bridge, qu'elle pratiquait beaucoup avec ses amis, les recevant volontiers. Elle était une femme positive ; elle s'adapta malgré l'amenuisement continu de ses revenus. Personne dans la famille ne l'entendit jamais se plaindre, même lorsque très âgée, elle disait « *je ne vois plus, je n'entends plus, j'ai mal au ventre, je ne tiens plus sur mes jambes, mais à part cela tout va bien.*

°Georges, né le 22 octobre 1899 :

À 17 ans, il s'engage comme son cousin Albert. Artilleur, il participe aux dernières batailles du « Chemin des Dames ». Grièvement blessé, gazé, il est amputé d'un poumon.

Décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre, il sera démobilisé et travaillera dans l'entreprise familiale Berlemont-Letort-Peucel. Au décès de son père, les associés Letort et Peucel se passent de ses services.

Représentant, responsable régional d'une importante fabrique d'extincteurs, il concrétisera sa carrière comme Agent Général pour la Lorraine.

En 1924, il épouse à Paris, Marie Louise LIENART ; ils auront une fille, Colette, née en 1925, diplômée chimiste.

Divorcé en 1929, il épouse en secondes nocces, Charlotte MAUBECHE-RECOULES.

Le couple aura un fils JACQUES, né en 1932 à Paris, qui continuera comme Directeur Régional, à étendre et à développer l'œuvre de son père.

Jacques épousa Anne-Marie (dite Annie) MARK, en 1957, à Nancy. Ils eurent deux enfants :

- Jean-Michel (1959). Attaché parlementaire puis, adjoint chargé de la Culture, auprès du Maire de Nancy. Il épousa en 1992, Martine Rosenbacher, médecin.
- Christine (1968), avocate, qui est l'heureuse mère d'une petite Julie (1999).

Georges avait un caractère très agréable, chaleureux et sensible. Il avait toutefois une particularité qui maintes fois lui joua des tours, et lui apporta quelques problèmes. Il partait à ses rendez-vous professionnels ou familiaux à l'heure à laquelle il devait arriver, quel que soit le temps du trajet !...Mais sa gentillesse arrangeait souvent les choses.

° ANDRE né le 07 octobre 1900

Né à peine une année après son frère Georges, André souhaitait devenir prêtre, mais ne put suivre ses études au séminaire.

Choisissant l'horticulture et avec l'aide de sa mère Hélène, il s'installa à Nice pour la production d'œillets.

Lors d'une réunion entre amis, il rencontra Anna CAPPA, originaire de la Colle sur Loup, et se maria en 1932. Comme dit la romance, « ils eurent

beaucoup d'enfants ». En effet, ils en eurent huit : quatre garçons et quatre filles :

- Pierre l'aîné (1933), célibataire,
- Jean (1935), qui épousa Josette Elet. Ils eurent trois enfants :
  - ° Jacques (1963), qui épousa Isabelle Pouyet et eurent deux petits-enfants.  
Joy-Inès (1990) et Jordan-Maxime (1995).
  - ° Norbert (1966)
  - ° Rodolphe (1967)
- Renée (1936) se maria en 1980 avec Adrien Bovet
- Ernest (dit Jacques) né en 1938. célibataire
- Cécile (1939), décédée à l'âge de 6 mois,
- Robert (1941), célibataire
- Michèle (1948), qui se maria avec Joseph Gaburri en 1970
- et la plus jeune Jacqueline (1951), qui se consacra à l'éducation de ses enfants. Après des études de droit, son mari René- Gilles Berteaux fera toute sa carrière dans le secteur bancaire.

Anna, qui possédait plusieurs propriétés à la Colle sur Loup, vendit l'une d'elles pour lever l'hypothèque, prise avant son mariage, sur la demeure et l'exploitation horticole qu'André et Anna exploitèrent toute leur vie.

André mourut le 17 mars 1985 à Nice au terme d'une vie de labeur.

° MADELEINE née le 14 décembre 1901

Très jeune, elle fut mise en pension. Elle suivit également pour un certain temps, des cours en internat, à Ramsgate en Angleterre.

D'un tempérament enjoué et extraverti, elle aimait rencontrer ses cousins et amis, tant à Paris qu'en vacances en Bretagne, à Lancieux.

A l'âge de 26 ans, elle épouse Pierre BOULIEU, Ingénieur Centrale Lyon, qui fut Directeur Fondé de Pouvoir de la Société Camions BERNARD, Diplômé en juillet il est mobilisé dès août 1914, suit l'école des Officiers et est envoyé sur le front. En campagne, il échappe à la mort enterré vivant avec son cheval tué sous lui. Le 24 octobre 1916, deux de ses meilleurs camarades sont tués à ses cotés, à la bataille de Verdun. Victime des gaz en 1918, il est décoré de la croix de guerre la même année, et ne sera démobilisé, qu'en 1919, à l'âge de 25 ans.

Remobilisé le 27 août 1939, à l'âge de 45 ans, il fut prisonnier à l'Oflag IV D à Hoyerswerda en Silésie. Affaibli par sa captivité, il décède en 1946, suite à une opération chirurgicale.

Veuve à 44 ans, Madeleine devra travailler, apprendre le Secrétariat et occupera le poste de Rédactrice dans une Compagnie d'Assurances.

Elle jouait du piano et avait une belle et forte voix de soprano léger .

Son caractère volontaire était très affirmé dans les situations difficiles. Avec grand dévouement, elle s'occupa pendant des mois de sa mère Hélène vieillissante.

Elle décéda accidentellement en juin 1972.

Trois enfants naîtront du couple Madeleine et Pierre

- L'aîné Gérard, célibataire, à l'étonnant parcours professionnel.

Il fut successivement : Adjoint de Direction à la Cristallerie LALIQUE puis, Comédien, après sa formation d'Art Dramatique, au cours SIMON, il poursuit sa carrière à la Chambre de Commerce et d'Industrie de PARIS, où il occupa différents postes de responsabilité.

Il fut également Président d'un syndicat autonome et Directeur du centre de vacances du Ministère des Finances.

En 1960, il édite un recueil de poèmes, « *L'oasis du cœur* ». Tiendrait-il ce don de notre cher Ernest Masoin ?

- Le cadet Robert, Directeur Commercial d'entreprises industrielles, électriques et gazières, épouse en 1960, Janine Bourde, Ingénieur

**E.P.F. Elle fera pratiquement toute sa carrière dans un grand Cabinet de Propriété Industrielle à Paris.**

**Deux enfants naîtront :**

- **Nathalie en 1961, Docteur en Pharmacie. Elle épouse en 1987, Bruno Le Goff, Master ESSEC Consultant branche bancaire. Ils auront trois enfants : Maureen (1992), Nathan (1995) et Quentin (1998).**
- **Pierre en 1964, Ingénieur Centrale Nantes, Chef de Projet qui épousera Catherine Richet, Ingénieur informatique. Ils auront également trois enfants : Léa (1993), Julie (1996) et Nicolas (1999).**
- **La benjamine Nadine, Ingénieur E.P.F., épouse en 1959, Claude Duchmann, Ingénieur Ecole des Mines de Paris, nommé au poste de Direction d'Unité, à la raffinerie TOTAL du Havre. Au décès brutal de Claude en 1976, elle enseignera comme Professeur de Mathématiques au collège Jeanne d'Arc au Havre, puis à Paris, à l'école Notre Dame des Oiseaux.**

**Elle eut quatre enfants :**

- **Catherine (1960), Ecole de Langues, épousera Christophe Ducoloné (1959), Ingénieur ISEP Paris Directeur d'entreprise. Deux enfants naîtront : Martin (1992) et Juliette (1996).**
- **Olivier ((1962) Ingénieur Ecole Supérieure de Télécommunications, Chef d'Entreprise qui épousera en 1986 Véronique Sztermula Expert-comptable. Le couple aura trois enfants : Mathieu (1989), Antoine (1991) et Simon (1996)**
- **Jean-Christophe (1964), Médecin Chef d'unité à l'Hôpital, a épousé en premières noces, Anne Légier, dont il aura quatre enfants : Prune (1989), Jules (1991), Zoë (1993) et Basile (1996)**  
**En secondes noces, il épouse Céline Talmant qui lui donnera deux enfants : Emma (2005) et Virgile (2006)**
- **Véronique (1965), Kinésithérapeute, épousa Frédéric Delval (1962),**

**Directeur Financier. Ils ont trois enfants : Arthur (1989), Victor(1991) et Louise (1995)**

° **PAUL né le 14 août 1903**

**Beau garçon et beau parleur, il savait jouer de son indéniable charme.**

**Jeanne, sa tante religieuse, aimait beaucoup entendre Paul lui interpréter certains airs de violon, lors de ses visites, chez sa sœur Hélène, à Paris. Malicieusement, il lui jouait quelques airs de Tango (à l'époque danse classée impure par l'autorité ecclésiastique).**

**Il épouse en 1943, Anne-Marie BESSE, qui lui donnera un fils Jean-Paul, né en 1945. Celui-ci épousera Claude-Annie Lamoureux, qui lui donnera une fille, Valérie en 1971.**

**Paul a passé sa vie en temps que commercial pour différents employeurs, ainsi que dans le magasin de confection de son épouse.**

**Jovial et de contact très facile, il était très maladroit. Il disait à qui voulait l'entendre, qu'il avait des faiblesses dans les extrémités digitales !..**

**Après le décès de sa première épouse, il se remarie en 1975, avec Suzanne MENIL, originaire d'Uccle en Belgique. Ne pouvant plus parler, il décède paralysé à Limoges dans sa 93 ème année.**

° **ANTOINETTE née le 16 août 1905**

**Elle contracta très jeune la poliomyélite qui la laissa infirme. Célibataire handicapée, elle vécut chez sa mère Hélène, entourée de l'affection de sa famille.**

**Madeleine, sa sœur aînée, fut très affectée par sa disparition, en mars 1932, à l'âge de 26 ans.**

**Robert Bouliou août 2008**

***N.D.L'auteur : La branche 'dite française' avec celle de Marthe a la descendance la plus « féconde » ce qui explique la longueur du récit : HELENE***

**6. Laure Masoin .Née à Louvain le 29 Avril 1877.**



Elle épousera Paul Balthasar, né à Liège le 28 juin 1873 et, dont le père avait été nommé conservateur des hypothèques à Tournai.

Ce fut un vrai mariage d'amour, les parents des enfants souhaitant cette union mais ne l'imposant pas, Paul avait quatre ans de plus que Laure.

Ainsi sa mère Marie Balthasar, écrit-elle le 26 juillet 1900 à Julienne :  
*« J'approuve votre idée de laisser Laure disposer librement de sa destinée ....son aimable caractère, franc et ouvert et son cœur d'or....nous attendons donc sans trop d'impatience, si c'est possible, la libre décision de votre chère et aimable fille.... »*

Le mariage aura lieu peu après et le jeune couple s'installa à Saint-Gilles, avenue Ducpétiaux où il acheta une maison.

Paul est alors employé auprès des faïenceries Boch de La Louvière.

Ils ont une fille, Marie-Louise, née le 29 octobre 1904.

Malheureusement, Paul Balthasar décède jeune à Saint Gilles le 13 juin 1912 âgé de 39 ans.



**Ernest envoie une lettre émouvante à sa « *très chère fille Laure* » lui écrivant : « *Je prendrai votre belle petite fille sous ma protection spéciale et ma maison vous est ouverte* »**

**Le jeune couple venait d'acquérir un terrain au 31 de la rue Stroobant, dans le nouveau lotissement du Baron Brugmann, à Ixelles.**

**La maison Ducpétiaux fut vendue pour financer la nouvelle construction qui ne fut terminée qu'à la veille de la guerre.**

**Le sort semble s'acharner sur le projet : l'architecte et l'entrepreneur meurent également ; qu'à cela ne tienne Laure, termine la construction, dirigeant elle-même les corps de métier.**

**Au décès de son père Ernest en avril 1915, sa mère Julienne, ainsi que sa sœur Alice, vinrent habiter chez Laure. Julienne devait décéder à Uccle dix ans plus tard, le 31 Août 1927, âgée quatre vingt-deux ans.**

**Au début des années 1920, Laure va, avec Marie-Louise, passer les mois d'été à Lancieux, en Bretagne, chez sa sœur Hélène, qui possède plusieurs villas. Hélène habite Lille et ne passe qu'une partie de l'été en Bretagne. Les deux sœurs s'entendent à merveille.**

**Laure prend soin de ses neveux et nièces, surtout d'Antoinette [Nénette], qui a besoin de soins et du bon air de la mer, mais elle s'occupe aussi de la gestion des villas !**

**En 1928, Marie Louise, vingt-quatre ans, épouse un brillant officier, le major, breveté d'état-major et ancien de l'Yser, Mathieu Louis Deleval, son aîné de quatorze ans. Il est polytechnicien et officier du génie et fut**

**chef de cabinet adjoint du Comte de Broqueville, ministre de la défense nationale de 1932 à 1934.**



**Après la seconde guerre mondiale, le Lieutenant Général Louis Deleval, représente la Belgique comme délégué militaire belge aux « Cinq puissances », alliance militaire créée après la guerre au moment de la guerre froide et qui précéda l'Otan.**

**En faisaient partie : le Royaume-Uni, la France et les pays du Benelux. Il termina sa carrière militaire au plus haut grade comme Inspecteur Général du Génie.**

**Laure décède à Uccle le 13 Janvier 1959.**

**Sa fille Marie- Louise était une femme enjouée, qui aimait chanter de sa voix de soprano à vocalises et jouer du piano au cours d'après-midi mémorables qui réunissaient les proches pour un goûter familial. Les cousines Marcelle et Fernande organisaient une tournante de goûters où les « jeunes » étaient invités à présenter des récitations.**

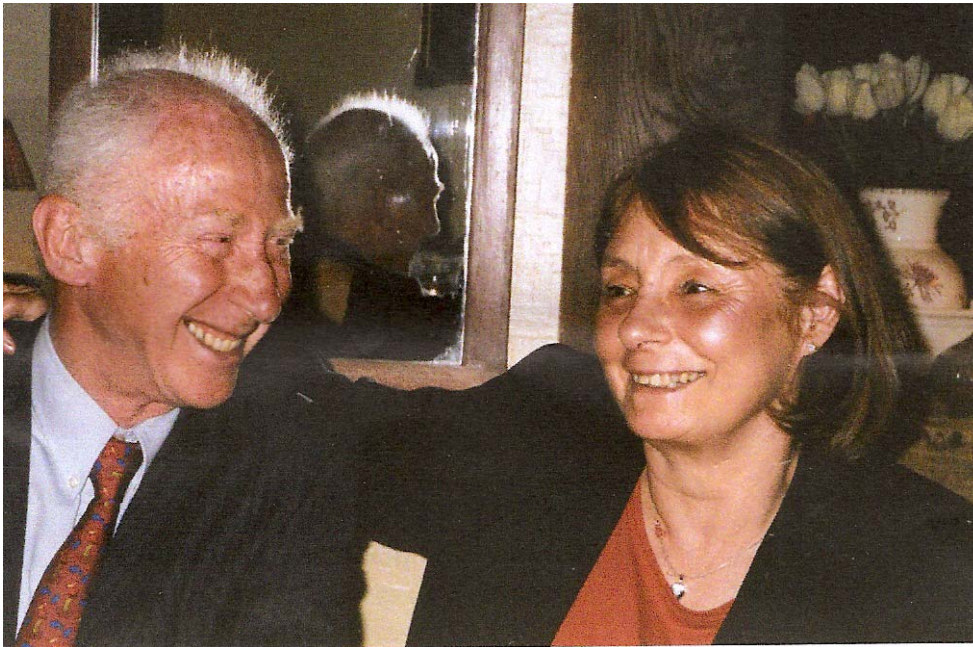
**Longtemps fidèle de la Monnaie, y ayant entraîné ses enfants, elle découvrit avec enchantement les festivals de Bayreuth et de Munich au début des années 1970.**

**Le Général Louis Deleval décède les 4 décembre 1978, et son épouse Marie-Louise à près de nonante ans : le 12 août 1994.**

**Ils eurent trois enfants :**

**°Marie-Paule née à Uccle le 14 septembre 1929 et qui y décède le 2 novembre 2000, elle resta célibataire,**

**°Jean, né à Uccle le 24 août 1933, ingénieur civil électromécanicien et licencié en sciences actuarielles, marié à Nicole Desloovere, sa cadette de sept ans, née le 29 avril 1940 et décédée cette année le 11 juillet 2008.**



**Ils auront deux fils et une fille :**

**L'aîné Didier (1966) célibataire,**

**Le second Serge (1971) qui épouse Christina Gunne ils ont un fils Martin né cette année le 14 mai.**

**Leur fille Sandrine (1973), jolie jeune femme, dont le cœur reste à prendre !!**

**°Jacqueline, née à Ixelles le 24 juillet 1946, célibataire, licenciée en Philosophie et Lettres, Premier Conseiller aux facultés universitaire Saint-Louis à Bruxelles.**

**7. Alice Masoin : Née à Louvain le 26 novembre 1878.**



**Jeune, elle avait émis le projet d'entrer à la Trappe, mais elle avait une ouïe déficiente. Elle ne fut pas acceptée.... !**

**Mais l'Ordre garda la dot qui avait été versée par son père, il se dit que cette somme d'avant-guerre était importante. Elle demeura chez ses parents à Louvain, jusqu' à leur départ forcé pour Bruxelles, suite à l'occupation des Allemands et la destruction de la ville de Louvain en Août 1914.**

**Après la mort de son père Ernest, elle vécut auprès de sa mère, jusqu'au décès de celle-ci, le 31 Août 1927.**

**Alice, s'installe alors comme « dame pensionnaire » à l'institut des Filles de Marie de Pesch, rue Théodore Verhaegen, à Saint Gilles.**

**Elle y donnait des cours de piano aux jeunes filles de l'institut et cela malgré sa surdité !!!!.**

**A la fin de sa vie, recevant ses petites nièces, elle avait à cette occasion, la coquetterie de mettre son chapeau et, tirait de dessous de son lit, de vieux biscuits qu'elle leur offrait gentiment....,**

**A cette époque elle était devenue très sourde.... !!**

à A



**Alice, sa mère Julienne et son neveu Pierre Geûens.**

**Comme ils en avaient convenu entre-eux, Maurice et Marcelle s'occupaient d'Alice, Pierre et Fernande faisaient de même pour Marie.**

**Marie et Alice décédèrent la même année en 1966 à quelques semaines d'intervalle.**

## **Les Tantes religieuses : Gabrielle et Jeanne**

### **8. Gabrielle MASOIN. Née à Louvain le 14 mai 1880.**



**Elle est le huitième enfant et la cinquième fille de la famille.**

**Jeune fille, elle fut courtisée par un jeune officier prometteur : le futur Lieutenant Général Lemerancier, Commandant de la division de cavalerie en 1918 et qui eut ...seize enfants, « *c'était le sort qui attendait Gabrielle* », relevaient ses sœurs avec effroi.**

**Mais la grâce et l'influence familiale, suite au décès de Louis, son frère, jeune prêtre, l'avaient orientée vers son choix religieux.**



Gabrielle « La Samaritaine » -(1901)

**Celui-ci se porta auprès des Filles de Marie de Paridaens, à Louvain et, prit le nom de Sœur Marie Julienne, rendant un hommage filial à sa mère.**

**Entrée en religion, le 3 janvier 1903, elle prit l'habit, le 24 avril de la même année et émit ses vœux temporaires, le 6 mai 1905.**

**Elle prononça ses vœux perpétuels le 19 décembre 1910.**

**Sœur missionnaire à Haïti, elle y sera Soeur Supérieure.**

**Elle n'oubliait pas sa famille et lui faisait parvenir régulièrement des petites œuvres souvenirs de ses petits protégés.**

**Sa sœur Jeanne insista pour qu'elle puisse revenir en Belgique. Gabrielle rejoignit la congrégation à Beaumont puis, la maison mère à Louvain.**

**Elle y elle décéda dans les bras d'une jeune sœur converse de la congrégation : Soeur Rumolda, le 29 janvier 1960, ayant accompli ses cinquante ans de vie religieuse, elle allait avoir 80 ans.**

**Les sœurs qui l'ont connue se souviennent du grand charme qui émanait d'elle, disant qu'elle était « délicieuse ».**

**La sœur supérieure de Paridaens, la Révérende Sœur Christine Cleen, qui relate ces souvenirs, ajoute : « *Je trouve cela magnifique* ».**



**9. Jeanne MASOIN. Née à Louvain Le 1<sup>er</sup> Janvier 1882.**



**Tout comme sa soeur Laure, Jeanne était une enfant turbulente.**

**Elle fut touchée par la grâce et rejoignit, deux ans après Gabrielle, Paridaens, où elle passa toute sa vie religieuse sous le nom de sœur Marie Ernestine.**

**Quand elle fit part du choix de ce nom, la supérieure fit remarquer qu'il n'y avait pas de Sainte Ernestine, ce à quoi Ernest répondit que Jeanne serait Sainte Ernestine.**

**La révérende sœur supérieure s'inclina devant l'autorité du Professeur Masoin !!!**

**Jeanne aimait beaucoup ses cousins Capon, les enfants de la soeur d'Ernest, tante Clémence et de son mari l'oncle Félix.**

**Nonnette d'avant-garde, elle aurait assurément apprécié le concile de Vatican II... !**



Elle entre en religion, le 5 janvier 1905 et, prend l'habit, le 6 mai 1905. Ses vœux temporaires ayant été émis le 13 avril 1907, elle prononce ses vœux perpétuels, le 22 août 1912. Notre tante Jeanne était la « secrétaire privée » de la supérieure générale, Mère Simone Coens.

L'ordre comptait déjà à l'époque des sœurs en Belgique et en Haïti. Elle était enseignante et donnait les cours de dactylo : *« Les résultats obtenus sont glorieux : je vois des listes entières de grandes distinctions et de belles réussites ! »*[Soeur Christine Cleen]

Elle décéda à la suite d'un cancer de l'intestin, le 10 Janvier 1955 dans la 48<sup>ème</sup> année de sa profession religieuse, elle avait 73 ans.

Son souvenir mortuaire dit : *« Sincèrement attachée à sa congrégation religieuse, elle l'était aussi à ses proches qui nombreux entourèrent sa couche de malade.....elle termina sa vie dans l'action de grâces, répétant des mercis nombreux, profondément reconnaissants. »*



[Enterrées au cimetièrre de Louvain comme toute les sœurs de Paridaens, leurs tombes n'existent malheureusement plus].

Tous les neveux et nièces qui ont eu le bonheur de connaître nos tantes religieuses, ont gardé d'elles un souvenir ému, tant elles étaient aimables et chaleureuses pour chacun qui leur rendait visite.

**10. Marthe MASOIN. Née à Louvain le 15 novembre 1885.**



**Le dernier enfant d'Ernest et de Julienne, est né un peu plus de trois mois après le décès de l'admirable grand-père Henri-Joseph Masoin.**

**Elle sera la consolation et « la petite chérie » du couple. Ernest surtout, vouera à sa cadette un amour privilégié. Il se dit que quand une colère le prenait, (son caractère était très marqué, son père Henri-Joseph, lui avait déjà fait leçon à ce sujet), Marthe était réputée la seule, par son charme et sa douceur, à pouvoir le calmer.**

**Elle est très douée en chant, ayant eu l'occasion de chanter devant Jules Massenet, lors d'un passage de celui-ci en Belgique.**

**Elle se fiance avec Maurice Marie Antoine Geûens, né à Bruges le 3 mai 1883, qui ayant terminé sa rhétorique au collège Saint Louis à Bruges, avec la médaille d'or, a réussi ses études de droit avec *la plus grande distinction* à Louvain, ceci a dû plaire à Ernest.... !**

**Ce fut un vrai mariage d'amour et le jeune et prometteur avocat brugeois, qu'elle appelait son « gros loup », fut accueilli avec joie par la famille.**

**Mariés, ils s'installent à Bruges. Maurice est associé au cabinet de son oncle, Eugène Standaert, avocat et sénateur catholique de Bruges. Ils habitent rue des Dominicains (predikerenstraat), un bel hôtel de maître.**

**Un premier enfant naît en 1909 : Pierre, il sera le filleul d'Ernest, qui à sa grande joie fut son parrain. Suivent deux autres garçons : Jacques, en 1910, et Jean, en 1912.**

**Mais en 1914, alors que la famille a connu la douleur, à Ethe chez Clémence Capon-Masoin, suite aux tueries des envahisseurs allemands, ainsi qu'à Louvain, dont l'incendie de la ville force Ernest et Julienne de s'en aller vers Bruxelles, un autre malheur s'abat sur eux.**

**Marthe, en mettant au monde son quatrième enfant, Marie-Thérèse (Ninette), est atteinte de la fièvre puerpérale et, décède, faute de soins appropriés, le 5 décembre 1914. Ernest n'apprit la triste et douloureuse nouvelle que plus tard. Maurice Geûens est veuf à 32 ans, ayant quatre très jeunes enfants. L'aîné Pierre, fut recueilli un temps à Bruxelles par sa grand-mère Julienne. C'est là qu'il se lia avec ses deux cousins Masoin, Albert et Maurice. Les trois autres jeunes enfants restaient à Bruges.**



Jacques, Marie-Thérèse ( Ninette), Jean et Pierre

**Après la guerre, Maurice Geûens se remaria avec une demoiselle d'Ypres, Berthe Bossaert (1884), qui avait été infirmière volontaire pendant la grande guerre. C'est Hélène Berlemont, la belle-sœur de Maurice, (Voir 5. Hélène), qui les avait présenté l'un à l'autre. Berthe fut une vraie seconde mère pour les quatre orphelins. Elle fut très appréciée par la famille.**

**Maurice fit une brillante carrière ; élu Conseiller communal de 1921 à décembre 1946 et 1<sup>er</sup> échevin chargé des finances, il fut également député de l'arrondissement de Bruges (1932 /36) et (1939 /46).**

**Devant l'abandon de poste du bourgmestre, suite à la capitulation de 1940, il accepte de *faire fonction de bourgmestre* jusqu'au 2 décembre 1942.**

**Il démissionna face à l'occupant nazi qui voulait lui imposer cette charge au sein du « *Grosse Brugge* ».**

**Maurice Geûens** reprit son cabinet d'avocat, et fut élu, (chose rare) quatre fois bâtonnier de l'Ordre des avocats du barreau de Bruges. Il décède à Bruges le 13 septembre 1967, son épouse Berthe se retire alors à Ostende, où elle décède le 3 janvier 1971.

**°Pierre** né les 9 juin 1909, épousera les 23 avril 1932 une Bruxelloise : **Fernande Dumon**, née le 11 juillet 1908. Il se lancera dans les affaires, créant après la seconde guerre mondiale, son entreprise d'import-export spécialisée dans la distribution de matériels de chauffage, de réfrigération et de pompes industrielles : **Molimex**. Il décède en France, à Mandelieu-La Napoule, le 12 mars 1977, et son épouse, à Waterloo, à la clinique **Derscheid**, le 3 juin 1981. Ils auront trois enfants :

**Michel** (1932-1997), Licencié en Sciences Politiques et Relations Internationales, diplômé du collège d'Europe, diplomate, il sera plusieurs fois ambassadeur. Père de deux filles : **Ariane**(1963), mère de **Marie-Amélie Rolin Jaequemyns**(1988), épouse en secondes nocces **Eric Guisgand**(1962). De cette union naissent : **Sixtine**(1995) et **Charline**(1997). Sa seconde fille, **Laurence** (1965) est la mère d'**Alicia** (1998).

**Françoise** (1933) (poupette), épouse le notaire **Denis Vander Burght** (1927) de Vilvorde, Docteur en droit, ils ont deux filles **Carine** avocate(1956) et **Anne** agent immobilier(1961), qui est maman de **Vincent Vanden Bogaard**(1986) et de **Marine Van De Velde**(1996).

**Alain** (1939), qui reprendra la direction de **Molimex**. Celui-ci épouse **Edith Delvaux**, originaire de Petit-Enghien. Ils ont trois enfants.

**Emmanuel**, auditeur financier(1966), qui a épousé **Géraldine Heymans**, oenologue (1974), ils ont quatre enfants ; **Alexia**, **Lionel**, **Emeline** et **Victoria**, nés en 1997,1999, 2003, et 2005.

La deuxième est Barbara, infirmière (1969), qui épouse Tristan Geurts, avocat et DRH d'une société informatique(1968). Ils ont des jumeaux, Corentin et Guillaume (1995) et une fille Clémence (1998).

La cadette est Aurélie, Account executive(1975), mariée avec Nicolas van Parys, cadre dans la grande distribution (1975). Ils ont un fils Diego (2006).

°Jacques, né le 26 juin 1910, sera artiste peintre « à la palette expressionniste »; il épouse en 1942, une brugeoise de talent, elle aussi artiste peintre à la peinture romantique et intimiste, « teinte d'impressionnisme », Marguerite (Margot) Aers (1918) ; ils n'auront pas d'enfants. De nombreux membres de la famille possèdent un grand nombre de leurs œuvres. Il décède à Saint Gilles en 1991. Margot serait décédée également. Ils sont tous deux cités dans de nombreux guides et annuaires spécialisés.

°Jean, né le 24 octobre 1912, médecin gastro-entérologue et cofondateur de la clinique Saint Martin à Courtrai, épouse Geneviève Leroy, de Mons en 1938. Ils auront trois enfants :

Bruno, décédé au berceau,

Régine, (1941) Présidente Nationale des femmes catholiques des classes moyennes, ancienne conseillère provinciale {Flandre occidentale} et communale {Harelbeke), qui aura deux enfants : Jean-Luc Peêrs notaire à Vilvorde(1966), qui épouse Sophie van Stratum (1966) ils ont deux fils :

**Eric(1993) et Bruno(2004) et François-Xavier Peêrs ingénieur civil (1968) père de Julie(2000) et Maxime(2002).**

**Anne- Françoise (SaSa), (1949) Ingénieur Commercial et Maître en Sciences Economiques, aura deux enfants : Sarah van Caillie (1974) mariée avec Pieter Van Marcke (1973) ils ont une fille Manon et Cédric van Caillie (1981).**

**°Marie-Thérèse, née le 26 novembre 1914, se marie en 1947 à Kikwit (Congo belge) avec Auguste Nicaise, de Beauraing, qui y exploite une palmeraie.**

**A leur retour en Belgique, début cinquante, il devint torréfacteur à Ostende. Ils auront quatre enfants :**

**François (1949)**

**Donatienne, (1951) commerciale qui épouse un entrepreneur de Gand, Paul Bracke (1949) ils ont des jumeaux : Sébastien et Sophie (1978) elle a épousé Davy Troubleyn cette année.**

**Myriam (1953) enseignante est célibataire.**

**Patricia (1955) la plus jeune également enseignante a épousé Christian Estrade, chercheur au CNRS (France) et décoré de la médaille des arts et des lettres, décédées en 1985, ils ont eu un fils Vincent (1986).**

## EPILOGUE

Notre récit familial se clôture par les hommages rendus à Ernest lors de ses funérailles. On pourrait terminer là dans le souvenir ému de ces journées de tristesse que furent celles des décès d'Ernest et de Julienne.

Ce qui est rare, c'est qu'après les cérémonies qui marquent le décès d'une personne, d'autres commémorations officielles surviennent.

### ° L'AVENUE ERNEST MASOIN :



L'hôpital Brugmann fut construit de 1914 à 1923, dates de son inauguration. L'architecte en était le Baron Horta.

Les bâtiments sont situés à cheval sur les communes de Jette (Catholique) et de Laeken (Libérale).

A ces communes donc de baptiser les avenues et les rues qui avoisinent le nouveau site hospitalier.



Pour la commune de Jette la dénomination intervient très tôt dès 1915.

Et c'est ainsi que rendant hommage à notre aïeul la belle avenue qui enserré le site porte son nom: Avenue Ernest Masoin, tandis que les rues avoisinantes au sud (côté Jette) du site portent également les noms de médecins anciens de l'UCL.

Au nord de l'hôpital (côté Laeken) les noms de professeurs de médecine de l'ULB défenseurs de la laïcité seront choisis!

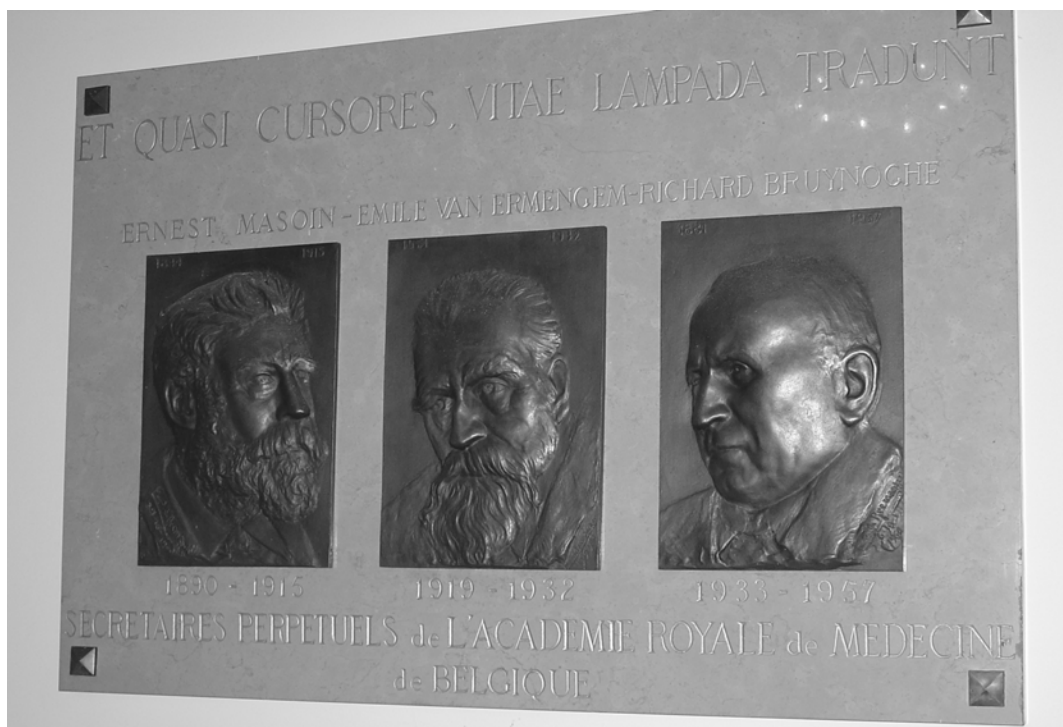


## BAS- RELIEF COMMEMORATIF A L'ACADEMIE ROYALE DE MEDECINE:

C'est le 29 Avril 1961, au cours d'une séance extraordinaire que fut inauguré un bas-relief en hommage à trois anciens secrétaires perpétuels les Professeurs Ernest Masoin (1890 à 1914), Emile Van Ermengem (1919 à 1932) et Richard Bruynoghe (1933 à 1957).

Le monde universitaire, médical et scientifique, était largement représenté à cette cérémonie, ainsi que des membres de notre famille.

L'allocution prononcée à la mémoire de notre aïeul fut particulièrement élogieuse.  
[Bulletin de l'Académie R.de Médecine VII-Tome I.- N°4 pages395 à 405]



Nous savons que cette phrase du grand artiste contemporain  
Aleshinsky qui disait en février 2008 :

*“On peut passer à côté de ce que l'on est capable de faire”*

Ne s'est appliquée, ni à Ernest, ni à Julienne et, qu'elle ne s'appliquera pas aux jeunes générations de leurs descendants.....!!!!!! S'ils en ont la volonté, la voie leur ayant été tracée ...à suivre ...!!

## Sources et Bibliographie.

- Cinquante-deux lettres d'Henri Joseph à son fils Ernest (1856-1885)
- Notices d'Henri Masoin (circa 1950) relative à Henri-Joseph Masoin et Victoire Dupont son épouse, à sa mère Julienne , à Jean-Daniel I et II Peyrot ainsi que le récit du voyage en Italie de ce dernier avec son fils Corneille en 1843
- Mes évasions durant les deux guerres (Albert Masoin 1957)
- Souvenirs d'Andrée Masoin (Nouni). Londres sept. 2007 et juin 2008
- Archives générales du Royaume, et Archives de l'Etat dans les provinces, plus spécialement à Saint-Hubert et Arlon.
- La revue universelle 1895 réf 245-247
- Souvenir manuscrit de la remise du portrait lithographié d'Ernest Masoin, le 10 février 1881. Chez Peeters à Louvain
- Souvenir manuscrit de la manifestation en l'honneur des docteurs Masoin, Verriest et Debaisieux le 9 mai 1909. Chez Peeters à Louvain.
- Le Patriote illustré le 16 mai 1909.
- Bulletins de l'académie Royale de médecine.
- Annuaire UCL (1915-1919) (pges 383 à 389 et 390 à 406)
- Les révérendes sœurs des filles de Marie de Paridaens à Leuven et leur révérende sœur supérieure Christine Cleen, Assistante Générale.
- Nombreux souvenirs mortuaires.
- La Belgique et la guerre ; J. Cuvelier archiviste. Chez Bertels Bruxelles.
- L'invasion allemande dans les provinces de Namur et Luxembourg Jean Schmitz et Norbert Nieuwland (G. Van Oest 1924 Bruxelles – Paris)
- Commune de Tenneville (Erneuville) ; services de l'Etat civil.

- Gemeentehuis te Koksijde ; services de l'Etat civil.
- Ville de Virton, le Maire Mr.Michel Thiry, le secrétaire communal Mr. Léopold Baltus et les services de l'Etat civil.
- Paroisse Saint Laurent à Virton, le Doyen Mr. l'Abbé Bernard Saintmard
- Musées Gaumais à Virton le Conservateur Administrateur Délégué Mr. Constantin Chariot et Mrs Paul Vaulet et Jean Dauphin.
- Publivire (éditions Michel frères) à Virton Mr.Alain Louis.
- Mr Michel Peltgen “ historien “ à Virton.
- Mr. Claude Schreiber Collectionneur et historien à Ethe.
- Mémoires en Image Virton Saint-Mard par Constantin Chariot et Paul Vaulet.
- La Lux, association des anciens étudiants Luxembourgeois de l'UCL.
- Abdij van Vlierbeek - Maurits Smeyers – (Davidfonds-Leuven 2003).
- Quatre cahiers Généalogiques établis par Jean-Daniel II Peyotl, Commencés à Anvers en 1845 poursuivis jusqu' en 1855 et complétés Par des annotations manuscrites de Paul Masoin(1939).
- Généalogie de la famille van Kessel, par Thierry de Kessel Anvers 1714.
- De Wolsacq oudebeursstraat Antwerpen. Erfgoed Vlaanderen.
- Het Vleeshuis - Jan Lampro – Davidsfonds-Leuven 2004
- Vier eeuwen van Bommel, Wout van Bommel (Eindhoven/NL jan. 1995).
- De Betekenis van Z. D.H. C.R.A. van Bommel - Adriaans Manning, Het spectrum Utrecht/Antwerpen 1956.
- Fonds van Bommel, Evêché de Liège.
- Léopold Ier - Comte Louis de Lichtervelde. Chez Dewit à Bruxelles 1929.

- Léopold Ier - Carlo Bronne. Chez Goemaere à Bruxelles 1942.
- Ces Belges qui firent 1830 – Jo Gérard. Chez Collet 1982.
- Résumé de l’Histoire de l’Eglise Vaudoise, Jean Peyronel.  
(Internet: Les Vaudois) emprunté du livre de Georges Tourn :  
“ Les Vaudois – L’étonnante aventure d’un peuple d’église “
- Centre de documentation du centre culturel Vaudois et son archiviste : la Signora-Direttore Dott. Gabriella Ballesio. et le musée de la Fondation : « Centro Culturale Valdese » à Torre Pellice en Piémont.
- “Come vivono Val Pellice Vallid’ Angrogna E Di Luserna”  
Chez Claudiana à Turin. (Photos du Pasteur Davide Peyrot).
- Et.....Internet ..... !!!!!

Merci à : Andrée (Nouni), Michel, Marie-T, Elisabeth, Anthony, Anne-Isabelle, Freddy, Jacqueline, Robert, Janine, Chantal, Antonella, Patricia, Edith, Wout, Gabriella, Marieluise & Valdo et Steven, qui m’ont aidé à retrouver ces sources et à les compiler.

**« Et quasi cursores, vitae lampada tradunt »**

Que nous puissions transmettre à ceux qui nous suivront les lumières de la science et de la vie

## Table des Matières.

### Avant – Propos

Prologue.

Préfaces : du Secrétaire Perpétuel de l'Académie Royale de Médecine  
du Conservateur et Administrateur Délégué des Musées Gaumais.

1. Les premiers Masoin
2. Henri-Joseph le Patriarche
3. La jeunesse d'Ernest : Bastogne et Louvain
4. Les fiançailles d'Ernest et de Julienne
5. La famille d'Anvers et la Vieille Bourse
  - 5.1 La maison du bélier.
  - 5.2 Jean-Daniel II Peyrot et Pauline van Bommel
  - 5.3 Monseigneur van Bommel
  - 5.4 La maison devenue patrimoine flamand
6. La Vleeshuis
7. La famille de Julienne
8. Le mariage
9. Ernest et Julienne
10. Les dernières années

Annexe I : Les origines des Peyrot

- 1 Les Vaudois
- 2 Les Peyrot vaudois des valli valdesi

Annexe II : Les van Bommel et les van der Kun par Wout van Bommel

Annexe III : Les Dix Enfants d'Ernest et Julienne par leurs descendants.

Epilogue .

Sources et Bibliographies.

Table des matières.